ALMANACH

DES

PARISIENNES

PAR

A. GRÉVIN



A L'OPÉRA.

— Eh! ça va-t-y un peu?
— M'en parle pas, j'ai la tête qui m' fend.
— Va t'coucher.
— Merci! que penserait-on de moi dans mon quartier, si on me voyait rentrer avant six heures du matin!

PARIS

DÉPÔT CENTRAL DES ALMANACHS PUBLIÉS A PARIS

RUE DE SEINE, 18

ARTICLES PRINCIPAUX

DE

L'ANNUAIRE POUR L'ANNÉE 1870.

Année de la période Julienne	6583
Depuis la première Olympiade d'Iphitus jusqu'en juillet	2646
De la fondation de Rome selon Varron (mars)	2623
De l'époque de Nabonassar depuis février	2617
De la naissance de Jésus-Christ	1870
Des Turcs, commençant le 13 avril 1869 et finissant le 2 avril 1870	1286

Comput ecclésiastique.

Nombre d'or	9
Epacte	XXVIII
Cycle solaire	3
Indiction romaine	13
Lettre dominicale	B.

Fêtes annuelles et mobiles.

La Septuagésime	13 février.
Les Cendres	2 mars.
PAQUES	17 avril.
Les Rogations	23, 24 et 25 mai.
L'ASCENSION	26 mai.
LA PENTECOTE	5 juin.
La Trinité	12 juin.
La Fête-Dieu	16 juin.
L'Avent	27 novembre.

Quatre-Temps.

Les 9, 11 et 12 mars.
Les 8, 10 et 11 juin.
Les 21, 23 et 24 septembre.
Les 14, 16 et 17 décembre.

Commencement des Saisons.

Printemps, le 20 mars, à 7 h. 41 m. du soir, *Équinoxe*.
Été, le 21 juin, à 4 h. 5 m. du soir.
Automne, le 23 septembre, à 6 h. 18 m. du m. *Équinoxe*.
Hiver, le 22 décembre, à 0 h 22 m. du matin.

TABLEAU DES LUNAISONS.

JANVIER.

◉ N. L. le 2, à 0 h. 15 m. du matin.
☽ P. Q. le 9, à 9 h. 12 m. du soir.
☺ P. L. le 17, à 2 h. 55 m. du soir.
☾ D. Q. le 24, à 10 h. 32 m. du matin.
◉ N. L. le 31, à 3 h. 50 m. du soir.

FÉVRIER.

☽ P. Q. le 8, à 6 h. 29 m. du soir.
☺ P. L. le 16, à 3 h. 37 m. du matin.
☾ D. Q. le 22, à 6 h. 55 m. du soir.

MARS.

◉ N. L. le 2, à 8 h. 49 m. du mat.
☽ P. Q. le 10, à 1 h. 21 m. du soir.
☺ P. L. le 17, à 2 h. 1 m. du soir.
☾ D. Q. le 24, à 4 h. 47 m. du matin.

AVRIL.

◉ N. L. le 1er, à 2 h. 7 m. du matin.
☽ P. Q. le 9, à 4 h. 35 m. du matin.
☺ P. L. le 15, à 10 h. 35 m. du soir.
☾ D. Q. le 22, à 4 h. 34 m. du soir.
◉ N. L. le 30, à 6 h. 47 m. du soir.

MAI.

☽ P. Q. le 8, à 3 h. 47 m. du soir.
☺ P. L. le 15, à 6 h. 13 m. du mat.
☾ D. Q. le 22, à 6 h. 19 m. du matin.
◉ N. L. le 30, à 10 h. 6 m. du matin.

JUIN.

☽ P. Q. le 6, à 11 h. 26 m. du soir.
☺ P. L. le 13, à 1 h. 57 m. du soir.
☾ D. Q. le 20, à 9 h. 43 m. du soir.
◉ N. L. le 28, à 11 h. 43 m. du soir.

JUILLET.

☽ P. Q. le 6, à 4 h. 40 m. du matin.
☺ P. L. le 12, à 10 h. 45 m. du soir.
☾ D. Q. le 20, à 2 h. 26 m. du soir.
◉ N. L. le 28, à 11 h. 27 m. du matin.

AOUT.

☽ P. Q. le 4, à 9 h. 1 m. du matin.
☺ P. L. le 11, à 9 h. 23 m. du matin.
☾ D. Q. le 19, à 8 h. 0 m. du matin.
◉ N. L. le 26, à 9 h. 35 m. du soir.

SEPTEMBRE.

☽ P. Q. le 2, à 2 h. 7 m. du soir.
☺ P. L. le 9, à 10 h. 21 m. du soir.
☾ D. Q. le 18, à 1 h. 39 m. du matin.
◉ N. L. le 25, à 6 h. 43 m. du matin.

OCTOBRE.

☽ P. Q. le 1er, à 9 h. 28 m. du soir.
☺ P. L. le 9, à 1 h. 52 m. du soir.
☾ D. Q. le 17, à 6 h. 23 m. du soir.
◉ N. L. le 24, à 3 h. 45 m. du soir.
☽ P. Q. le 31, à 8 h. 11 m. du matin.

NOVEMBRE.

☺ P. L. le 8, à 7 h. 41 m. du matin.
☾ D. Q. le 16, à 9 h. 8 m. du matin.
◉ N. L. le 23, à 1 h. 30 m. du matin.
☽ P. Q. le 29, à 10 h. 43 m. du soir.

DÉCEMBRE.

☺ P. L. le 8, à 2 h. 48 m. du matin.
☾ D. Q. le 15, à 9 h. 20 m. du soir.
◉ N. L. le 22, à 0 h. 28 m. du soir
☽ P. Q. le 29, à 4 h. 48 m. du soir.

Éclipses en 1870. — Éclipse totale de lune, le 17 janvier, en partie visible à Paris. Comm., 1h. 6m. soir. Milieu, 2 h. 55 m. s. Fin, 4 h. 45 s. — Éclipse partielle de soleil, le 31 janvier, invisible à Paris. — Éclipse partielle du soleil, le 28 juin, invisible à Paris. — Éclipse totale de lune, le 12 juillet, visible à Paris. Comm., 8 h. 53 m. s. Milieu, 10 h. 43 m. Fin, 0 h. 33 mat. — Éclipse partielle de soleil, le 27 juillet, invisible à Paris. — Éclipse totale de soleil, le 22 décembre, partielle à Paris. Comm., 11 h. 19 m mat. Milieu, 0 h. 39 m. s. Fin, 1 h. 57 m. soir.



LE PRINTEMPS.

JANVIER.

1	samedi	LA CIRCONCISION.
2	DIMANCHE	s. Basile, évêque.
3	lundi	ste Geneviève.
4	mardi	s. Rigobert.
5	mercredi	s. Siméon.
6	jeudi	L'EPIPHANIE.
7	vendredi	s. Théaulon.
8	samedi	s. Lucien, évêque.
9	DIMANCHE	s. Furcy, abbé.
10	lundi	s. Paul, ermite.
11	mardi	s. Théodose.
12	mercredi	s. Arcadius.
13	jeudi	Bapt. de N. S.
14	vendredi	s. Hilaire, évêque.
15	samedi	s. Maur, abbé.
16	DIMANCHE	s. Guillaume.
17	lundi	s. Antoine.
18	mardi	Chaire S. P. à R.
19	mercredi	s. Sulpice, évêque.
20	jeudi	s. Sébastien.
21	vendredi	ste Agnès, vierge.
22	samedi	s. Vincent.
23	DIMANCHE	s. Ildefonse.
24	lundi	s. Babylas.
25	mardi	Conv. de s. Paul.
26	mercredi	ste Paule.
27	jeudi	ste Julienne.
28	vendredi	s. Charlemag.
29	samedi	s. François de S.
30	DIMANCHE	ste Bathilde.
31	lundi	s. Pierre N.

FÉVRIER.

1	mardi	s. Ignace.
2	mercredi	PURIFICATION.
3	jeudi	s. Blaise.
4	vendredi	s. Gilbert.
5	samedi	ste Agathe.
6	DIMANCHE	s. Wast.
7	lundi	s. Romuald.
8	mardi	s. Jean de M.
9	mercredi	ste Apolline.
10	jeudi	s° Scholas.
11	vendredi	s. Séverin.
12	samedi	ste Eulalie.
13	DIMANCHE	s. Lézin. *Sept.*
14	lundi	s. Faustin.
15	mardi	s. Onésime.
16	mercredi	s. Sylvain.
17	jeudi	ste Marianne.
18	vendredi	s. Siméon.
19	samedi	s. Gabriel.
20	DIMANCHE	s. Eucher. *Sexag.*
21	lundi	s. Pepin.
22	mardi	C. s. Pierre.
23	mercredi	ste Isabelle.
24	jeudi	s. Mathias.
25	vendredi	s. Taraise.
26	samedi	s. Alexis.
27	DIMANCHE	s. Léandre. *Quinq.*
28	lundi	s. Romain.

MARS.

1	mardi	s. Simplice. *m. g.*
2	mercredi	LES CENDRES.
3	jeudi	ste Cunégonde.
4	vendredi	s. Casimir.
5	samedi	s. Drausin.
6	DIMANCHE	ste Colette. *Quad.*
7	lundi	s. Thomas.
8	mardi	s. J. de D.
9	mercredi	ste Françoise. *Q. T.*
10	jeudi	40 Martyrs.
11	vendredi	S. Constantin.
12	samedi	s. Pol, évêque.
13	DIMANCHE	ste Mathilde. *Rem.*
14	lundi	s° Euphrase.
15	mardi	s. Longin.
16	mercredi	s. Cyriaque.
17	jeudi	s. Abraham.
18	vendredi	s. Hégésippe.
19	samedi	s. Joseph.
20	DIMANCHE	s. Joachim. *Oc.*
21	lundi.	s. Benoit.
22	mardi	s. Lée.
23	mercredi	s. Victor.
24	jeudi	s. Gabriel. *M. C.*
25	vendredi	ANNONCIATION.
26	samedi	s. Ludger.
27	DIMANCHE	ste Lydie. *Lætare.*
28	lundi	s. Gontran.
29	mardi	s. Eustase.
30	mercredi	s. Rieule.
31	jeudi	s. Gui.



L'ÉTÉ.

AVRIL.			MAI.			JUIN.		
1	vendredi	s. Hugues.	1	DIMANCHE	s. Philippe.	1	mercredi	s. Pamphile.
2	samedi	s. François de P.	2	lundi	s. Athanase.	2	jeudi	s. Erasme.
3	DIMANCHE	PASSION.	3	mardi	Inv. de la ste C.	3	vendredi	ste Clotilde.
4	lundi	s. Ambroise.	4	mercredi	ste Monique.	4	samedi	s. Quirin. *v. j.*
5	mardi	se Irène.	5	jeudi	s. Augustin.	5	DIMANCHE	PENTECOTE.
6	mercredi	s. Célestin.	6	vendredi	s. Jean P. L.	6	lundi	s. Claude.
7	jeudi	s. Edèze.	7	samedi	s. Stanislas.	7	mardi	s. Prime.
8	vendredi	s. Hégésippe.	8	DIMANCHE	s. Désiré.	8	mercredi	s. Médard. *Q. T.*
9	samedi	ste Marie Egypt.	9	lundi	s. Grégoire.	9	jeudi	s. Landri.
10	DIMANCHE	RAMEAUX.	10	mardi	s. Gordien.	10	vendredi	se Olympe
11	lundi	s. Léon.	11	mercredi	s. Mamert.	11	samedi	s. Barnabé.
12	mardi	s. Jules.	12	jeudi	s. Porphyre.	12	DIMANCHE	TRINITÉ.
13	mercredi	s. Marcellin.	13	vendredi	s. Servais.	13	lundi	s. Antoine de Pad.
14	jeudi	s. Justin.	14	samedi	s. Eram.	14	mardi	s. Élisée.
15	vendredi	s. Paterne. *V. S.*	15	DIMANCHE	ste Delphine.	15	mercredi	s. Rufin.
16	samedi	s. Fructueux.	16	lundi	s. Honoré.	16	jeudi	FÊTE-DIEU.
17	DIMANCHE	PAQUES.	17	mardi	s. Pascal.	17	vendredi	s. Fargeau.
18	lundi	s. Parfait.	18	mercredi	s. Eric.	18	samedi	ste Marine.
19	mardi	s. Léon.	19	jeudi	s. Yves.	19	DIMANCHE	ste Aline.
20	mercredi	ste Emma.	20	vendredi	ste Hildegonde.	20	lundi	s. Gervais.
21	jeudi	s. Anselme.	21	samedi	ste Virginie	21	mardi	s. Leufroy.
22	vendredi	ste Opportune.	22	DIMANCHE	ste Julie.	22	mercredi	s. Paulin.
23	samedi	s. Georges.	23	lundi	s. Didier. *R.*	23	jeudi	s. Félix.
24	DIMANCHE	s. Robert. *Quasim.*	24	mardi	ste Jeanne.	24	vendredi	s. Jean-Baptiste.
25	lundi	s. Marc, évêque.	25	mercredi	s. Urbain.	25	samedi	s. Prosper.
26	mardi	s. Clet, pape.	26	jeudi	ASCENSION.	26	DIMANCHE	s. Babolein.
27	mercredi	s. Anthime.	27	vendredi	s. Germain.	27	lundi	s. Crescent.
28	jeudi	s. Polycarpe.	28	samedi	s. Thierri.	28	mardi	s. Irénée.
29	vendredi	s. Vital, m.	29	DIMANCHE	s. Maximilien.	29	mercredi	s. Pierre, s. Paul.
30	samedi	s. Eutrope.	30	lundi	ste Emilie.	30	jeudi	Comm. s. Paul.
			31	mardi	se Pétronille.			



L'AUTOMNE.

JUILLET.			AOUT.			SEPTEMBRE.		
1	vendredi	s. Martial.	1	lundi	s. Pierre ès liens.	1	jeudi	s. Leu et s. Gilles.
2	samedi	Visitation de N. D.	2	mardi	s. Etienne.	2	vendredi	s. Lazare.
3	DIMANCHE	s. Anatole.	3	mercredi	Inv. s. Etienne.	3	samedi	s. Grégoire.
4	lundi	Trans. de s. Martin.	4	jeudi	s. Dominique.	4	DIMANCHE	ste Rosalie.
5	mardi	ste Zoé.	5	vendredi	s. Yon, martyr.	5	lundi	s. Bertin, abbé.
6	mercredi	s. Tranquille.	6	samedi	Tr. de N. S.	6	mardi	s. Onésippe.
7	jeudi	ste Aubierge.	7	DIMANCHE	s. Gaëtan.	7	mercredi	s. Cloud, ste Reine.
8	vendredi	ste Priscille.	8	lundi	s. Justin.	8	jeudi	N. DE LA VIERGE.
9	samedi	ste Véronique.	9	mardi	s. Spire, v.	9	vendredi	s. Omer, évêque.
10	DIMANCHE	ste Félicité.	10	mercredi	s. Laurent, martyr.	10	samedi	ste Pulchérie.
11	lundi	Tr. de s. Benoît.	11	jeudi	Susc. ste Croix.	11	DIMANCHE	s. Patient, évêque.
12	mardi	s. Gualbert.	12	vendredi	ste Claire.	12	lundi	s. Serdot.
13	mercredi	s. Turiaf.	13	samedi	s. Hippolyte.	13	mardi	s. Aimé.
14	jeudi	s. Bonaventure.	14	DIMANCHE	s. Eusèbe, *v. j.*	14	mercredi	Ex. de ste Croix.
15	vendredi	s. Henri.	15	lundi	ASSOMPTION.	15	jeudi	s. Nicomède.
16	samedi	N. D. M. C.	16	mardi	s. Roch.	16	vendredi	s. Cyprien.
17	DIMANCHE	s. Alexis.	17	mercredi	s. Mamert.	17	samedi	s. Lambert.
18	lundi	s. Clair.	18	jeudi	ste Hélène.	18	DIMANCHE	s. Jean Chrys.
19	mardi	s. Vincent de Paul.	19	vendredi	s. Louis, év.	19	lundi	s. Janvier.
20	mercredi	ste Marguerite.	20	samedi	s. Bernard.	20	mardi	s. Eustache.
21	jeudi	s. Victor, mart.	21	DIMANCHE	s. Privat.	21	mercredi	s. Matthieu. *Q. T.*
22	vendredi	ste Madeleine.	22	lundi	s. Symphorien.	22	jeudi	s. Maurice.
23	samedi	s. Apollinaire.	23	mardi	s. Sidoine, év.	23	vendredi	ste Thècle.
24	DIMANCHE	ste Christine, v.	24	mercredi	s. Barthélemi.	24	samedi	s. Andoche.
25	lundi	s. Jacques, s. C.	25	jeudi	s. Louis, roi.	25	DIMANCHE	s. Firmin.
26	mardi	Tr. de s. M.	26	vendredi	s. Zéphirin.	26	lundi	ste Justine.
27	mercredi	s. Pantaléon.	27	samedi	s. Césaire, év.	27	mardi	s. Côme, s. D.
28	jeudi	ste Anne.	28	DIMANCHE	s. Augustin.	28	mercredi	s. Céran.
29	vendredi	ste Marthe.	29	lundi	Décol. de s. J. B.	29	jeudi	s. Michel, arch.
30	samedi	s. Abdon.	30	mardi	s. Fiacre.	30	vendredi	s. Jérôme.
31	DIMANCHE	s. Germain l'Aux.	31	mercredi	s. Ovide.			



L'HIVER.

OCTOBRE.			NOVEMBRE.			DÉCEMBRE.		
1	samedi	s. Remi, évêque.	1	mardi	TOUSSAINT.	1	jeudi	s. Eloi.
2	DIMANCHE	ss. Anges gard.	2	mercredi	Les Trépassés.	2	vendredi	ste Aurélie.
3	lundi	s. Denis, ab.	3	jeudi	s. Marcel, év.	3	samedi	s. Fr. Xav.
4	mardi	s. François d'Ass.	4	vendredi	s. Charles Bor.	4	DIMANCHE	ste Barbe.
5	mercredi	ste Aure, vierge.	5	samedi	ste Bertilde.	5	lundi	s. Sabas, abbé.
6	jeudi	s. Bruno.	6	DIMANCHE	s. Léonard.	6	mardi	s. Nicolas.
7	vendredi	s. Serge, s. B.	7	lundi	s. Willebrod.	7	mercredi	ste Fare, v.
8	samedi	ste Thaïs.	8	mardi	stes Reliques.	8	jeudi	CONCEPTION.
9	DIMANCHE	s. Denis, évêque.	9	mercredi	s. Mathurin.	9	vendredi	ste Léocadie.
10	lundi	s. Géréon.	10	jeudi	s. Léon Ier, pape.	10	samedi	ste Valère.
11	mardi	s. Venant.	11	vendredi	s. Martin, év.	11	DIMANCHE	s. Fuscien.
12	mercredi	s. Wilfrid, év.	12	samedi	s. René, év.	12	lundi	s. Damas.
13	jeudi	s. Edouard.	13	DIMANCHE	s. Brice, év.	13	mardi	ste Luce, v.
14	vendredi	s. Caliste, pape.	14	lundi	s. Achille.	14	mercredi	s. Nicaise. *Q. T.*
15	samedi	ste Thérèse.	15	mardi	s. Eugène.	15	jeudi	s. Mesmin.
16	DIMANCHE	s. Léopold.	16	mercredi	s. Eucher.	16	vendredi	ste Adélaïde.
17	lundi	s. Cerboney.	17	jeudi	s. Agnan, év.	17	samedi	ste Olympe.
18	mardi	s. Luc, évang.	18	vendredi	ste Aude, v.	18	DIMANCHE	s. Gatien.
19	mercredi	s. Savinien.	19	samedi	ste Elisabeth.	19	lundi	s. Meurice.
20	jeudi	s. Sendou, p.	20	DIMANCHE	s. Edmond.	20	mardi	ste Philogone.
21	vendredi	ste Ursule.	21	lundi	Prés. de la Vierge.	21	mercredi	s. Thomas, ap.
22	samedi	s. Mellon.	22	mardi	ste Cécile.	22	jeudi	s. Honorat.
23	DIMANCHE	s. Hilarion.	23	mercredi	s. Clément.	23	vendredi	ste Victoire.
24	lundi	s. Magloire.	24	jeudi	ste Flore, v.	24	samedi	s. Yves, *v. j.*
25	mardi	s. Crépin, s. Crép.	25	vendredi	ste Catherine.	25	DIMANCHE	NOEL.
26	mercredi	s. Rustique.	26	samedi	ste Geneviève d'A.	26	lundi	s. Etienne, martyr.
27	jeudi	s. Frument. *v.*	27	DIMANCHE	s. Sosthène. AVENT.	27	mardi	s. Jean, ap.
28	vendredi	s. Simon, s. Jude.	28	lundi	s. Séverin.	28	mercredi	ss. Innocents.
29	samedi	s. Faron, év.	29	mardi	s. Saturnin.	29	jeudi	s. Thomas de C.
30	DIMANCHE	s. Lucain.	30	mercredi	s. André.	30	vendredi	ste Colombe.
31	lundi	s. Quentin, *v. j.*				31	samedi	s. Sylvestre.



DANS LES COULISSES.

— Tiens, dis rien, ou j'dis tout !
— Battez-vous, ô mesdames ! mais, de grâce ! ne vous disputez pas.

HISTOIRE DE PRÉSENTER LA CHOSE AU PUBLIC

Vous demandez pourquoi cette nouvelle brochure?

Mon Dieu, c'est bien simple.

Les militaires et les marins ont *l'Almanach de Mathieu (de la Drôme)*; les familles, *l'Almanach des dames et des demoiselles ;* les enfants, *l'Almanach de la mère Gigogne ;* les bourgeois et les cuisinières, *l'Almanach de la bonne cuisine et de la Maîtresse de maison.*

Les vignerons, les jardiniers, les fumeurs, ont tous leur Almanach. Moi seule suis privée de cet honneur, moi qui ai une réputation universelle.

La Parisienne, que l'on trouve si gracieuse, si aimable, si jolie, si spirituelle, — pardonnez-moi tous ces compliments, ce n'est pas moi, mais l'univers entier qui me les adresse ;

La Parisienne que les Provinciales et les Étrangères cherchent tant à copier.

Non, il me fallait absolument un Almanach.

Et qui mieux que Grévin pouvait être mon historien annuel, lui qui connaît si bien le caractère, la tenue, les propos de la Parisienne?

Je me suis présentée à lui, je lui fis part de mes intentions, il les approuva et me promit le concours de son habile et spirituel crayon, si aimé du public.

Vous nous connaissez tous deux : donc une plus longue présentation serait inutile.

Le modèle et l'artiste vous plaisant, nous espérons que vous daignerez faire un bienveillant accueil à cet Almanach sans prétention, qui n'a qu'un désir, celui de vous amuser.

UNE PARISIENNE.

L'ART D'ACCOMMODER LES RESTES



Avant la soirée.



— Mon petit costume de bains de la saison dernière que je mettrai pour aller à l'Opéra.
— Bah !
— Parole sacrée ! dites que je suis pas une femme économe.



L'ANCIENNE CRINOLINE.

A offrir pour se garantir de l'ardeur du soleil aux dames japonaises.



— Tiens, vois-tu, merette, avec un tout p'tit peu d'ça, comme ça, sous l'œil, on produit encore son effet à la lumière.

LOUISE ET LOUISA

(Tenue des livres d'un cœur en partie double.)

Duroseau est son nom.

Je vous le donne d'avance comme un type tiré ici-bas à plusieurs milliers d'exemplaires.

Duroseau passe sa vie entre une Louise d'une part et une Louisa de l'autre.

Louise est jeune, charmante.

De grands yeux bleus loyalement ouverts, des cheveux blonds sincères, un teint qui a conservé tout son velouté, des perles de dents...

Oh ! oui, elle est charmante, Louise !

Quant à Louisa...

Un regard éraillé, au-dessous duquel le cercle bleu dont parle Nadaud dans une de ses plus anciennes chansons.

Un kilo et demi de fausses nattes bon poids.

Sur les joues un demi-centimètre en épaisseur d'un mastic auquel collaborent les plus variés ingrédients du maquillage contemporain.

Des dents qui ont valu un brevet d'invention à leur fabricant, à cause d'un système inédit de crochets sans ligatures.

Voilà le portrait.

Alors Duroseau doit trouver Louise bien jolie?

Allons donc, c'est sa femme !

Celle qu'il admire à deux genoux, c'est Louisa, Louisa sa maîtresse.

***

Louise est un modèle de simplicité et de bon goût.

Mais qu'elle mette une robe de soie et Duroseau de s'écrier :

— Est-ce là une toilette extravagante !

— Mais...

— Est-ce que vous avez besoin pour sortir seule?...

— Je préférerais sortir avec vous.

— Laissez-moi continuer, je vous prie... Est-ce que vous avez besoin pour sortir seule de tous ces falbalas? Les femmes aujourd'hui sont vraiment folles.

— Mon ami...

— Oui, folles! après cela vous savez... ce que je vous en dis... je m'en soucie fort peu. A votre aise!

Sur quoi, Duroseau sort en faisant claquer la porte.

Dame, Louise, c'est sa femme !

***

Louisa, la gaillarde, aurait inventé les toilettes tapageuses si elles n'existaient pas.

Tout dans sa mise crie au scandale.

Ce ne sont qu'extravagances de nuances, que folies d'étoffes.

Duroseau arrive.

Et, plein d'attendrissement :

— Comment, ma chère, tu vas encore mettre cette robe-là?

— Dame!

— C'est qu'elle n'est guère habillée pour aller aux Bouffes... J'ai pris une avant-scène. Plusieurs de mes amis de mon cercle y seront.

— Mon gros, je ne te dis pas non, mais je n'en ai pas de plus habillée.

— Il faudrait en faire faire.

— Si tu y tiens !...

— Certainement que j'y tiens. Je n'entends pas qu'on dise que tu n'as pas... cela me rappelle que je veux t'acheter un châle en vieille guipure comme celui que portait ton amie Corah, l'autre jour, aux courses.

— Une folie!

— Laisse-moi faire, je sais ce qu'il te faut.

Dame, Louisa, c'est sa maîtresse !

***

Louise sait et comprend.

Elle aime Musset, elle admire Sand, elle médite Balzac. Mais quand elle veut parler à Duroseau d'un de ses poëtes favoris :

— Des rabâchages! exclame-t-il!

— Écoutez cette strophe, mon ami.

— Merci, je sors d'en prendre.

— Elle est sublime.

— Ma chère, vous ne savez que retomber dans les vieilles rengaines de 1831 ... Nous avons changé tout cela... ce n'est pas votre faute. Vous avez été mal élevée. Mais enfin vous n'en avez pas moins l'esprit faussé et le goût aussi.

Que voulez-vous? Moi, je suis franc et j'ai du bon sens !

Dame, Louise, c'est sa femme.

⁂

Louisa est idiote!

Ni plus, ni moins.

Elle chante d'une voix de rogomme les chansonnettes de l'Alcazar du moment. Elle s'abreuve, en grillant des cigarettes de la prose à gravures sur bois spécialement fabriquée pour les cocottes.

Elle parle javanais.

Elle répond : *Tu peux te fouiller!* ou : *Tu t'en ferais mourir!*

Mais quand elle a commis un calembour abruti, Duroseau a des spasmes d'enthousiasme.

Et partout il va répétant à ses intimes.

— Mes très-bons, c'est un démon pour l'esprit que cette enfant-là.

Parole d'honneur!

Figurez-vous... Non, c'est trop joli... Figurez-vous que nous causions de melons... ça n'est pas neuf... eh bien, elle a trouvé un mot là-dessus.

Mais un mot!

Elle est à crever de rire, mes très-bons !

Dame, Louisa, c'est sa maîtresse!

⁂

Louise lui apporte cent mille écus de dot.

Il les a mangés.

Et maintenant à la moindre occasion :

— Si vous vous figurez, lui dit-il, que trois cent mille francs par le temps qui court et le train que nous menons sont une belle poussée, vous...

Assez ! car il est écœurant le Duroseau.

Dame, Louise, c'est sa femme !

⁂

Louisa lui coûte cinq mille francs par mois.

Au bas prix.

Ce qui ne l'empêche pas de chuchoter en se dandinant. — Cette fille-là, elle m'aimerait quand je serais sur la paille.

Si vous saviez !

Non, on ne peut pas s'en faire une idée.

Si vous saviez ce qu'il me faut dépenser d'efforts pour l'obliger à accepter de moi !

C'est inouï.

Une délicatesse qui n'a pas sa pareille !

Dame, Louisa c'est sa maîtresse.

⁂

Louise est *insoupçonneuse*, adjectif qu'on n'a pas jugé à propos de créer, probablement vu le peu d'occasions où il peut servir.

Mais Duroseau n'en manifeste pas moins à son égard la plus brutale et la plus grossière jalousie.

Livrez donc des perles devant... ces bélitres.

Dame, Louise, c'est sa femme !

⁂

Louisa le trompe à la demi-douzaine.

Avec son garçon coiffeur, avec un baron russe avec un Prussien de passage, avec...

Mais jamais, au grand jamais, il n'a même élevé l'ombre d'un doute sur la fidélité de son agnès à la détrempe.

Et même...

Et même il verrait quelque chose qu'il s'empresserait de fermer les yeux.

Car il ne pourrait pas se passer d'elle.

Dame, Louisa, c'est sa maîtresse!

⁂

Avais-je tort de vous donner Duroseau pour un type tiré à plusieurs milliers d'exemplaires?

PARISIENS ET PARISIENNES



UNE VISITE.

— Je vous en supplie, madame, parlez plus bas et écoutez-moi.

— Non, non, non, je n'écoute plus rien ; une femme jeune, jolie, et comme il faut, est toujours solvable, et quand elle ne paye pas ses fournisseurs, c'est qu'elle ne veut pas les payer.

— Eh bien, la, oui, vous serez payée, je vous le jure ; mais de grâce, pas un mot à mon mari.



— *Où vas-tu? d'où viens-tu? où as-tu été?*

— Pour être sans cesse cauchemardée comme ça, ah! nom d'un chien! autant prendre un vrai mari tout de suite.



LE JOUR DU TERME.

— Comment ! m'sieu Coquencire m'envoie sa quittance ! Il a donc besoin d'argent, m'sieu Coquencire ?

— Apparemment, bonne dame ; sans cela il n'evusse bien sûr pas manqué de l'apporter lui-même.



UN PHILOSOPHE. — Les riches ! mais quêque ça peut t' faire, à toi, les riches ! tu s'rais *miyonnaire*, pourrais-tu être plus soûl qu'ça !

AUX BAINS DE MER



LE COSTUME DE LA VIEILLE.

Simple document pour l'histoire des costumes en France.



— Allons, allons, mesdemoiselles, vos jupes !

— Oh! petite mère!... d'abord nous avons gardé nos suivez-moi ! jeune homme, et puis, tiens, si tu le veux, nous ne quitterons jamais nos mains de comme cela.



On annonce pour le courant de l'année prochaine :

« *Des bains de bienfaisance au profit des pauvres.* »

Succès assuré, quand bien même une petite tenue inconvenante des plus simples serait de rigueur.

NOS MOUTARDES



— L, apostrophe, A : l'a ; M,O,U,R, mour : l'amour; P,R,O, pro : l'amour-pro ; P,R,E, pre : l'amour-propre. L'amour-propre, petite mère, c'est donc qu'il y en a ùn autre... qui ne l'est pas ?

NOS MOUTARDS



— Dis-moi bien, petit père, nous, nous sommes dans Paris? Paris est dans la France? La France est dans l'Europe? L'Europe est dans le monde? Le monde est dans?

— Dans l'espace.

— L'espace est dans...?

— Dans rien du tout.

— Et rien du tout?

— ... Ah! tu m'embêtes.



ENTRE AMIS

— Tiens!... eh bien, et ta femme?

— Ma femme... mon cher, j'commençais vraiment à en avoir assez; et ma foi!....

— Ah! c'est pas gentil!... t'aurais dû me le dire.

LE NOUVEL ART D'AIMER

Hier, en flânant sur les boulevards, j'aperçus à mes pieds un rouleau de papier. Je m'empressai de le ramasser et d'en prendre connaissance pour savoir si ce rouleau contenait des valeurs et si je devais le porter sur-le-champ à la préfecture de police.

C'était un manuscrit. Je lus sur la première page ce titre attrayant :

LE NOUVEL ART D'AIMER.

PETIT MANUEL A L'USAGE DES GENS DU MONDE.

Je me mis aussitôt à lire ces conseils bien plus utiles que ceux de la *Cuisinière bourgeoise* ou du *Parfait jardinier*.

Ce manuel commençait par une petite

PRÉFACE

Un jeune homme, même eût-il été reçu bachelier, est très-embarrassé quand il veut faire la cour à une femme; il ne sait comment s'y prendre, et bien souvent le cœur de la susdite lui échappe parce qu'il a fait preuve d'une grande maladresse.

Nous voulons venir en aide à ceux qui manquent d'habileté, lorsqu'ils courtisent une personne pour le bon comme pour le mauvais motif.

Oyez et jugez.

Pour une cocotte.

Vous êtes assis à Mabille.

Près de vous se trouve une ravissante créature.

Un peu plus loin, il y a un Anglais qui ne perd pas de vue cette jeune personne peu timide.

Cette dernière est dans la même position que l'âne de Buridan, ne sachant de quel côté est la meilleure affaire.

Vous vous levez et vous donnez vos instructions à un ami qui se promène dans ce paradis terrestre, puis vous revenez vous asseoir à votre place.

Un instant après, l'ami s'approche de vous et vous dit, assez haut pour être entendu de la biche :

— Qu'avez-vous donc, mon cher, vous paraissez soucieux?

— Mon oncle est très-malade.

— Ah! bah!

— Le médecin m'a dit qu'il n'y a plus d'espoir.

— Pas possible!

— Oh! il n'en a pas pour huit jours.

— N'êtes-vous pas son seul héritier?

— Il me laisse cinquante mille livres de rente.

Après ce petit entretien, vous pouvez être sûr que l'insulaire est battu, et que toutes les œillades de la dame sont pour vous.

Inutile d'ajouter que, pour remporter cette victoire, vous n'avez pas besoin d'avoir un oncle à héritage.

La ruse est permise, surtout quand on a un Anglais pour rival.

Pour une femme honnête.

Vous êtes amoureux d'une femme du monde que vous rencontrez souvent dans la meilleure société.

Vous lui avez fait maintes fois la cour, mais vous avez maintes fois toujours été impitoyablement repoussé.

Vous vous trouvez près d'elle dans un bal, et en cette circonstance, un ami vous vient encore en aide.

— J'en ai appris de bonnes sur M. X., vous dit-il.

M. X. est justement le mari de la dame que vous *chauffez* (voir le nouveau dictionnaire de l'Académie).

— Silence! dites-vous de façon à être entendu de la charmante voisine, sa femme est là.

L'ami maintient son diapason comme il en a reçu l'ordre.

— Oui, mon cher, figure-toi que ce farceur de X. entretient la petite Léontine et qu'il dépense pour elle plus de mille francs par mois.

Madame X. ne perd pas un mot de cette conversation.

Elle est furieuse d'être trompée, et le lendemain elle accepte le bouquet que vous lui envoyez; le reste va tout seul.

N.-B. — M. X. peut être très-fidèle à sa femme, mais il ne faut pas reculer devant une bonne petite calomnie pour arriver au résultat que l'on veut obtenir.

Si quelque temps après madame X. apprend que son mari n'a pas connu Léontine, vous déclarez votre ami seul responsable des faux bruits qu'il fait courir; vous le blâmez énergiquement et vous donnez même le conseil de lui arracher les yeux.

On peut être canaille envers un ami pourvu qu'on ne lui emprunte pas d'argent.

Pour une riche héritière.

Vous connaissez de vue la fille d'un quincaillier enrichi, la demoiselle apporte en dot quarante mille livres de rente sans compter les espérances.

Vous êtes vicomte, mais votre blason est pas mal dédoré; vous pensez qu'une petite restauration ne lui nuirait pas.

Alors, vous vous mettez immédiatement en campagne. Vous allez dans le magasin de nouveautés où se fournit la famille des ex-quincailliers. Vous faites en sorte de vous y trouver en même temps que le père et la jeune fille.

Vous vous adressez à un commis :

— Monsieur, lui dites-vous, veuillez me faire quatre douzaines de mouchoirs avec mes armes. Je veux une couronne de cette dimension.

Le père et la fille ouvrent de grands yeux et regardent la couronne avec envie.

La conversation s'engage aussitôt sur les tissus et sur la grande baisse de prix des cotons.

Quinze jours après, le mariage est conclu.

Pour une femme poétique.

Vous savez que telle blonde que vous trouvez très-séduisante est pleine de poésie. Si vous avez le malheur de lui faire une brûlante déclaration en vile prose, la lettre que vous avez adressée est aussitôt déchirée et jetée au feu.

Alors que faites-vous?

Vous prenez le bateau à vapeur et, si vous ne redoutez pas le mal de mer, vous vous rendez à Jersey, auprès de Victor Hugo.

— Maître, lui dites-vous, je suis amoureux fou d'une femme qui adore les vers, mais par malheur, je ne sais pas tourner le moindre alexandrin. Quand je veux faire un vers de douze pieds, il en manque un, quelquefois deux, ou bien il y en a trois de trop. Je ne puis jamais arriver juste, c'est une véritable infirmité. Aussi suis-je venu m'adresser au plus grand poète du siècle, avec l'espoir qu'il ne repoussera pas mon humble requête. J'ai écrit sur ce papier ma pensée. Veuillez maintenant me la tourner en vers.

Si Victor Hugo accepte, vous êtes sauvé, la femme poétique se donnera entièrement à vous.

Mais si Victor Hugo refuse? allez-vous me demander.

Dame! n'ayant pas prévu ce cas, je ne puis rien répondre à cette objection.

Pour une femme qui n'aime pas son mari.

Madame B. ne peut souffrir son mari; cela se voit souvent.

Mais elle ne veut pas le tromper; seulement elle espère devenir veuve et elle attend.

Vous connaissez l'espoir de cette dame, à laquelle vous serez heureux d'offrir votre main.

Pour hâter l'approche de cet heureux jour où vos vœux pourront être exaucés, vous provoquez le mari en duel.

Vous savez qu'il est atteint d'une myopie remarquable; alors vous proposez une rencontre au pistolet, arme que vous savez parfaitement manier.

Les témoins vous placent à quinze pas l'un de l'autre.

M. B. ne se doute même pas qu'il vous a en face de lui et il tire au hasard. Il abat un oiseau qui sautillait bien loin de là sur un arbre.

Vous visez à votre tour, vous prenez votre temps et vous tuez votre adversaire.

Au bout de cent un jours, madame de B., pour vous prouver sa reconnaissance, vous donne sa main.

Ce procédé peut, aux yeux de gens scrupuleux, passer pour indélicat; mais quand on aime une femme, tous les moyens sont bons pour posséder son cœur.

***

Là s'arrêtaient les feuillets de ce manuscrit, et je le regrettai vivement.

Mais j'espère que l'auteur voudra bien nous communiquer la fin de son manuel, qui est appelé à rendre de signalés services, surtout aux jeunes gens qui se lancent dans le monde.

LES COULISSES DES THÉATRES



— C'est nous qui *sont* les dames d'honneur.

LES COULISSES DES THÉATRES



— C'est nous qui *sont* les princes.



— Que j'ajoute quelque chose à ton rôle? Je ne demande pas mieux si c'est possible; voyons, qu'est-ce que tu veux? une tirade, un rondeau?...
— Non!... de la lumière électrique, à moi toute seule.



— Madame ne craint pas d'être un peu trop écourtée ?
— Va donc, va donc ; quand je suis venue au monde, j' l'étais encore plus qu'ça.



— O ange !... laissez-moi vous dire combien je vous aime; laissez-moi... vous exprimer... tout ce que... mon cœur...
— Et vous m' ficherez la paix ?

A LA MI-CARÊME

PETITE PROMENADE A TRAVERS LES BALS PUBLICS
LE JOUR DE LA FÊTE DES BLANCHISSEURS.



LA TRIBUNE DES GRANDS CREVÉS

— Gélique! ohé... t'es pas dans le tas? (Gélique, c'est sa dame.)



— Qu'est-ce qu'il faut servir à ces dames?

— Deux verres de punch et un m'sieu qui nous les paye.



— Tout ça, c'est des pannés, et j'me gêne pas pour leur dire.
— Pardon, mademoiselle, que ces messieurs soient pannés ou non, cela ne nous regarde en aucune façon...
— D'mande mille pardons.



—Voyons, Alphonse, mets donc tes gants.
— Pourquoi faire ? j'ai les mains propres !



— Garçon !... avant de nous servir, vous nous enlèverez... ça.

LES ÉTRANGERS A PARIS



— Saperlotte! le dépôt au vestiaire qui n'est pas obligatoire, et je n'ai pas pris ma canne.



— Comment, monstre ! vous dites que vous ne me reconnaissez pas !!!

— . . . .

— Ne le répétez pas deux fois, j'appelle un sergent de ville.



— La face de vo, il avait tot à fait méquillé la hébit de moâ.



AU SALON

— Léda, Léda, toujours Léda ! en voici pourtant une qui n'est pas déjà si laide, à moins que ça ne veuille dire autre chose.



— Nous aussi, nous avons été des Vénus dans notre temps, mais nous n'aurions jamais eu l'idée d'exposer notre portrait dans ce costume-là.



UNE VOCATION

— Le piano !... encore une de mes toquades.

LA VOITURE DE CYDALISE

(Comédie en huit ressorts.)

PREMIER RESSORT.

(La scène se passe dans une blanchisserie de fin.)

Mademoiselle *Cydalise* (monologuant). — Huit heures ! et madame qui s'obstine à ne pas nous renvoyer... Ce monsieur va me prendre pour une blanchisseuse sans éducation... De ce froid-là faire une heure le pied de grue dans le macadam... Ah ! les bourgeoises, les bourgeoises !... et je continuerais à blanchir du linge quand je peux faire autrement ! et je n'userais pas de malice envers les hommes ! qui vous forcent à travailler jusqu'à dix-sept ans pour gagner notre vie !... Des fers, par exemple !

La patronne. — Fermez la boutique !

Mademoiselle *Cydalise* (avec joie). Ah ! enfin... houp-là les volets ! gare-là les barres de fer ! enlevez les boulons ! ça y est ! Et maintenant au square !...

Le monsieur. — Chère enfant.

Mademoiselle Cydalise. — Un instant, monsieur. En accourant à ce rendez-vous je fais une une chose pas délicate. Ma mère m'attend, mon frère m'attend, toute ma famille m'attend. Mais j'ai tout bravé pour venir, car vous me paraissez un homme comme il faut et j'ai toujours aimé les hommes comme il faut.

— Chère enfant...

— Et puis je ne sais si ce sont vos regards séducteurs et vos paroles enchanteresses, mais malgré vos cheveux gris et votre œil de verre il me semble...

— Que quoi...? Oh ! dites.

— Que la nuit je pense à vous et dans le jour aussi.... Mon dieu, si c'était vrai et si j'allais avoir de l'amour pour vous !

— Oh ! ayez-en, et toute ma fortune...

— De l'argent, monsieur !

— Non ! pas d'argent, de l'amour, du dévouement, du respect.

— Et ma famille ?

— Ta famille ! tu la quitteras, parce qu'à partir d'aujourd'hui tu deviens ta maîtresse, parce qu'à partir de cette heure c'est toi-même qui paiera son terme.

— Ah ! faut-il que vous soyez enjôleur pour que j'accepte aussi vite l'acajou que vous m'offrez.

DEUXIÈME RESSORT.

Mademoiselle Cydalise (à la Closerie des Lilas). — Mais, monsieur, pour qui me prenez-vous ? Je ne suis pas ce que vous croyez... et si je viens dans ce bal, c'est bien pour la première fois, je vous le jure.

— Mais, cependant...

— Oh ! je vois ce que vous allez dire : Ce vieux monsieur qui m'accompagne partout ! Eh bien, oui ! Ce vieux monsieur est ma première faute, je l'aime, je l'estime ! Et pour le tromper, monsieur, il faudrait que je fusse bien perfide ou qu'on m'enjôlât bien !

— Mais je ne demande pas mieux que de vous enjôler. Je suis jeune et ma fortune...

— De l'argent, monsieur !

— Non ! pas d'argent. Mais un troisième étage dans une maison honnête, du palissandre, et un piano, et par-dessus tout cela un cœur aimant et dévoué.

— Arrière, jeune homme ! arrière et apprenez que ce n'est pas à une dame qui demeure rue de l'Arbre-Sec, 92, et qu'on peut venir voir demain à trois heures, qu'on peut tenir un pareil langage.

— Votre adresse ! vous me donnez votre adresse ! Ah ! c'est donc que vous consentez ?

— Malheureuse ! j'ai trop parlé... Ah ! pauvres femmes que nous sommes ! nous ne serons jamais assez fortes pour dissimuler nos sentiments !

TROISIÈME RESSORT.

(Mademoiselle Cydalise, dans les chœurs d'un théâtre, écrivant une lettre.)

Monsieur,

Je suis toute surprise de votre persistance. Je ne comprends pas qu'un homme s'acharne ainsi après une pauvre choriste.

Voilà huit jours que vous m'envoyez des bouquets et des baisers, et c'est d'aujourd'hui seulement que j'apprends que vous êtes commis d'agent de change.

Apprenez, monsieur, que je suis fidèle à celui dont je suis fière de me dire la maîtresse, et si si je ne lui ai pas montré le petit mot où vous m'offrez carrément une maison de campagne, c'est que j'ai voulu vous éviter une volée soignée.

Vous me dites que vous m'attendez à la sortie du théâtre, que vous savez que je m'en vais seule tous les soirs. C'est vrai; mais si vous venez me parler, je vous donne ma parole que je ne vous répondrai que si vous me dites des choses qu'une femme comme moi peut entendre.

J'ai bien l'honneur de vous saluer.

CYDALISE.

P. S. Le spectacle finit à minuit précis.

QUATRIÈME RESSORT.

Mademoiselle Cydalise (au bois de Boulogne). Pour l'amour de Dieu, monsieur le duc, n'insistez pas !

— Mais...

— On nous regarde, vous dis-je, on nous observe.

— Qui?

— Eux, tous?... Est-ce que vous croyez qu'une pauvre femme qui ose venir se promener ici en fiacre à quarante sous l'heure au milieu de tous ces équipages n'est pas plus observée que les autres?

— C'est justement ce que je voulais vous dire... et si une petite victoria.

— Pas un mot de plus, monsieur. Je rentre chez moi pour m'habiller et aller ce soir à la première des Folies-Dramatiques.

— Vous acceptez donc la loge que je vous ai envoyée?

—Monsieur, pour aimer les beaux-arts, on n'est pas tenu d'aimer tout le monde. Puisque c'est vous qui avez payé la loge, je vous permets de venir me voir, mais je vous préviens que je n'aime que les bonbons de chez Siraudin.

CINQUIÈME RESSORT.

Mademoiselle Cydalise (à un bal entre artistes). — Ah ! vous êtes du jockey-club.

— Mais certainement; vous n'avez donc pas lu ma carte?

— Je fais si peu attention à ces choses-là !

— Et est-ce parce que vous êtes naturellement indifférente à tout qu'on ne vous rencontre plus au bois ?

— Non, j'ai une raison plus sérieuse. Ma pauvre victoria n'est plus montrable.

— Et vous n'avez pas d'autre voiture?

— Non.

— Et vous n'avez pas lu ma carte?

— Non.

— Mais vous êtes donc un ange !

— Monsieur... je suis une pauvre fille déclassée ! Voilà tout.

— Eh bien, je vous classerai, moi.

— Et où cela, je vous prie?

— C'est ce que j'aurai l'honneur de vous dire demain aux courses.

— J'y vais donc?

— Dame ! puisque j'y vais, moi.

— C'est juste !

SIXIÈME RESSORT.

Mademoiselle Cydalise (débutant à l'École lyrique). — ... Germain, vous dites donc que M. le comte désire m'entretenir ?

Une voix dans la salle. — Oui.

— Eh bien, qu'il entre !

La voix (sautant sur la scène). — Voilà !

SEPTIÈME RESSORT.

Mademoiselle Cydalise (chez un commis-

aire-priseur). — Ainsi, c'est bien convenu, demain on pose les affiches.

— Oui, mademoiselle.

— On fait des insertions dans les journaux.

— Oui, mademoiselle.

— Et messieurs les Parisiens liront...

— L'annonce suivante :

PAR SUITE DE DÉPART,

Vente du riche mobilier de mademoiselle C...

— Et vous croyez que tout se vendra bien?

— Écoutez : si c'est comme la semaine dernière chez mademoiselle X..., si tous ceux qui ont contribué à votre mobilier veulent ravoir ce qu'ils vous ont donné, je vous garantis plus de cent mille francs.

— Que le ciel vous entende ! Mais, pourvu que la Russie ne se mette pas à empêcher ses nobles d'apprendre le français chez eux ! Ah! monsieur le commissaire-priseur, c'est joliment loin, Saint-Pétersbourg !

— Mais, une fois qu'on y est, comme on est plus près qu'à Paris de la banque de France !

HUITIÈME RESSORT.

Mademoiselle Cydalise (au bois, plongée dans de profondes méditations). — Et quand on pense que lorsque ma voiture sera usée, ma dernière ressource sera d'entrer au café-concert.

AU BAL DE L'OPÉRA



— Allons, petit crevé, laissez donc madame tranquille, vous voyez bien qu'elle est en main.



— Et dire, ô Nini, que si nous étions nées riches (riches et honnêtes), monsieur l'maire nous eût peut-être bien fait cadeau à chacune d'un gentil p'tit nhonhomme comme ça !



— Votre carte! mais, madame, je ne me souviens pas de vous avoir insultée.



— Je t' dis qu'ils ne reviendront pas et que nous sommes volées; et la meilleure preuve qu'ils nous ont vues, c'est qu'ils se la sont *brisée* tout de suite.



— Un homme très-chic ce polichinelle qui a du foin dans sa bosse.
— Du foin!... malhonnête, tu crois donc que j'en mange.



— Ciel ! mon époux ! mossieu, i' va nous tuer !... Oh ! de grâce, offrez-lui bien vite quelque chose.



Une troisième invitation à dîner pour ce soir. Quel malheur de n'avoir qu'un seul estomac; la nature aurait dû nous en donner plusieurs, à nous autres faibles femmes, elle a mal fait les choses, la nature!...

LA DISCUSSION DU BUDGET

La scène se passe au quartier Breda, dans le boudoir de mademoiselle Fanny, vous savez, la petite Fanny, celle qui a joué un rôle de *salsifis* dans une des dernières revues.

. . . .

UNE AMIE. — Que vois-je dans ce tiroir : un livre orné de ces mots majestueux : *budget de l'année* 1869. Un homme d'État passant par ici y a donc oublié un travail sur la situation de l'empire ?

FANNY. — Du tout, ce travail est fait par moi ; il m'a été inspiré par la lecture du *Journal officiel*.

— Tu lis ces choses-là ?

— Mon vieux conseiller d'État avec lequel j'étais il y a deux ans ne recevait que cette feuille.

— Peut-on prendre connaissance du contenu de ce grand livre ?

— Je n'ai pas de secret pour toi.

(Après quelques minutes de silence.)

— Ma foi, Fanny, je t'avoue que je n'y comprends rien.

— Je m'attendais à cet aveu de ta part.

— Tu me crois donc bien bête ?

— Non; mais ce livre, fort simple pour moi, est très-compliqué pour les autres. Fais-en la lecture et je te donnerai toutes les explications que tu désireras.

— Je commence :

BUDGET DES BEAUX-ARTS.

Eau pour teindre les cheveux en rouge.	20 fr.
Eau pour teindre les cheveux en noir.	20 »
Trois fausses dents.	70 »
Faux chignons à teintes diverses. . .	300 »

— Mais c'est un livre de dépenses, ça.

— Oui, ma chère, concernant l'entretien de ma fraîcheur en particulier et de tous mes charmes en général ; aussi ai-je classé la chose sous la rubrique beaux-arts; je sais de cette manière ce que j'ai à dépenser pour ce département. Les frais étant toujours les mêmes, il est nécessaire que les recettes puissent équilibrer les dépenses.

— Tu es une femme d'ordre. Je continue.

BUDGET DE LA MARINE ET DES COLONIES.

Le 1er janvier.	25 louis.
Le 15 avril.	15 »
Le 15 juillet.	15 »
Le 15 octobre.	15 »
Total.	70 louis.

— Je demande l'explication de cette addition.

— J'ai un ami, un fabricant de sucre qui habite les colonies.

— Ce gros court qui vient passer un mois à Paris tous les ans ?

— Oui, je lui fais croire que je lui suis toujours fidèle et que quand il est absent je vis de son souvenir. Je pense à lui en effet, mais le 1er janvier, pour le prier de m'envoyer des étrennes, et tous les trois mois au moment du terme pour l'inviter à me le payer.

— Mais à la même page, toujours faisant suite au budget de la marine, je vois en titre : *dépenses*, puis au-dessous :

Un vêtement complet à Adolphe.	150 francs.
Une pipe à Adolphe.	20 »
Donné à Adolphe pour un voyage.	200 »
Menus frais pour Adolphe. . .	1,875 »
Total.	2,245 »

— Quel est cet Adolphe qui te cause un semblable déficit?

— Un garçon que j'aime.

— Ce grand brun qui te bat ?

— Lui seul a trouvé le moyen de toucher mon cœur.

— En t'allongeant des calottes. Adolphe remplit le dernier chapitre du budget de la marine ; je passe au

BUDGET DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE.

Il n'est pas long celui-là :

Location de romans de Ponson du Terrail et de Paul de Kock.	285 fr.
Frais de copiste.	600 »

— Fichtre, tu as donc bien des choses à copier ?

— N'ai-je pas toutes mes lettres à écrire ! Aussi M. Bellemain, l'expéditionnaire du coin de

la rue, est devenu un confident pour moi. Mon manque d'instruction me coûte un peu cher. Quand je fais la connaissance d'un monsieur à qui j'ai dit que j'étais la veuve d'un colonel, je ne puis, s'il m'écrit, lui répondre en faisant en moyenne trois fautes d'orthographe par mot. Ensuite je suis de première force pour inventer une *carotte*, mais il m'est fort difficile de la *styler*. M. Bellemain se charge de ce soin : c'est un homme bien intelligent que je te recommande. M. Bellemain est la Providence des femmes du quartier. Je continue :

BUDGET DE LA JUSTICE.

Frais pour billets protestés. . .	375 fr.
Trois saisies.	250 fr.

— A ta place je regretterais beaucoup cet argent dépensé inutilement.

— Ce ne sont pas des dépenses inutiles, car elles rapportent beaucoup. Quel est l'homme qui ne paye pas les créanciers d'une femme quand il voit arriver l'huissier qui vient faire l'inventaire du mobilier pour la vente? Seulement il faut toujours avoir soin de faire apparaître l'huissier quand le monsieur est là.

— Et l'homme de loi consent-il à cela ?

— Parbleu ! les huissiers sont les amis des femmes : ils se trouvent si souvent ensemble.

— Hélas ! oui. Je voudrais bien savoir ce que tu as pu porter au

BUDGET DE LA GUERRE.

Couturière.	12,000 fr.
Modiste.	1,800
Lingère.	1,500
Etc., etc., etc.	

Tu as sous les yeux l'effectif de mon armée, la liste est longue, comme tu peux en juger.

— Oui, certes, deux grandes pages.

— C'est avec ces soldats que je fais la guerre. En effet, pour entreprendre la conquête d'un homme, une femme n'est-elle pas obligée de porter de brillantes toilettes? Si nous nous mettions simplement, les petits crevés ne nous regarderaient pas. Une jolie toilette de cinquante louis fait tout aussi bien merveille qu'un fusil chassepot.

— Tu parles comme un général de division.

— Chaque jour nous avons à livrer bataille aux femmes du monde qui veulent nous enfoncer avec leurs mises extravagantes. Chaque jour nous avons à inventer de nouveaux engins de guerre. — Tiens, il n'y a qu'un instant mon coiffeur m'a apporté ma nouvelle mitrailleuse.

— Cette perruque rouge?

— Avec de petites frisures qui me tombent sur les yeux... Je ne te dis que ça.

— Étudions

LE BUDGET DE L'INTÉRIEUR.

— Quoi! rien que des pâtés truffés, des commandes de dîners au vin de Champagne, enfin une longue liste de festins de Balthazar.

— Quand je m'ennuie je mange. Tu vois que je soigne mon intérieur.

— Tu es décidément une femme de beaucoup d'ordre.

— Cela ne m'empêche pas d'avoir des dettes flottantes, comme les grandes puissances.

— Et pour les couvrir, pas moyen de faire d'emprunt.

— Non, mais je fais un petit voyage en Russie, je force les étrangers à payer mes dettes.

— Que de nations voudraient pouvoir procéder de la même manière !

A TRAVERS PARIS



QUARTIER DES ÉCOLES

— C't animal-là .. qui m'écrit qu'il ne pourra être à Paris que jeudi en quinze!... à moi, ça m'est bien égal; mais c'est ma crémière, quand je vais lui dire, qui va en faire une vie. . pour ses trente francs six sous!



AU JARDIN MABILLE. — A la recherche de l'inconnu.



AU JARDIN DU LUXEMBOURG

— Oui, monsieur, je suis seule, et je ne vois pas en quoi cela peut intéresser monsieur.
— En quoi cela peut m'intéresser!... mais cela dépendrait beaucoup de madame...



PLACE DE LA BASTILLE

L'avenir dévoilé pour deux sous.



— Hein ! c'est cette Mélie qu'en a eu d'la veine.
— Te fais pas d'bile, nous n'avons pas son âge.



— Voyons, bibi, pas de bêtises, qu'est-ce que tu me rapportes?
— Rien.
— Alors qu'est-ce que tu m'achètes?



— Je crois que monsieur se trompe.
— Monsieur voudra bien me permettre de croire que c'est lui.
— Serions-nous trompés tous les deux?



— Garçon, à souper.
— Dans les prix doux ?
— Comment !
— Oh ! moi, rien qu'au chignon j'vois ça tout d'suite.

PARISIANA

Mademoiselle D... a des dents qui font son désespoir par leur incorrigible irrégularité. Elle est cependant courtisée plus qu'elle ne le voudrait, paraît-il, puisqu'elle se plaignait, l'autre soir, à une amie des assiduités d'un vieux monsieur qui s'obstine à l'adorer malgré elle.

— Je ne sais comment faire pour m'en débarrasser, disait la pauvre fille.

— Tu es trop bonne aussi, lui répondit son amie ; il y a longtemps qu'il serait parti si tu lui avais une seule fois montré les dents.

***

Mademoiselle F... était poursuivie depuis quelque temps par les déclarations d'un auteur dramatique qui a eu jadis des succès et des cheveux.

Il lui écrivit hier une longue lettre se terminant par cette phrase :

« Si vous me refusez, mademoiselle, je suis capable de devenir fou ; *mon amour est comme un torrent, il déborde.* »

— Je regrette de ne pouvoir lui offrir un lit, se contenta de lui répondre la spirituelle actrice.

***



A LA BRASSERIE

— Au fait, et pourquoi ne nous épouserait-on pas, nous autres, aussi bien qu'on épouse des veuves ?
— Mais, petite malheureuse ! et les revenants !

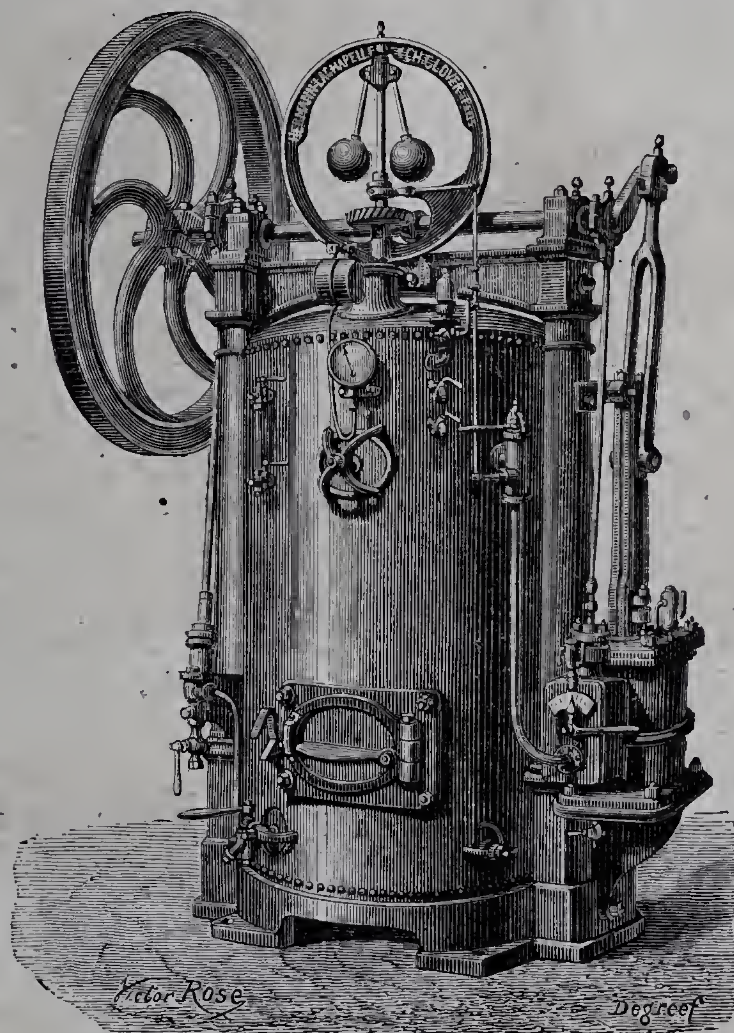
TABLE DES MATIÈRES

MACHINES A VAPEUR VERTICALES

Les seules montées sur socle bâti isolateur (Brevetées s. g. d. g.)

CHAUDIÈRES A FOYER INTÉRIEUR ET A BOUILLEURS CROISÉS

CHAUDIERES INEXPLOSIBLES



PROMPTE MISE EN PRESSION. — NETTOYAGE FACILE.

Portatives, fixes et locomobiles, depuis la force d'un jusqu'à vingt chevaux. Leurs dispositions spéciales t la supériorité de leur construction leur ont valu les plus hautes récompenses accordées à ce genre de ıachines dans toutes les Expositions, et la médaille d'or dans tous les concours. Cylindre à enveloppe. Réıauffeur d'alimentation. Régulateur et détente variable. Très-petite vitesse. Meilleur marché que tous les ıtres systèmes. Pas d'installation, pas de cheminée spéciale. Arrivent toutes montées, prêtes à fonctionner. ccupent très-peu d'espace, se placent partout comme un meuble ordinaire. Brûlent toute espèce de comıstible et utilisent tout le calorique. Conduites et entretenues par le premier venu. Elles s'appliquent par ur commodité et la régularité de leur marche à toutes les exploitations industrielles et agricoles.

SÉCURITÉ ABSOLUE — ÉCONOMIES IMPORTANTES — GARANTIES

ENVOI FRANCO DU PROSPECTUS DÉTAILLÉ

ɔTA. — Les chaudières sont construites dans les ateliers spéciaux de la maison, ce qui donne, pour le choix des tôles et l'exécution, des garanties que n'offrent jamais les chaudières fournies par les chaudronniers à la plupart des constructeurs-mécaniciens.

HERMANN-LACHAPELLE ET CH. GLOVER

CONSTRUCTEURS-MÉCANICIENS

Paris, 144, faubourg Poissonnière, 144, Paris

L'ÉTABLISSEMENT THERMAL EST OUVERT TOUTE L'ANNÉE

VICHY

Le Casino est ouvert 15 mai au 1er octobre.

Tous les jours ıcerts, Bals et représentations théâtrales.



Station de chemin de fer. Pendant l'été, douze trains par jour. Pendant l'hiver, six trains

Bains de trois classes.

Télégraphe toute l'année. 3 Églises catholiques. Église réformée. Marché bien approvisionné. Voitures.

Administration de la Compagnie concessionnaire
Paris, 22, boulevard Montmartre

EAU DE VICHY

On ignore souvent, en buvant l'eau minérale de Vichy, qu'il n'est pas indifférent de boire le telle ou telle source, car une source indiquée spécialement dans une maladie peut être contraire ou nuisible lans une autre. Voici quelles sont les principales applications en médecine des **SOURCES DE L'ÉTAT**, à **Vichy : Grande-Grille**, maladies du foie et de l'appareil biliaire ; — **Hôpital**, maladies de l'estomac ; — **Hauterive**, affections de l'estomac et de l'appareil urinaire ; — **Célestins**, gravelle, maladies de la vessie, etc.

VICHY CHEZ SOI

Les personnes que la distance, leur santé ou la dépense empêche de se rendre à l'établissement thermal, trouvent, au moyen de l'emploi simultané de l'Eau minérale en boisson et des Bains préparés avec les sels extraits des Eaux minérales de VICHY, aux sources mêmes, **sous le Contrôle de l'État**, un traitement presque semblable à celui de Vichy. — Ces sels n'altèrent pas l'étamage des baignoires.

Ces Bains s'expédient en rouleaux de 250 grammes : **1** franc, *franco* par 20 rouleaux dans toute la France. Chaque rouleau contient un bain.

PASTILLES DIGESTIVES DE VICHY

Bonbon très-agréable, le meilleur digestif connu, la boîte de 500 gr., 5 fr. ; *franco* dans toute la France.

BOISSON ARTIFICIELLE DE VICHY | SUCRE D'ORGE DE VICHY
CHOCOLAT DIGESTIF DE VICHY

Tous ces produits sont fabriqués à Vichy, avec les sels extraits des sources, sous le **contrôle de l'État.**

Prix de la caisse de 50 bouteilles d'eau minérale de Vichy

(Emballage *franco*, quelle que soit la source.). — *La caisse de demi-bouteilles est vendue 5 francs de moins.*

PARIS, 22, boulevard Montmartre ; 187, rue Saint-Honoré, **35** fr. — **LYON**, 16, rue Impériale, **32** fr. **50** c. — **LE HAVRE**, **17**, Grand quai, **35** fr. — **MARSEILLE**, 9, rue Paradis, **37** fr. — **BESANÇON**, 42, Grande rue, **36** fr. **50** c. — **STRASBOURG**, 37, faubourg de Saverne, **38** fr. — **TOULOUSE**, 10, rue Malaret, **38** fr. — **BORDEAUX**, 84, rue Trésorerie, dépôt, 38, allées de Tourny, **38** fr. — **DIJON**, 4, rue Bannelier, **36** fr. **50** c. — **BREST**, 48, rue de la Rampe, **40** fr. — **NANTES**, 10, rue du Calvaire, **38** fr. — **MONTPELLIER**, place des États-du-Languedoc, **38** fr. **25** c. — **NIMES**, 1, rue Neuve, **40** fr.

VENTE DE TOUTES LES EAUX MINÉRALES NATURELLES, FRANÇAISES ET ÉTRANGÈRES

LIBRAIRIE PAGNERRE, 18, RUE DE SEINE

LES MISÉRABLES

PAR VICTOR HUGO

1re Partie : **Fantine.** — 2e Partie : **Cosette.** — 3e Partie : **Marius.** — 4e Partie : **L'Idyll rue Plumet, et l'Épopée rue Saint-Denis.** — 5e Partie : **Jean Valjean.**

10 BEAUX VOLUMES

Chaque volume se vend séparément : format in-8, 6 fr., — format in-18 jésus, 3 fr. 50.

Chaque Partie se compose de deux volumes.

TROIS ANS AUX ÉTATS-UNIS

Étude des mœurs et coutumes américaines, par OSCAR COMETTANT, 2e édition. 1 vol. in-18 jésus. 5 50

LE NOUVEAU MONDE

Scènes de la vie américaine, par LE MÊME, précédé d'une Préface, par L. JOURDAN. 1 vol. in-18 jésus. 3 50

MUSIQUE ET MUSICIENS

Par LE MÊME, 1 vol. in-18 jésus. 3 50

LES CIVILISATIONS INCONNUES

Par LE MÊME, 3e édition. 1 vol. in-18 jésus. 2 50

LES MIETTES DE L'HISTOIRE

Par AUGUSTE VACQUERIE, 4e édition. 1 vol. in-8 jésus . . 6 »
3e édition. 1 vol. in-18 jésus. 3 50

PROFILS ET GRIMACES

Par LE MÊME, 5e édition. 1 vol. in-8. . . . . 6 »
6e édition. 1 vol. in-18 jésus. 3 50

LE POËME DES HEURES

Par ALFRED BUSQUET. 1 vol. in-18 jésus. 3 50

LA NUIT DE NOËL

Par LE MÊME. 1 vol. in-32. . . . . 1 »

PETITS DRAMES BOURGEOIS

Études de mœurs, par MOLÉRI. 1 vol. in-18 jésus. . . . 3 50

LA TRAITE DES BLANCHES

Par LE MÊME. 1 vol. in-18 jésus. 2 50

FIÈVRES DU JOUR

Par LE MÊME. 1 vol. in-18 jésus. 2 50

LE PORTEFEUILLE D'UN JOURNALISTE

Romans et Nouvelles, par HIPPOLYTE LUCAS. 1 volume in-18 jésus 3 50

LES CARBONARI

Ou L'ANÉVRYSME. Étude de mœurs de 1830, suivi de LE BAS A JOUR, nouvelle algérienne, par EUSÈBE DE SALLES. 1 vol. in-18 jésus. 3

PETITES TRIBULATIONS DE LA VIE HUMAINE

Par P.-J. MARTIN. 1 vol. in-18 jésus. 1

PETITES JOIES DE LA VIE HUMAINE

Par J. VIARD. 1 vol. in-18 jésus. 1

LES BONNES BÊTISES

Par P.-J. MARTIN. 1 vol. in-18 jésus. 1

L'ESPRIT DE TOUT LE MONDE

Par LE MÊME. 1 vol. in-18 jésus. 1

LES FEMMES JUGÉES PAR LES MÉCHANTES LANGUES

Par L. MARTIN et LARCHER. 1 vol. in-18 jésus. 1

LES FEMMES PEINTES PAR ELLES-MÊMES

Par LARCHER et P.-J. MARTIN. 1 vol. in-18 jésus. . . . 1

LES HOMMES JUGÉS PAR LES FEMMES

Par LES MÊMES. 1 vol. in-18 jésus. 1

ANTHOLOGIE SATIRIQUE

LE MAL QUE LES POËTES ONT DIT DES FEMMES, par LES MÊMES. 1 vol. in-18 jésus. 1

CE QU'ON A DIT DU MARIAGE ET DU CÉLIBAT

Par LARCHER et JULLIEN. 1 vol. in-18 jésus. 1

LES FEMMES JUGÉES PAR LES BONNES LANGUES

Par LES MÊMES. 1 vol. in-18 jésus. 1

LUCY VERNON

Par ROCQUAIN. 1 vol. in-18 jésus. 2

LA SŒUR JEANNE

Par SAINT-GERMAIN LEDUC. 1 vol. in-18 jésus. 2

MYSTÈRES DE LA RUSSIE

Par FR. LACROIX. 1 vol. in-18 jésus. 1

PARIS. — IMP. SIMON RAÇON ET COMP., RUE D'ERFURTH, 1.

ALMANACH
DES
PARISIENNES

PAR

A. GRÉVIN ET A. HUART

(DIXIÈME ANNÉE)



PARIS

Au Dépôt central des Almanachs
PUBLIÉS A PARIS
LIBRAIRIE DE E. PLON ET Cie, RUE GARANCIÈRE, 10.

ANNUAIRE POUR 1879

Année de la période Julienne. 6592
Depuis la première Olympiade d'Iphitus jusqu'en juillet. 2655
De la fondation de Rome, selon Varron (mars). . 2632
De l'époque de Nabonassar, depuis février. . . . 262
De la naissance de Jésus-Christ. 187
L'année 1296 des Turcs commence le 26 décembre 1878 et finit le 14 décembre 1879.

Fêtes annuelles et mobiles.

La Septuagésime.	9 février.
Les Cendres.	26 février.
PAQUES.	13 avril.
Les Rogations.	19, 20, 21 mai.
L'ASCENSION	22 mai.
LA PENTECOTE.	1er juin.
La Trinité.	8 juin.
LA FÊTE-DIEU.	12 juin.
L'Avent.	30 novembre.

Saisons.

Le Printemps comm. le 20 mars, à 11 h. 41 m. du soir.
L'Été commence le 21 juin, à 7 h. 53 m. du soir.
L'Automne comm. le 23 septembre, à 10 h. 18 m. du mati
L'Hiver comm. le 21 décembre, à 4 h. 33 m. du matin.

Éclipses.

IL Y AURA EN 1879 DEUX ÉCLIPSES DE SOLEIL ET UNE ÉCLIPSE DE LUNE.

Éclipse annulaire de soleil, le 21 janvier 1879, invisible à Paris.

Élipse annulaire de soleil, le 19 juillet 1879, visible à Paris.

Commencement	7 h. 21 m. matin
Milieu.	9 h. 18 m. soir.
Fin de l'éclipse totale	11 h. 5 m. soir.

Éclipse partielle de lune, le 28 décembre 1879, en par visible à Paris.

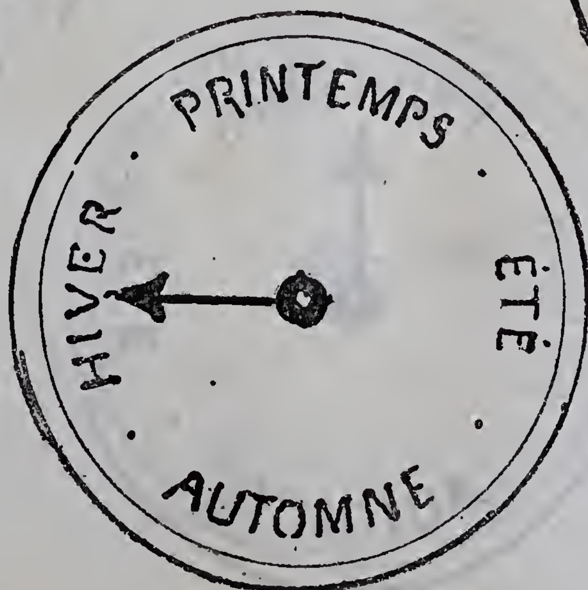
Commencement.	2 h. 1 m. soir
Milieu.	4 h. 35 m. mati
Fin de l'éclipse totale. . . .	7 h. 9 m. mat.



JANV 1879		
m	1	CIRCONCIS.
j	2	S. Basile.
v	3	S. Genevièv.
s	4	S. Rigobert.
D	5	S. Amelie.
l	6	EPIPHANIE
m	7	Noces.
m	8	S. Lucien.
j	9	S. Pierre
v	10	S. Paul e.
s	11	S. Theodor.
D	12	S. Arcade.
l	13	Bapt. de J.C.
m	14	S. Hilaire
m	15	S. Maur.
j	16	S. Guillaum.
v	17	S. Antoine.
s	18	Ch.S.P a R.
D	19	S. Sulpice.
l	20	S. Sebastie.
m	21	S. Agnes.
m	22	S. Vincent
j	23	S. Ildefonse
v	24	S. Babylas
s	25	Conv. S. P
D	26	S. Paule.
l	27	S. Julien.
m	28	S. Charlem.
m	29	S. Franc. S.
j	30	S. Bathilde.
v	31	S. Marcelle.
P.L. 8 N.L. 22 D.Q. 15 P.Q. 30		

FÉVRIER		
s	1	S. Ignace.
D	2	PURIFICA.
l	3	S. Blaise.
m	4	S. Gilbert.
m	5	S. Agathe
j	6	S. Vaast.
v	7	S. Romuald.
s	8	S. Jean M.
D	9	SEPTUAGE.
l	10	S. Scholast.
m	11	S. Severin.
m	12	S. Eulalie
j	13	S. Lezin
v	14	S. Valentin
s	15	S. Faustin.
D	16	SEXAGESI.
l	17	S. Theodule
m	18	S. Simeon.
m	19	S. Gabin.
j	20	S. Eucher.
v	21	S. Pepin.
s	22	S. Isabelle.
D	23	QUINQUAG
l	24	S. Mathias.
m	25	Mardi Gras
m	26	CENDRES.
j	27	S. Honorine
v	28	S. Romain.
Nom. d'Or 18. Ep. 7. Cy. S. 12. Ind. Rom. 7. Lett. Dom. E.		
P.L. 7. D.Q. 13 N.L. 21		

MARS		
s	1	S. Aubin.
D	2	QUADRAGE
l	3	S. Cunegon
m	4	S. Casimir
m	5	IV Temps
j	6	S. Colette
v	7	S. Perpetue
s	8	S. Ponce.
D	9	REMINISC.
l	10	S. Blanchar
m	11	S. Euloge
m	12	S. Pol
j	13	S. Euphras.
v	14	S. Lubin
s	15	S. Zacharie
D	16	OCULI
l	17	S. Gertrude
m	18	S. Alexandr
m	19	S. Joseph.
j	20	S. Joachim.
v	21	S. Benoit
s	22	S. Epaphro
D	23	LAETARE.
l	24	S. Gabriel
m	25	ANNONCIA
m	26	S. Ludger
j	27	S. Rupert.
v	28	S. Contran.
s	29	S. Frisque.
D	30	PASSION.
l	31	S. Balbine
P.Q. 1 P.L. 8 D.Q. 15 N.L. 22. P.Q. 31		



AVRIL		
m	1	S. Hugues.
m	2	S. Franc. P.
j	3	S. Richard
v	4	S. Isidore
s	5	S. Ambroise.
D	6	RAMEAUX.
l	7	S. Clotaire
m	8	S. Edeze
m	9	S. Marie.
j	10	S. Fulbert.
v	11	VEND. SAIN
s	12	S. Jules.
D	13	PAQUES
l	14	S. Tiburce
m	15	S. Paterne
m	16	S. Fructuen
j	17	S. Anicet.
v	18	S. Parfait
s	19	S. Leon
D	20	QUASIMOD
l	21	S. Anselme.
m	22	S. Opportun
m	23	S. Georges.
j	24	S. Leger.
v	25	S. Marc.
s	26	S. Clet.
D	27	S. Polycarp
l	28	S. Vital.
m	29	S. Robert.
m	30	S. Eutrope.

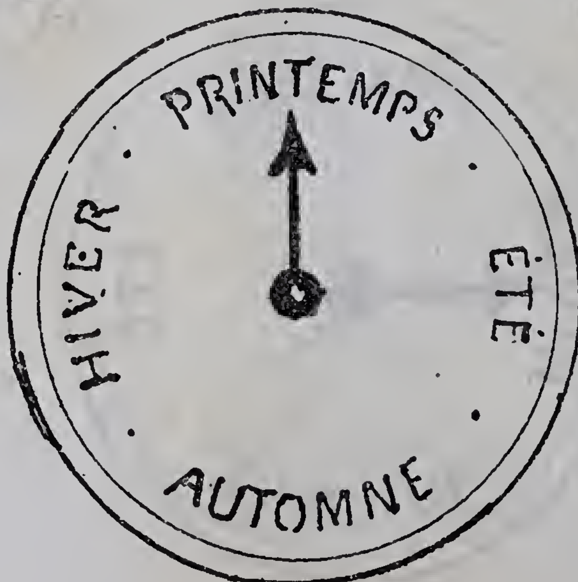
P.L.6. N.L.21.
D.Q.15 P.Q.29.

MAI		
j	1	S. Jac S. Ph.
v	2	S. Athanase
s	3	Inv. S. Croix.
D	4	S. Monique
l	5	Conv S. Aug.
m	6	S. Jean P L.
m	7	S. Stanisla
j	8	S. Desire.
v	9	Tr. S. Nicais.
s	10	S. Gordien.
D	11	S. Mamert.
l	12	S. Pancrac.
m	13	S. Servais
m	14	S. Pacome.
j	15	S. Isidore
v	16	S. Honore
s	17	S. Pascal.
D	18	S. Venance
l	19	ROGATION
m	20	S. Bernard.
m	21	S. Hospice
j	22	ASCENSIO
v	23	S. Didier.
s	24	S. Donatien
D	25	Oct. Ascens
l	26	S. Quadrat
m	27	S. Hildever.
m	28	S. Germain.
j	29	S. Maximin.
v	30	S. Felix.
s	31	Vigile Jeu.

P.L.6. N.L.21
D.Q.15 P.Q.28

JUIN		
D	1	PENTECO
l	2	S. Emilie.
m	3	S. Clotilde.
m	4	IV Temps.
j	5	S. Boniface.
v	6	S. Claude.
s	7	S. Lie.
D	8	TRINITE.
l	9	S. Pelagie
m	10	S. Landri.
m	11	S. Barnabe
j	12	FETE DIE.
v	13	S. Ant de P.
s	14	S. Rufin.
D	15	S. Modeste
l	16	S. Fargeau.
m	17	S. Avit.
m	18	S. Marina
j	19	Oct. F. Dieu
v	20	S. Silvere.
s	21	S. Leufroi.
D	22	S. Paulin.
l	23	S. Andri.
m	24	Nat. S. J. B.
m	25	S. Prosper.
j	26	S. Baboicin.
v	27	S. Adele.
s	28	S. Leon II.
D	29	S. Pier. S.P.
l	30	Com. S. Pau.

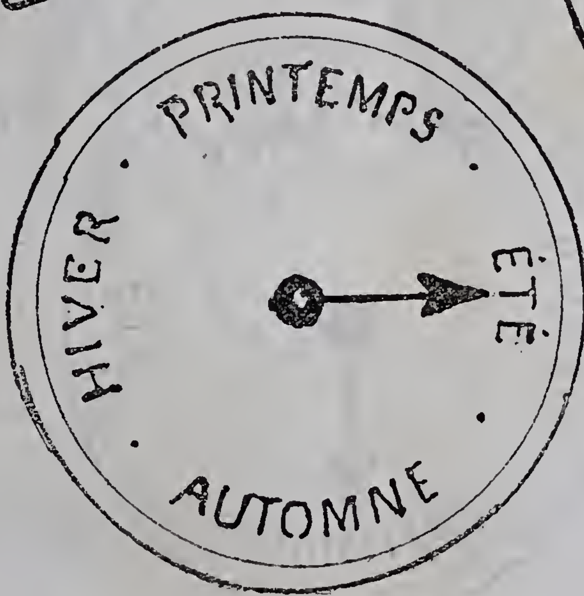
P.L.4 N.L.19
D.Q.11 P.Q 27



JUIL 1879		
m	1	S. Eleonore
m	2	Visit. de N.D.
j	3	S. Thierry.
v	4	Tr. S. Martin.
s	5	S. Zoe.
D	6	S. Tranquill
l	7	S. Aubierge
m	8	S. Procope.
m	9	S. Cyrille.
j	10	S. Felicite.
v	11	Tr. S. Benoit
s	12	S. Gualbert
D	13	S. Eugene.
l	14	S. Bonavent
m	15	S. Henri.
m	16	S. Eustate.
j	17	S. Alexis.
v	18	S. Tho. d'A.
s	19	S. Vinc. de P.
D	20	S. Marguer
l	21	S. Victor.
m	22	S. Madelein.
m	93	S. Apolinal.
j	24	Jours Cani.
v	23	S. Jac le M.
s	26	Tr. S. Marce
D	27	S. Pantaleo.
l	28	S. Anne.
m	29	S. Marthe.
m	30	S. Abdon.
j	31	S. Germ. l'A.
P.L. 3. N.L. 19 D.Q. 11. P.Q. 26.		

AOUT		
v	1	S. Sophie.
s	2	S. Etienne P.
D	3	Inv. S. Etienn
l	4	S. Dominiq.
m	5	S. Yon.
m	6	Transfig. J.C.
j	7	S. Gaetan.
v	8	S. Justin.
s	9	S. Amour.
D	10	S. Laurent.
l	11	S. Suzanne.
m	12	S. Claire.
m	13	S. Hyppoly.
j	14	Vigile Jeun.
v	15	ASSOMPTI.
s	16	S. Roch.
D	17	S. Mammes
l	18	S. Helene.
m	19	S. Louis.
m	20	S. Bernard.
j	21	S. Privat.
v	22	S. Symphor.
s	23	S. Sidoine.
D	24	S. Barthele.
l	25	S. Louis r.
m	26	Fin des J.C.
m	27	S. Cesaire.
j	28	S. Augustin
v	29	S. Mederic.
s	30	S. Fiacre.
D	31	S. Ovide.
P.L. 2. D.Q. 10. N.L. 17 P.Q. 24. P.L. 31.		

SEPTE		
l	1	S. Leu S.G.
m	2	S. Lazare.
m	3	S. Gregoire.
j	4	S. Rosalie.
v	5	S. Bertin.
s	6	S. Onesipho
D	7	S. Cloud.
l	8	Nativ. de N.D.
m	9	S. Omer
m	10	S. Pulcheri.
j	11	S. Hyacinth.
v	12	S. Raphael.
s	13	S. Maurille.
D	14	Ex. S. Croix.
l	15	S. Nicomed.
m	16	S. Corneille
m	17	IV Temps.
j	18	S. Jean C.
v	19	S. Janvier.
s	20	S. Eustache.
D	21	S. Mathieu.
l	22	S. Maurice.
m	23	S. Thecle.
m	24	S. Germer.
j	25	S. Firmin.
v	26	S. Justine.
s	27	S. Come S.D
D	28	S. Ceran e.
l	29	S. Michel.
m	30	S. Jerome.
D.Q. 8. P.Q. 24 N.L. 16 P.L. 31		



OCTO		
m	1	S. Remy
j	2	SS. Anges G
v	3	S. Cyprien.
s	4	S. Fran. d A.
D	5	S. Aure.
l	6	S. Bruno.
m	7	S. Serge.
m	8	S. Brigitte.
j	9	S. Denis.
v	10	S. Audry.
s	11	S. Gomer.
D	12	S. Vilfrid.
l	13	S. Edouard
m	14	S. Caliste.
m	15	S. Therese.
j	16	S. Gal ev
v	17	S. Florent.
s	18	S. Luc ev
D	19	S. Savinien.
l	20	S. Caprais.
m	21	S. Ursule
m	22	S. Nepotien.
j	23	S. Hilarion.
v	24	S. Magloire.
s	25	S. Crep. S. C.
D	26	S. Evariste.
l	27	S. Frument
m	28	S. Simo S J
m	29	S. Faron.
j	30	S. Lucain.
v	31	Vigile Jean.

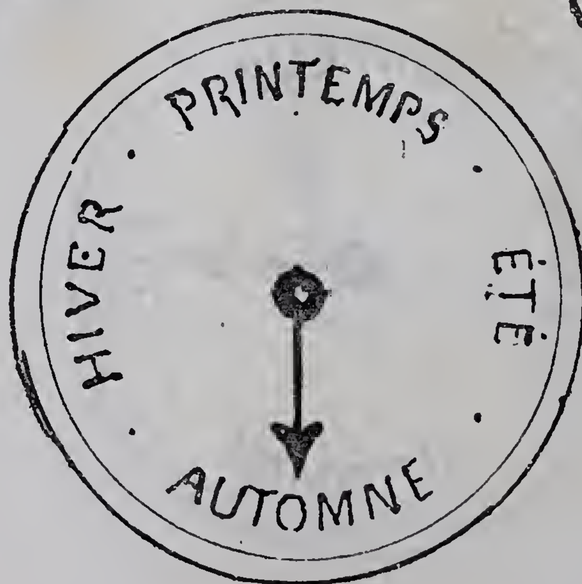
D.Q. 8. P.Q. 22.
N.L. 15. P.L. 30.

NOVE		
s	1	TOUSSAINT
D	2	Trepassés.
l	3	S. Marcel.
m	4	S. Charles B
m	5	S. Zacharie
j	6	S. Leonard
v	7	S. Florent.
s	8	S. Reliques.
D	9	S. Mathuri
l	10	S. Juste.
m	11	S. Martin.
m	12	S. Rene
j	13	S. Brice.
v	14	S. Bertrand
s	15	S. Eugenie.
D	16	S. Edme.
l	17	S. Aguan
m	18	S. Aude.
m	19	S. Elisabeth
j	20	S. Edmond.
v	21	Present. N.D
s	22	S. Cecile.
D	23	S. Clement
l	24	S. Severin.
m	25	S. Catherin
m	26	S. Genoviev.
j	27	S. Maxime.
v	28	S. Sosthene
s	29	S. Saturnin
D	30	AVENT.

D.Q. 7. P.Q. 20
N.L. 14. P.L. 28

DÉCE		
l	1	S. Eloi.
m	2	S. Fran. Xa
m	3	S. Eloque.
j	4	S. Barbe.
v	5	S. Sabas.
s	6	S. Nicolas.
D	7	S. Fare.
l	8	CONC. N.D.
m	9	S. Gorgoni.
m	10	S. Valere.
j	11	S. Danie.
v	12	S. Valeri.
s	13	S. Luce.
D	14	S. Nicaise.
l	15	S. Mesmin.
m	16	S. Adelaide
m	17	IV Temps.
j	18	S. Gatien.
v	19	S. Timothee
s	20	S. Philogon
D	21	S. Thomas.
l	22	S. Honorat.
m	23	S. Victoire.
m	24	Vigile Jeun
j	25	NOEL.
v	26	S. Etienne.
s	27	S. Jean.
D	28	SS. Innocen.
l	29	S. Trophim.
m	30	S. Sabin.
m	31	S. Sylvestr.

D.Q. 6. P.Q. 20
N.L. 13 P.L. 27





DANS LA RUE.

— Monsieur, passez votre chemin; je suis une femme honnête.

— Bah!... et depuis quand?

AVANT L'EXPOSITION



Mademoiselle Delphine, une des jolies naturelles de la rue de Moscou, fait venir son tapissier.

— Je vous ai demandé, lui dit Delphine, pour vous prier de renouveler mon mobilier de salon.

— Mais vous me devez encore les meubles que vous désirez faire remplacer.

— C'est pour les payer que je vous demande ce renouvellement. Il me faut un joli mobilier de salon pour avoir l'air d'une femme très-lancée, au moment de l'Exposition universelle. Je veux donner des petits thés aux plus gros bonnets étrangers de la finance et de la politique.

— Vous comptez sur l'Exposition pour payer vos dettes ?

— Et pour m'enrichir... Nous devons, nous autres femmes, tout aussi bien qu'un restaurateur et qu'un maître d'hôtel, espérer faire fortune grâce à cette fête de l'industrie.

— Mais je ne tiens pas à vous ouvrir un nouveau crédit.

— Alors, je ne pourrai vous payer ce que je vous dois déjà.

— Je ferai vendre ce que vous possédez.

— Et quand il faudra partager entre tous mes créanciers, vous toucherez une somme dérisoire.

— Ah ! diable !...

—Cela vous donne à réfléchir, n'est-ce pas?

— Vous voudriez un joli salon ?

— Quelque chose dans les dix mille francs, parce que j'ai déjà des objets d'art, que je garderai.

— Vous aurez votre mobilier de salon. Mais vous commencerez à me payer à partir du 30 juin.

— Je m'y engage sur l'honneur.

— Je ne vous demande pas des engagements vagues : signez-moi ce papier.



Delphine donne audience à sa couturière.

— Et vous croyez, lui dit cette dernière, que je vais vous livrer à crédit toût ce que vous venez de me commander ?

— Vous voulez donc que je me promène comme une mendiante dans les rues de Paris pendant l'Exposition ? Qui donc ferait attention à moi ? Si j'ai les toilettes dont j'ai besoin, j'irai tous les vendredis à l'Opéra, j'assisterai aux premières représentations, je ne manquerai pas une course de Longchamps et de Chantilly. Deux mois après l'ouverture de l'Exposition, mes dettes seront payées, et le troisième mois j'achèterai de la rente.

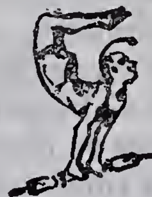
— C'est grave, c'est très-grave.

— Mais vous ne serez pas la seule à m'ouvrir un crédit.



J'ai organisé une sorte de commandite avec le concours de mes fournisseurs, c'est-à-dire de mes créanciers. Voici le contrat que j'ai passé avec mon tapissier; mon joaillier me prête ses diamants, mais je me suis engagée à ne pas les porter au mont-de-piété; un loueur de voitures met à ma disposition une charmante victoria... que sais-je encore ?...

— Si c'est aussi sérieux que cela, je ne veux pas faire autrement que les autres.



Elle reçoit le patron d'un restaurant.

— Mon ami, lui dit-elle, je ne vous ai ja-

mais dû d'argent, et je vous ai toujours amené des amis qui payaient l'addition sans la vérifier. Avec moi, un seul ravier de crevettes doit, en moins d'un an, vous rapporter au moins cinq cents francs.



— Pas tout à fait.

— A peu de centimes près. Je demande toujours des vins d'un prix très-élevé.

— Vous êtes une excellente pratique, j'en conviens; mais est-ce pour me faire votre éloge que vous m'avez dit de passer chez vous ?

—Il s'agit d'une chose plus importante : pendant l'Exposition je désirerais donner un grand dîner par semaine, mais je voudrais que vous me le fournissiez gratis.

— Cela dépend du nombre des couverts.

— Une dizaine seulement.

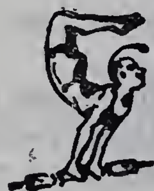
— Si vous servez de cicerone aux touristes, vous ne les emmènerez jamais dans une autre maison que la mienne ?

— Je vous le promets. Et si, par hasard, l'un d'eux a le mauvais goût de vérifier l'addition, je lui affirmerai qu'à Paris on a toujours l'habitude de compter le numéro du cabinet.

— C'est compris, et l'affaire est conclue.

— Je ne tiens pas à la qualité des vins, mais surtout aux plats d'argent.

— Les plus beaux seront pour vous.



Mademoiselle Delphine donne audience à son loueur de voitures.

— Enfin, je résume : il me faut pour cet été une victoria, une calèche à huit ressorts, un coupé et un panier que je conduirai moi-même.



— Vous voulez dévaliser mes remises !

— C'est le seul moyen de payer l'arriéré de dix mille francs que je vous dois sur l'année 1877.

— En augmentant vos dettes ?

— Vous êtes un homme bien primitif. — Suivez mon raisonnement : Je rencontre aux Champs-Elysées un riche étranger, je lui envoie mon plus gracieux sourire et je l'invite à monter à côté de moi dans ma voiture. Un galant homme qui s'est servi de la voiture d'une femme ne peut se refuser de la payer. A la fin du mois, j'envoie votre note à celui que j'ai véhiculé, et, sur la note, vous portez un mois de l'année 1877. Il suffit que je procède ainsi avec une douzaine de riches et nobles étrangers pour m'acquitter envers vous de tout ce que je vous dois. Comprenez-vous ?

— Vous êtes une femme d'une haute intelligence.

— Je vous crois, mon petit. Alors nous sommes d'accord ?

— Comment ne pas s'entendre quand on vousdonne des raisons aussi bonnes !...



Cette fois, mademoiselle Delphine a convié sa famille.

— Mon cher frère, dit-elle à un gamin de seize ans, pendant l'Exposition tu n'iras pas à ton atelier.

— Je ne demande pas mieux.

— Tu resteras ici près de moi.

— Quelle chance !...

— Mais tu t'habilleras en groom.

— Ah ! diable !...

— Tu auras des bottes molles et une culotte de peau.

— Avoir des bottes molles... mais c'est mon rêve !...

— Seulement, tu m'appelleras madame, et me parleras à la troisième personne, devant le monde.

— C'est entendu... j'ajouterai un titre si c'est nécessaire.

— Nous verrons cela plus tard, si je tombe sur des jobards qui tiennent à la noblesse.

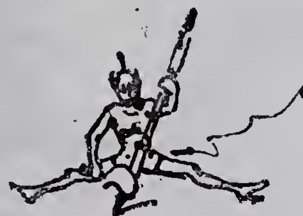
— Comme madame voudra.



— Toi, mon bon oncle, en qualité d'invalide, tu joueras le rôle de vieux colonel retraité. Je t'achèterai un vêtement complet pour remplir l'emploi. Tu viendras me voir une fois par semaine, le mercredi, jour de mes réceptions officielles. Tu parleras des batailles auxquelles tu as assisté.

— Les récits guerriers ne me feront pas défaut.

— Seulement ne manque jamais de dire que tu es retraité comme officier supérieur. La nièce d'un invalide manquerait de cachet.



— Maintenant, se dit Delphine, je n'ai plus qu'à m'assurer la discrétion de la portière. Je la ferais bien monter, mais il est préférable que je lui rende moi-même une petite visite.

Elle descend dans la loge.



— Bonjour, madame Plumet.
— Bonjour, mademoiselle Delphine.

— Votre rhume va-t-il mieux?

— Oui, je vous remercie.

— Je vous ferai descendre ce soir un bon bouillon.

— Vous êtes trop aimable.

— Pour moi, une concierge n'est pas une portière; c'est une amie.

— Ah! si tous les locataires pouvaient tenir un pareil langage!

— J'ai une bonne nouvelle à vous apprendre, chère madame Plumet : comme je recevrai beaucoup cette année, je vous donnerai tous les mois une petite gratification de cent cinquante francs.

— Oh! madame Delphine, vous avez quelque chose à me demander.

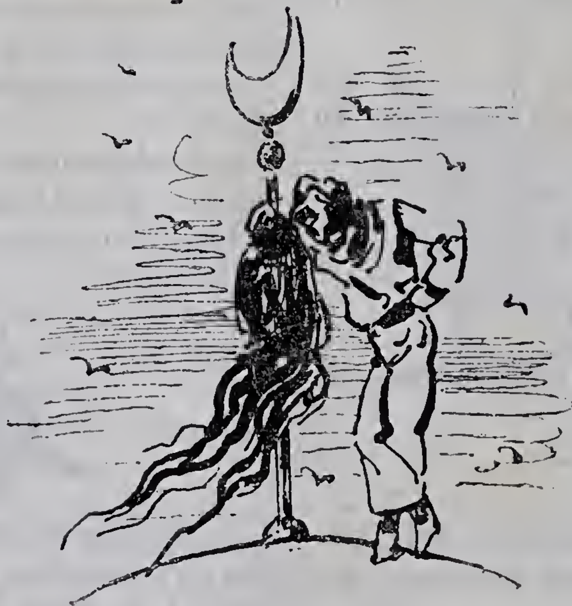
— Oui; il faut que, pour tous les étrangers, je sois la veuve d'un diplomate.

— Qui a été tué à la guerre ?

— Non; un diplomate ne se bat pas.

— C'est vrai.

— Il sera mort soi-disant des suites de ses fatigues, en voulant comprendre quelque chose à la question d'Orient.





EXPLICATIONS.

— Où as-tu passé ta soirée dimanche ?
— Moi!... on en a menti!!!



CONFIDENCE.

— Je l 'savais bien, moi, monsieur, qu'a' vous trompait.
— Et tu ne me l' disais pas !
— Vous m'auriez f..tu à la porte.



DIAGNOSTIC.

— Madame n' boit p'us : madame a quequ' chose.



AUX COURSES.

— Oh ! vous pouvez y aller gaiement, mon p'tit père ; c'est des *Rupinos ;* ma sœur les chipe à son agent d' change.



ENTRE INTIMES.

— Trop serrée ! ah ! mon ami... Docteur, par curiosité, passez vot' main.



CONFIDENCES.

— Et... il t'aime ?
— Comme un fou.
— Et toi ?
— Vous savez, pour que ça aille, n'en faut jamais qu'un par ménage.



CORA ET SON COCHER
(PETITE ÉTUDE NATURE)

Un cocher de grande remise interpelle une petite dame qui passe.

— Madame, avez-vous besoin d'une excellente victoria pour faire le tour du lac ?

— Je le crois, que j'en ai besoin !

— Prenez la mienne.

— C'est toujours vingt francs !

— Oui, sans le pourboire.

— Je n'ai que six sous sur moi.

— Ce n'est pas suffisant.

— Hélas ! à qui le dites-vous ?

— Mais dans votre tirelire ?

— Je l'ai brisée ce matin pour donner un à-compte à mon propriétaire.

— C'est donc un homme sans cœur?

— Il en a un, mais il n'a jamais battu que pour les écus.

— Ça fait pitié! Je suis plus charitable que lui. Allons, ma petite dame, montez dans ma victoria. Il se fait tard, et je ne trouverai pas un client sérieux.

— Vous me faites crédit?

— J'ai confiance en vous. Il y a beaucoup d'étrangers en ce moment à Paris. Vous en trouverez peut-être un qui payera la voiture, vous offrira à dîner et me fera même servir quelques douceurs.

— Vous êtes un bon garçon.

— Il faut faire des embarras à Paris; on n'arrive qu'en jetant de la poudre aux yeux.

— Où me menez-vous ?

— Au bois. Je me nomme Bastien. Il faut bien que vous ayez l'air de me connaître pour m'appeler par mon nom, quand vous voudrez me donner un ordre.

Cora, mollement étendue dans la voiture de Bastien, fait son tour du lac.

Elle pousse tout à coup un cri; car, le cheval ayant failli s'emballer, la voiture a donné contre une victoria qu'elle aurait pu renverser.

— Bastien, s'écria Cora, vous m'avez fait courir un grand danger.

— Non, madame, et je regrette qu'il n'y ait rien eu, car c'est à recommencer.

— Je ne vous comprends pas.

— J'étais parfaitement maître de mon cheval; seulement je visais cette victoria.

— Et pourquoi?

— Parce que dedans se trouve un riche attaché d'ambassade, un viveur qui, s'il était arrivé un accident, aurait pu être mis ainsi en rapport avec vous. S'il avait été blessé, vous seriez allée prendre de ses nouvelles, et si vous aviez eu quelque chose de cassé, il n'aurait pas manqué de vous rendre de fréquentes visites.

— Vous avez une singulière manière de présenter le monde.

— C'est la bonne.



— J'en aime mieux une autre.

— Alors madame ne veut plus que je l'emballe?

— Non, mon ami.

— Je le regrette dans votre intérêt et dans le mien. Il est sept heures; où faut-il vous conduire?

— Chez moi; je vais rentrer dîner. Je crois qu'il me reste quelques ronds de saucisson.

— Je veux que vous fassiez un meilleur repas que cela.

— Moi aussi, je le voudrais bien, mais je ne vois pas comment...

— Je vais vous conduire chez Ledoyen.

— Entrerez-vous avec moi?

— Non, je vous attendrai à la porte. (Avec dignité.) Je sais trop le respect que je dois à madame.

— Mais je n'ai que six sous, je vous le répète.

— Chez Ledoyen, on se trouve souvent à côté de dîneurs galants qui offrent le dîner; et vous, en échange, vous offrirez une place dans votre voiture. Grâce à ce procédé, je serai payé.

— Vous êtes un malin!

— Oh! c'est un truc que j'ai souvent employé.

— Et il vous a réussi!

— Presque toujours.

— Enfin je vais suivre votre conseil.

Elle descend chez Ledoyen.

A huit heures, un garçon de restaurant vient dire à Bastien qu'une dame désire lui parler.

Le cocher se rend à cette invitation.

— Je suis bien embarrassée, mon ami, lui dit Cora.

— Oui, je vois ce que c'est. Il n'y a plus ici que quelques rares dîneurs qui sont avec leur femme, et vous, vous êtes dans le pétrin. Vous avez donc pris une mauvaise table ?



— Non ; j'avais à côté de moi un vieux monsieur qui, pendant tout le dîner, a été très-gracieux. Il m'a même offert du champagne. Il m'a dit ensuite qu'il serait heureux de m'envoyer une loge pour l'Opéra, la semaine prochaine ; puis il s'est levé en me saluant respectueusement.

— Oh ! là ! là ! trop de respect !... Vous lui avez donc raconté que vous sortiez des Oiseaux ?

— Non.

— Enfin, il faut en prendre son parti. Combien devez-vous ?

— Quinze francs.

— Fichtre !... vous êtes une belle fourchette.

— Je n'avais pas déjeuné.

— Et vous dites avoir dans votre portemonnaie...?

— Six sous seulement.

— Vous les donnerez en pourboire au garçon. Voici quinze francs.

— Vous êtes un père pour moi !

— Non, je suis un aimable créancier qui espère recouvrer ses avances. Où madame désire-t-elle être menée maintenant ?

— Je vais rentrer me coucher ; c'est ce que j'ai de mieux à faire.

— Oh ! que nenni !

— Où voulez-vous que j'aille ?

— A Mabille, il y a une fête de nuit.

— Vous me conduirez jusqu'à la porte ; mais avant, si vous le désirez, je vous ferai un billet payable fin courant, car je suis une honnête fille.

— C'est pour cela que je ne veux pas vous abandonner ; je vous attendrai à la porte de Mabille.

— Décidément, mon ami, vous méritez un prix de vertu.

— Soyez tranquille, je n'agirais pas ainsi avec une brave bourgeoise.

Cora va à Mabille.

Elle quitte le bal à minuit.

Elle arrive au bras d'un gommeux.

— Bravo ! se dit Bastien, en voilà un pris dans le filet. Tiens ! mais je le connais, ce petit-là ; il m'a déjà réglé une journée dans de semblables conditions. Mais il n'était pas content.

Le gommeux s'approche du cocher et le reconnait.

— Oh ! non, dit-il en se sauvant, c'est assez d'une fois, je ne la recommence pas.

Stupéfaction de Cora qui voit s'enfuir toutes ses espérances.

— Eh bien, qu'a-t-il donc ?

— Un pané ma chère ; n'y faites pas attention. Ah ! la jeunesse d'aujourd'hui me fait pitié !

— Que faire ?

— Je vais vous ramener chez vous, car aujourd'hui vous n'avez pas de chance.

— Ça ne m'étonne pas, c'est un treize.



— Fallait donc me le dire, je ne vous aurais pas offert ma victoria.

— Des reproches alors ?... Mon ami...

— Non ; excusez-moi, c'est un moment de mauvaise humeur.

DEUX MOIS APRÈS

Le monsieur de chez Ledoyen était un vieillard plein de bonnes intentions pour le sexe faible.

Après avoir offert une loge à Cora, il lui a donné un riche mobilier et une voiture.

Cora s'est empressée de prendre pour cocher son ami Bastien, qui pendant plusieurs jours encore avait mis gracieusement sa voiture à la disposition de sa débitrice. Mais tout l'arriéré avait été payé.

— C'est à vous que je dois ma situation, dit-elle avec des larmes dans la voix. Que je vous suis donc reconnaissante de ce que vous avez fait pour moi !



QUINZE ANS APRÈS

Cora a des rentes.

Bastien, ayant mis plus de foin dans ses bottes que dans les râteliers des chevaux de sa maîtresse, a quitté depuis quelques années le service de cette dernière.

Il ne conduit plus de voiture, il dirige un service de louage.

De temps en temps Cora vient lui demander à dîner.

— Cora, lui dit un jour Bastien, voulez-vous être ma femme ?



— Mais c'est mon rêve !

— A quand la noce ?

— Dans un mois ; et elle aura lieu chez Ledoyen, en souvenir de notre première rencontre.



AU LUXEMBOURG.

— Et tu t'appelles ?
— Ulalie.
— Avec un H ?
— Non, sans... H.



A LA MER.

— Voyons, Nanie, attends un peu.
— C'est parce qu'il y a là-bas des messieurs qui lorgnent mad'moiselle.
— Raison d' plus.



MAISON HONNÊTE.

— ... Mon tuteur.



ON RÉPÈTE LA REVUE

La scène se passe dans un théâtre de genre, qui s'occupe des répétitions de la revue de fin d'année.

LE DIRECTEUR (au régisseur). — Eh bien ! vous ne commencez donc pas aujourd'hui ?

LE RÉGISSEUR. — Hélas ! que voulez-

vous?... Il me manque vingt femmes sur trente, et au commencement de l'acte tout le monde doit être en scène.

— Mettez à l'amende toutes ces irrégulières.

— Si j'emploie les grands moyens, elles ne viendront plus. Toutes nos jeunes recrues sont jolies; il ne faut donc pas les effaroucher.

MADEMOISELLE AMANDA. — Bonjour à vous tous.

LE RÉGISSEUR. — Encore en retard, mademoiselle; je vous mets à l'amende de dix francs.

MADEMOISELLE AMANDA. — J'en ai déjà pour soixante-dix francs, et je ne gagne que cinquante francs dans votre boîte. Vous voulez donc mettre ma pauvre mère sur la paille? (Elle pleure.)

LE DIRECTEUR. — Sèche tes larmes. On te pardonne encore cette fois.

Mademoiselle Adèle arrive avec un gommeux disparaissant sous un volumineux ulster.



LE RÉGISSEUR. — Qu'est-ce que c'est que ça?... Tu nous amènes un ours?...

ADÈLE. — Non, c'est mon frère.

LE RÉGISSEUR. — On les connaît, les frères avec ces pelures-là. Monsieur est ton amant. Et tu sais que nous ne voulons pas de ces gens-là dans le théâtre.

ADÈLE. — Il tient à m'accompagner, parce qu'il est très-jaloux. Il s'imagine que tout le monde ici me fait la cour.

LE GOMMEUX. — Alors je veux surveiller Adèle. Je la laisserai jouer dans la revue, mais je tiens à assister, dans un coin, à toutes les répétitions générales.

LE RÉGISSEUR. — C'est impossible.

— Je ne ferai pas de bruit.

— Mais si les trente dames de la troupe arrivaient avec trente protecteurs, on ne pourrait plus remuer dans les coulisses.

LE GOMMEUX (levant les bras au ciel). — Que les fonctions d'amant d'une actrice sont pénibles! J'irai trouver Alexandre Dumas fils pour écrire avec lui un grand drame sur ce sujet palpitant.

— Oui, c'est cela; allez trouvez Dumas, et laissez-nous tranquilles.

— Mais promettez-moi de veiller sur elle.

— Oui, intéressant jeune homme. Adieu, et envoyez-moi votre photographie, pour la caser dans ma collection.



Madame Béchu, mère de mademoiselle

Anna, arrive et se place sur la scène, au milieu des artistes.

LE RÉGISSEUR. — Et votre fille?

— Elle déjeune chez Brébant... Il s'agit d'une affaire sérieuse... Elle ne viendra que plus tard... Je viens pour donner la réplique aux artistes, afin de ne pas arrêter les répétitions. Je sais par cœur le rôle de mon Anna, et je le débiterai fort bien, car jadis j'ai été artiste.

— Mais quand on jouera la revue, si votre demoiselle a encore des affaires sérieuses, est-ce que vous comptez la remplacer?

— Pourquoi pas ? Je saurai très-bien remplir un maillot.

— Non, merci, car avec de pareilles doublures nous ne pourrions avoir que des vestes.

— Insolent !

— Nous voulons bien de vous aujourd'hui, mais, à l'avenir, nous n'accepterons point d'artiste par procuration.

— Il y a trente ans, vous ne m'auriez pas tenu un pareil langage.

— C'est possible, mais nous ne montons pas une revue rétrospective.



Un vieux monsieur arrive et demande à parler au directeur. Le nouveau venu paraît fort ému.

LE DIRECTEUR. — Que désirez-vous ?

LE VIEUX MONSIEUR. — N'avez-vous pas dans votre troupe une demoiselle Emma ?

— Je ne connais pas ce sujet.

— C'est une jeune personne que vous avez engagée pour la revue.

— Elle a peut-être donné un autre nom.

— Voici sa photographie, vous pourrez la reconnaître.

— C'est une charmante personne, mais je ne l'ai jamais vue.

LE VIEUX MONSIEUR (s'arrachant les derniers cheveux qui lui restent). — Mais alors je suis joué d'une façon indigne !

— Pourquoi ce désespoir ?

— Emma me quitte tous les jours à midi et ne rentre qu'à six heures du soir... sous le fallacieux prétexte qu'elle a un rôle dans votre revue.

— C'est une ficelle, mon bon monsieur, j'ai le regret de vous le dire. Le jour de la première, elle prétendra qu'elle a rompu à l'amiable son engagement.

— Vingt fois cependant je l'ai accompagnée, dans ma voiture, jusqu'au théâtre.

— Une fois que vous étiez éloigné, elle filait dans une autre direction, pour se rendre chez son amoureux.

— C'est une infamie !... et il y a trois mois qu'elle me monte cette scie !

— Nous ne répétons la revue que depuis quinze jours.

— Hier encore elle me disait qu'elle serait probablement forcée de passer quelques nuits au théâtre pour les répétitions urgentes.

— Votre cas est très-intéressant ; mais comme je n'ai pas le plaisir de vous connaître...

— En effet, excusez-moi si je vous ai dérangé. Ah ! je suis bien malheureux ! (Il cherche à s'arracher de nouveaux cheveux ; mais comme il n'en trouve plus, il se contente de se frapper la boîte osseuse.)

Pendant ce temps-là, une des artistes, mademoiselle Adèle, se laisse faire la cour par le jeune premier qui l'embrasse.

Un garcon de café, qui apporte des bocks sur un plateau, laisse tomber ses rafraîchissements et se précipite sur celui qui joue les amoureux au théâtre et à la ville.



Grand tumulte.

LE RÉGISSEUR. — Quel est ce scandale?

ADÈLE. — Ciel! mon amant déguisé en garçon de café!

LE GOMMEUX. — Oui, j'avais pris ce travestissement pour te surveiller. Ah! tu te conduis bien quand je ne suis pas là!

LE RÉGISSEUR. — Ah çà! vous, est-ce que vous n'allez pas nous laisser en paix? Cet Othello devient gênant. (Il expulse le faux garçon de café.)

LE DIRECTEUR. — Nous avons perdu beaucoup trop de temps... il est déjà deux heures. Commençons vite la répétition.

LE RÉGISSEUR (réglant la mise en scène). — Berthe, pourquoi vous entêtez-vous à vous mettre toujours à droite, quand votre place est à gauche?

BERTHE. — Parce que mon baron prend toujours l'avant-scène de droite; alors, pendant la pièce, nous pouvons nous communiquer nos impressions.

— Vous avez bien le temps de parler chez vous, quand vous êtes ensemble.

— Ça l'amuse, ce brave homme, de causer avec une artiste qui est en scène; ça le pose, dit-il, aux yeux de ses camarades du cercle.

— Tant pis pour le baron, mais je vous place à gauche, et vous resterez à gauche.

— Il sera furieux, et il m'enlèvera probablement au théâtre.

— Quelle perte pour l'art dramatique!

— Ne me blaguez pas, vous, car vous savez que j'ai mauvais caractère.

— Oui, mon ange. Passons à la scène d'Adèle avec Gustave.



Un pompier, caché dans un coin des coulisses, se lève pour suivre attentivement cette scène.

Gustave se jette aux pieds d'Adèle et lui débite une brûlante déclaration.

Adèle embrasse Gustave sur le front.

Le pompier, furieux, se jette entre les deux artistes en poussant des rugissements.

ADÈLE (le reconnaissant). — Comment!... encore!... mon amant!...

LE RÉGISSEUR. — En pompier?

LE GOMMEUX. — Oui, j'ai pris ce costume

pour surveiller à votre insu ma bien-aimée..., et vous voyez que j'ai raison.

LE RÉGISSEUR. — Mais cette déclaration amoureuse est dans la revue !

LE GOMMEUX. — Alors Adèle ne jouera pas ce rôle-là... Viens, mon ange! (Il emmène sa maîtresse.)

UNE ARTISTE. — Il est quatre heures, c'est l'heure du bois ; qui veut venir faire le tour du lac dans mon huit-ressorts ?

PLUSIEURS VOIX. — Moi... moi !...

LE DIRECTEUR (se jetant avec désespoir



dans les bras de son régisseur). — Et il y a des gens qui envient le sort d'un directeur de théâtre ! Je me brûlerais volontiers la cervelle..., si je ne tenais pas tant à l'existence.





QUEL RASEUR!

— Ta famille, ta famille... est-c' que j' te rase comme ça, moi, dis, avec la mienne de famille ?



CAUSERIE INTIME.

— Telle que vous m' voyez, mère Pichu, j' suis née dans un grand château, en Provence, où mon père était majordome...
— Seigneur Jésus! mangeur d'hommes !!!

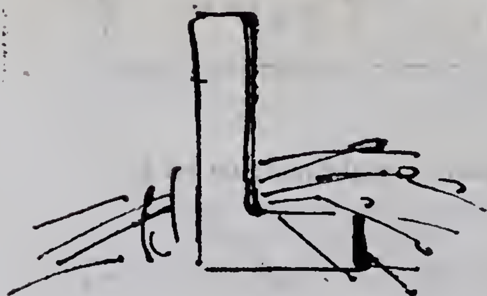


UN RÈGLEMENT.

— Lorsque l'on entre ici pendant que j' m'habille, vous savez l' règlement ; on est à l'amende.
— De combien ?
— Oh ! de c' que l'on veut.

LES SOUPERS DE NICHETTE

Le premier souper.



A scène se passe à Trifouilly-les-Melons.

Nichette, une accorte paysanne, est occupée dans le champ à glaner.

Passe François, un garçon de ferme.

— Bonjour, Nichette.

— Bonjour, François.

— Quéque tu fais là ?

— Tu le vois bien, j' glane.

— Laisse-moi t'embrasser.

— Non.

— Tu seras donc toujours cruelle?

— J' veux être rosière, l'an prochain.

— Ambitieuse!... Allons, viens souper ce soir à la ferme, le maître est à la ville, nous serons bien tranquilles.

— J' peux pas souper avec un garçon comme ça toute seule.

— Il y aura la grosse Jeanne et la grande Félicie; il y aura aussi du porc frais, du bon fromage et de l'excellent cidre.

— Ne me tente pas, François.

— Si tu me dis ça, c'est que tu acceptes. Nous souperons dans l'écurie, pour que les voisins ne voient pas que nous faisons la fête en l'absence du maitre.

*
* *

— Eh bien, dit Nichette, en entrant dans l'écurie, j' vois bien le porc, j' vois bien le cidre et le fromage, mais j' ne vois ni Félicie ni Jeanne.

— Elles sont malades.

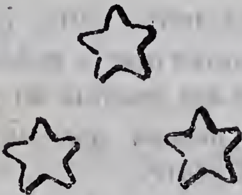
— Oh! François, c'est un guet-apens, bien sûr.

— Allons!... asseyons-nous sur cette botte de foin et mangeons.

. . . .

— Voici le jour, Nichette, il faut nous séparer.

— Adieu, François, dit en rougissant la jeune Nichette; mais c'est bien mal à toi d'avoir supprimé une *candidate*.



Le deuxième souper.

Le vicomte Arthur de la Rochesec est à la chasse.

Il rencontre Nichette qui ramène ses bêtes.



— Bonjour, monsieur le vicomte.

— Salut, ravissante petite Nichette.

— Oh! monsieur le vicomte est bien bon.

— Mais si, tu es très-gentille; ta glace te le dit, et tous les coqs du village te le chantent. Pourquoi ne viens-tu jamais du côté du château?

— Je n'ai pas le droit d'y mener mes chèvres.

— Ce droit, je te le donne.

— Vous êtes bien bon, monsieur le vicomte.

— Tu peux y venir même ce soir, je te ferai manger du gibier que j'ai tué.

— Mais vous n'êtes pas seul au château?

— Ma famille l'a quitté hier pour retour-

ner à Paris... En ce moment, un vieux militaire, le père Jean, est le seul gardien de l'immeuble.

— Mais s'il dit dans tout le pays qu'il m'a vue entrer au château?

— Le père Jean est la discrétion même. Donc, à ce soir, charmante Nichette, n'est-ce pas?

— Je ne vous promets rien.

— Déjà coquette !... tu iras loin, mon enfant.

— Oh! si je pouvais seulement aller jusqu'à Paris!

— Nous causerons de cela ce soir, en mangeant ces grives et ces cailles et en buvant du champagne.

— Il y aura du champagne?

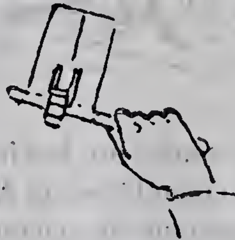
— Comme au café Anglais.

— Qu'est-ce que cela?

— Tu le sauras un jour.

— Vous êtes donc sorcier?

— J'ai beaucoup étudié la chiromancie... avec les femmes.



— Ces grands murs et ces grands tableaux me font peur, dit Nichette en entrant dans château.

— Ne crains rien, nous dînerons dans un petit salon. Tiens, là-bas.

— Quelle table bien servie! Et comme c'est beau ici!

— Tu t'y ennuierais bientôt.

— Oh! non.

— Mange, et surtout bois.

— Comme ça pique, le champagne!

— Il faut t'habituer à cette boisson, surtout si tu veux faire ton chemin.

— Mais il me semble que si je buvais beaucoup de cette liqueur, je ne pourrais pas avancer ni même marcher droit.

— Marcher droit, ma belle, n'est pas toujours ce qu'il faut pour réussir.

— Vous devez me trouver bien effrontée d'avoir accepté votre invitation?

— Je suis d'avis que les châtelains auraient dû souvent boire avec leurs vassaux et surtout avec leurs vassales, pour établir des rapprochements.

— Eloignez votre chaise... Vous êtes trop près de moi.



— Oui, ma toute belle, je suis démocrate, et je trouve que la noblesse ne s'occupe pas assez des besoins du peuple.

— Ne me prenez pas ainsi la taille, monsieur le vicomte.

— Encore un peu de champagne, Nichette.

— Volontiers, car je trouve cela meilleur que le cidre.

. . . .

— Alors, vicomte, vous voulez bien me donner une lettre de recommandation pour aller à Paris?



— Je ne puis t'adresser directement aux membres de mon club; car, avant de te lancer, il faut que tu saches porter la toilette. Tiens, il me vient une idée : j'ai commandité une maison de fleuristes, je vais te recommander à la patronne.



Le troisième souper.

Chez le restaurateur Baratte, à la Halle. Nichette soupe avec des étudiants qui l'ont emmenée au bal Bullier.

— Ne rentrons pas trop tard, dit-elle, car il faut que j'aille demain matin de très-bonne heure au magasin.

— Tu ne vas pas nous la faire à la Jenny l'ouvrière, répond un étudiant.

— Mais il y a huit jours que ma patronne ne m'a pas vue.

— Comme elle te recevrait mal, tu ne dois pas retourner chez elle.

— Il faut cependant que je songe à mon avenir.

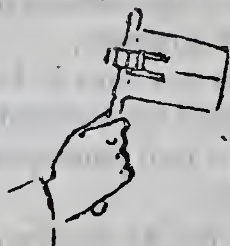
— Je vais te l'assurer, dit un autre étudiant.

— En me donnant des rentes?



— Non, mais une lettre de recommandation pour le théâtre des *Fantaisies cascadeuses*. Le directeur monte une revue, et il m'a demandé des femmes.

— Le théâtre!... s'écrie Nichette, mais c'est mon rêve.



Le quatrième souper.

Le soir de la première de la revue, Nichette reçoit ce billet laconique :

« Mademoiselle Nichette est attendue à minuit au café Anglais. Elle demandera le grand seize. »

Elle s'informe auprès d'une de ses camarades pour savoir si le grand seize est un gommeux connu à Paris.

Elle est furieuse, parce qu'on lui rit au nez.

— Avant un mois, dit Nichette, soyez tranquilles, mes chères camarades, je serai aussi forte que vous.

Et elle se rend au café Anglais.

Le lendemain, un Américain l'installe dans un charmant hôtel de la rue de Boulogne.

Le dernier souper. (Dix ans après.)

Nichette est malade, et une voisine la veille.

— Qu'a dit le médecin de l'Assistance publique? demande Nichette.

— Ce n'est qu'un gros rhume.

— Il y a un an que je l'ai, et il me fait cracher le sang tous les jours. Depuis que je suis malade, tout le monde m'a abandonnée... Est ce que les amis s'occupent d'une femme qui souffre?... On a vendu ce que je possédais : meubles, bijoux et toilettes. Il se fait tard, n'est-ce pas?

— Il est neuf heures.

— Et il me semble que je n'ai rien mangé de la journée... J'ai faim.

— Je ne puis vous donner que ce morceau de pain sur lequel j'ai étendu un peu de graisse pour l'amollir.

— Triste souper, qui me rappelle celui que je fis, il y a une dizaine d'années, avec François, dans une grange ; mauvais et maudit souper qui m'a conduite à celui que je fais ce soir avec ce morceau de pain rassis. Ah ! si paysanne savait et si courtisane pouvait!...





CES MOUTARDES.

— As-tu r'marqué comme il nous a regardées en d'sous ?
— Oh ! moi, ça m'est égal, j'ai des culottes.



L'ÉCOLE DES JALOUX.

— ...Mais, mon Loulou...
— Il n'y a pas de : Mais, mon Louou ; qu'est-c' que c'est qu' ça ?



L'ÉCOLE DES JALOUX (*Suite*).

— Eh bien!... c'est une simple paire de bottes à vous... Vilain jaloux! soupçonneras-tu encore ta Niniche?



EN VISITE.

— Vous dérangez pas ; c'est personne.



PARLEZ AU CONCIERGE.

— Mad'moiselle Euphémie, s'il vous plaît ?
— A l'entre-sol, polisson.



EN VOISINES.

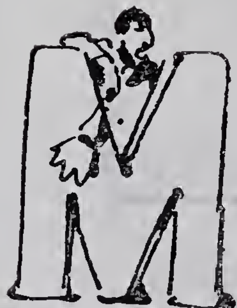
— Comme j' lui ai dit : Ou tu m'épous'ras, ou nous plaiderons; les tribunaux n'on pas été faits pour les caniches.



CANCANS.

— L' médecin y a ordonné des bains; c'te p'tite-là n'est pas saine.

LES MÉTAMORPHOSES DE BAPTISTE



— Madame Blanche de Sainte-Aubépine? dit un domestique en se présentant humblement chez une petite dame.

— C'est moi, mon garçon; vous êtes sans doute le domestique en question?

— Je ne sais si je suis celui-là, mais je me nomme Baptiste. C'est madame Casimir, tireuse de cartes, qui m'a donné votre adresse.

— C'est bien cela. Asseyez-vous, mon ami, car j'ai plusieurs questions à vous poser.

— C'est que je n'ai pas de temps à perdre, et si vous ne devez pas me prendre, j'aimerais autant m'en aller.

— Les renseignements que je dois vous demander sont très-nécessaires. Tenez, pour

vous faire prendre patience, voici une bouteille de madère et des biscuits.

— Du moment que vous avez des procédés, je ne fais plus d'observations.

— Madame Casimir prétend que vous savez très-bien vous transformer.

— M. Brasseur pourrait prendre des leçons de votre serviteur. J'ai même joué des comédies de société dans les salons de madame Casimir; ce n'était pas comme domestique, mais comme ami.

— Je ne voudrais pas vous demander un tel service sans vous rétribuer.

— Vous voulez faire jouer la comédie?

— Oui, mais une comédie tout intime.

— Si vous voulez me communiquer le scénario...

— Il n'est pas écrit; je ne puis que vous le raconter.

— Je vous écoute.

— Cela ne vous ennuie pas?

— Non, car le madère est excellent.

— Voici la chose : je connais un bon jeune homme que je voudrais bien avoir pour mari.

— Il faudra que je lui demande sa main pour vous?

— Non, il faut employer un stratagème.

— Halte-là... je devine... mais j'espère qu'il ne s'agit pas d'une affaire semblable à celle de la rue de Boulogne. J'aime le liquide, mais en madère et non en acide sulfurique.

— Soyez tranquille, Baptiste, j'ai des principes honnêtes; mais écoutez-moi. Ce bon jeune homme en question croit qu'un vieillard aussi respectable que riche pourvoit à tous mes besoins, et que cet homme est d'une jalousie très-grande.

— Et ce vieillard n'existe pas?

— Si, il est au nombre de mes amis, mais il s'occupe peu de ma conduite. Il faut que soi-disant, je sois surprise par lui au moment où je me promènerai avec Oscar.

— Oscar, c'est le bon jeune homme?

— Oui. Alors je lui dirai que ma position est perdue par suite de la retraite de l'Othello.

— Et Oscar vous épousera?

— Je l'espère bien.

— J'ai compris. Vous voulez que je joue le rôle du vieux?

— Naturellement.

— Quelles sont les conditions?

— Cent cinquante francs par mois, une bouteille de vin à chaque repas, et mille francs de gratification le jour de mon mariage.

— C'est entendu; et par-dessus le marché je vous servirai de garçon d'honneur.

— Mais soignez le rôle.

— Vous serez contente de moi.

*
* *

(*Oscar arrive.*)

— Ma petite Juliette adorée, que faisons-nous aujourd'hui?

— Hélas! mon Oscar, je ne suis pas libre. Le marquis m'a donné rendez-vous pour cinq heures.



— Encore ce cauchemar!...

— Tu as dit le mot. Mais, hélas! je suis bien obligée de le supporter, puisque c'est

lui qui paye mes grosses dépenses. Je ne pourrais vivre avec les quatre ou cinq cents francs que tu me donnes par mois pour acheter quelques bibelots.

— Mais dans six mois je toucherai l'héritage de mon oncle, qui ne doit pas passer l'année.

— Alors tu ne penseras plus à moi, tu aimeras une autre femme ou bien tu feras un riche mariage.

— Veux-tu bien te taire, méchante! De pareils soupçons me brisent le cœur. Ne peux-tu pas trouver une excuse pour faire poser ce maudit marquis?

— Oui, si tu le désires vivement. Je vais lui écrire que je suis allée soigner ma mère, qui est très-souffrante. Mais si le marquis découvre la vérité, je suis perdue.



— Un vieil imbécile de son espèce croit à tout et ne découvre jamais rien.

— Ne nous faisons pas illusion, c'est un vieux malin.

— Allons dîner à la campagne... à Montmorency par exemple. Dans les bois nous serons loin de tout regard indiscret.

— C'est entendu.

* * *

On s'apprête pour partir à la campagne. Les deux amoureux se dirigent vers la gare du Nord dans une voiture dont les stores sont fermés avec soin.

Ils se précipitent dans un wagon de première classe.

— Quel bonheur si nous pouvions être seuls! dit Oscar.

— En semaine, les voyageurs ne sont jamais nombreux.

— Embrasse-moi, Juliette!

— Ciel!

— Qu'as-tu donc?

— Là.

— Quoi?

— Le marquis.



— Il se pourrait!...

— Il tient la poignée de la portière pour monter dans le wagon.

— C'est infernal!

— Je vais me précipiter de l'autre côté de la voie.

— Trop tard, le train est en mouvement.

*
* *

Le marquis, ou plutôt le domestique de Juliette, déguisé en père noble, roule dans le compartiment.

— Ah ! s'écrie le faux marquis, je n'ai eu que le temps de me précipiter dans ce wagon pour vous surprendre, madame.

— Que dites-vous, mon ami ?

— C'est ici que vous soignez votre vieille mère malade ?

— Je vais chercher le médecin, qui demeure à Montmorency.

— Cet élégant jeune homme est votre amant, madame.

— Je ne connais pas ce monsieur.

— Vous étiez à son bras en entrant dans la gare. Mais il est inutile de mentir. Depuis longtemps j'étais prévenu. Seulement je tenais à vous surprendre en flagrant délit.

— Marquis, grâce !...

— Si j'avais vingt ans de moins, je provoquerais en duel mon rival ; mais je suis trop âgé pour tenir une épée. Je n'ai donc qu'un parti à prendre : celui de vous quitter. Mes amis me féliciteront d'avoir renoncé à une drôlesse telle que vous.

— Dites donc, murmure Juliette bas à son domestique, vous poussez trop loin les choses, vous allez me faire du tort.

— Oui, je le répète, vous êtes une drôlesse ; mais il y a une excuse à votre conduite... je sais que vous adorez ce jeune homme.

Oscar paraît très-flatté.

— Voici la station de Saint-Denis, dit Baptiste, je descends ici et vous laisse avec votre amant. Adieu, madame, adieu pour toujours.

Il descend.

— Me voilà lâchée pour de bon, s'écrie Juliette en pleurant, que vais-je devenir ? Je mourrai de faim.

— Non, Juliette, tu ne mourras pas : je t'épouse.

— Il se pourrait ?

— Comme je t'ai fait perdre une position, je dois t'en faire une.

Un mois après.

Le mariage a lieu à Notre-Dame de Lorette.

Baptiste sert de témoin à Juliette.

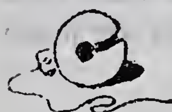
Mais pour cette circonstance solennelle, il s'est travesti en colonel hongrois.

Toutes les bonnes femmes du quartier admirent les nombreuses décorations de cet imposant témoin.

ADRIEN HUART.



GRELOTS



Un jeune homme se rend chez une somnambule.

— Madame, lui dit-il, j'adore une jeune fille, mais nous sommes deux à solliciter sa main. Je vous apporte une mèche de cheveux appartenant à cette charmante personne. Pouvez-vous me faire connaître les mystères de l'avenir ?

— Certainement, cette personne sera veuve en premières noces.

— Pas possible!

— Je vous le jure.

— Alors je vais lui faire épouser mon heureux rival.



En police correctionnelle :

Une petite dame vient déposer contre sa bonne, qui l'a volée.

Le Président. — Comment vous appelez-vous?

La Petite Dame. — Ernestine Pichu.

— Votre âge?

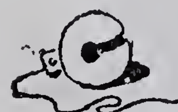
— Ah ça! est-ce que vous m'avez fait venir pour me poser des questions désagréables?

— Ces renseignements sont indispensables.

— J'ai vingt-sept ans.

— Où demeurez-vous?

—117, rue Pigale, au troisième, la porte à droite; mais ne venez pas après quatre heures, ma bonne ne vous ouvrirait pas.



Deux maris se rencontrent.

—Qu'as-tu donc, mon cher? tu parais tout chose.

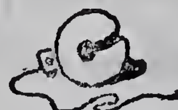
— Il y a de quoi. Mon ami Alfred, qui est célibataire, fait mettre dans les journaux l'avis suivant : « Un jeune homme désirerait entrer en relation avec une femme du monde : jeune, jolie et instruite. »

— Eh bien?

— Il reçoit une réponse, et me prévient afin que je lui donne mon opinion sur la personne qui se présentera au rendez-vous.

— Tu y vas?

— Oui; et je vois arriver ma femme!

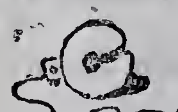


Mademoiselle Z..., qui a joué dans beaucoup de théâtres, a fait un riche mariage, mais cela ne l'empêche pas d'être très-bien avec l'impresario d'une scène sur laquelle elle vient encore d'estropier un rôle.

— Voilà une femme qui se range, disait l'autre jour une bonne camarade en parlant de la dame en question. Il y a un mois, elle se mariait, et aujourd'hui elle se lance dans les bras de la religion.

— Comment cela? demanda-t-on avec étonnement.

— Mais oui, puisqu'elle vient de prendre un directeur.



Un monsieur vient trouver un médecin.

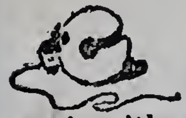
— Docteur, lui dit-il, ma femme est venue vous voir il y a quelques jours, et vous lui avez ordonné les eaux de Contrexeville.

— En effet, répond le médecin, et une saison passée dans cette station thermale lui fera le plus grand bien.

— Hélas! docteur, je suis forcé de désapprouver votre ordonnance, mais je vous prie d'envoyer ma femme à Vichy.

— Et pourquoi?

— Afin que je puisse aller rejoindre ma maîtresse à Vichy, parce que ces eaux lui sont très-nécessaires.



Madame X... est très-malade.

Le docteur annonce au mari qu'il n'y a plus d'espoir.

La moribonde a avec M. X... un entretien secret.

— Mon ami, lui dit-elle, je vais te quitter, et pour toujours... Mais, avant de mourir, je veux te faire un aveu.

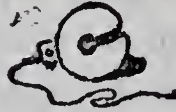
— Lequel, ma bien-aimée?

— Je t'ai trompé avec M. Gustave, ton caissier.

Stupéfaction du mari.

— Oh! madame, s'écrie-t-il, vous auriez dû me laisser avec toutes mes illusions!

— C'est vrai; mais avant de mourir, je tenais à te recommander M. Gustave, le seul homme que j'aie aimé!



Un monsieur pince sa femme en flagrant délit.

— Ah!... madame, vous ne pouvez nier, car je vous surprends! s'écrie le mari avec rage.

— Mon ami, répond tranquillement l'épouse coupable, que votre colère m'est agréable!

— Pourquoi?

— Parce que je vois que vous êtes jaloux, et cela flatte toujours une femme.

LES ARMES ET LES FEMMES

Parler d'armes à feu à des femmes, quelle plaisanterie! dira-t-on. — Et pourquoi? Est-ce qu'il n'y a pas, auprès de chaque femme, un père, un mari, un fils, qui n'ait entre les mains un revolver ou un fusil? Quand arrive le temps de la chasse, lorsque survient un voyage, qui sent naître en soi une inquiétude anxieuse en songeant à l'absent? n'est-ce pas la femme? Quelle est celle qui ne serait rassurée si elle savait que cet absent si cher possède une arme parfaite, — que son fusil ne saurait éclater, — qu'il ne court plus le risque, en franchissant une haie, de recevoir la charge en pleine poitrine; enfin qu'il aura, dans une heure périlleuse, l'arme défensive qui tient à distance le voleur de nuit ou l'agresseur?

Est-ce tout? Non. Les femmes elles-mêmes ne sont pas aussi étrangères qu'on le croit au maniement des armes. Sans parler de celles qui aiment à prendre part aux grandes chasses autrement que comme simples spectatrices, il en est qui, pendant la saison des fruits, ne dédaignent pas de tenir dans leurs jolis doigts la légère carabine avec laquelle elles abattent les oiseaux maraudeurs. Enfin, par ce temps de voyages et de chemins de fer, l'usage des revolvers s'est singulièrement étendu, et ce n'est plus seulement dans la poche des Américaines et des Anglaises que l'on trouve la mignonne petite arme qui leur sert de porte-respect.

On peut donc dire que les femmes sont aussi intéressées que les hommes à n'acheter ou à ne laisser acheter que des armes d'une sûreté à toute épreuve et d'une réelle perfection. Pour le choix de pareilles armes, nous ne connaissons pas de guide meilleur et plus sûr que l'*Album-Galand* [1]. Outre une foule d'excellents conseils, on trouve dans cet élégant volume la description des fusils, des carabines, des armes d'agrément les plus perfectionnés. — Bornons-nous à citer : les fusils de sûreté, à batterie rebondissante, et les fusils *choke-bored*, au tir serré et à très-grande portée, qui sont la perfection même.

CASTETS.

[1] M. Galand envoie gratuitement ce livre à quiconque lui en fait la demande, 13, rue d'Hauteville, Paris.

VOUS POUVEZ VAINCRE; PRÉFÉREZ-VOUS MOURIR?

Vieillards, convalescents, valétudinaires affaiblis par l'âge et la maladie, jeunes femmes débilitées, jeunes personnes lymphatiques et chlorotiques que la MORT guette et comptera peut-être bientôt parmi ses victimes, voulez-vous renaître à la vie et à la santé, recouvrer vos forces et votre vigueur, rendre à votre visage décoloré, *fraîcheur, jeunesse* et *beauté?* Visez votre sang appauvri; combattez l'ANÉMIE, ce mal qui *mine* et qui *tue.* Nous venons vous en offrir le moyen, et le remède est à votre portée, pour ainsi dire. Les princes de la science vous l'ont, depuis longtemps, nommé et recommandé : c'est le VIN FERRUGINEUX AROUD au QUINA et à tous les principes nutritifs solubles de la VIANDE ; remède puissant, remède infaillible dont les merveilleux effets sont constatés par douze années de succès dans tous les pays du monde.

Recourez à ce VIN qui est le plus héroïque régénérateur du sang, parce que le *fer,* la *viande,* et le *quina* s'y trouvant merveilleusement combinés, l'économie s'assimile avec la plus grande facilité ces trois substances mises en dissolution; et ce vin a l'avantage de rester agréable à la vue et au goût, n'ayant rien perdu de sa couleur ni de sa saveur primitive.

Vous donc qui souffrez de toutes ces maladies qu'engendre l'*anémie,* telles que : *phthisie, rachitisme, pertes blanches, affections scrofuleuses* ou *scorbutiques, névralgie,* etc., usez de ce précieux médicament qui vous sauvera, et quand vous l'aurez expérimenté, vous aussi, victorieux du mal qui vous conduisait au tombeau, vous proclamerez que le VIN FERRUGINEUX AROUD au quina et à la viande, méritait bien la MÉDAILLE D'OR qui lui a été décernée par l'Académie nationale.

MÉDECINE

DES GLAIRES, DE LEURS EFFETS ET DES DÉSORDRES QU'ELLES PRODUISENT DANS L'ÉCONOMIE ANIMALE.

L'Élixir du docteur Guillié, préparé par Paul Gage, est surtout utile aux personnes qui habitent la campagne, qui sont éloignées des secours de la médecine, et à la classe ouvrière à laquelle il épargne des frais considérables de médecine. Ce n'est pas un remède secret, c'est un perfectionnement d'une formule du Codex.

Une expérience de plus de soixante années a démontré jusqu'à l'évidence que l'Élixir du docteur Guillié, préparé par Paul Gage, était d'une efficacité incontestable contre les fièvres des contrées marécageuses, et surtout contre cette affection si fréquente à la campagne pendant les travaux des moissons, et que l'on a appelée *embarras gastrique* ou *état saburrhal*. Cette affection, qui réclame immédiatement un évacuant, se caractérise par la perte complète de l'appétit, un enduit blanchâtre de la langue, des envies de vomir, de la fièvre, un état de courbature générale, etc. Le seul moyen d'arrêter cette affection est d'employer un purgatif. Dans ce cas, on est heureux d'avoir sous la main l'Élixir du docteur Guillié.

La vogue extrême dont cet Élixir *jouit dans le monde entier*, la qualité immense qui s'en consomme tous les ans, sont la meilleure preuve que l'on puisse donner de sa puissance médicale, des services qu'il rend tous les jours, et surtout de la bénignité de son usage, puisqu'il peut être administré avec un égal succès à la plus tendre enfance et à la plus extrême vieillesse, sans jamais donner lieu à aucune espèce d'accident.

M. Paul Gage, répondant aux désirs qui lui ont été souvent manifestés, a préparé, avec succès, et peut offrir au public des PILULES D'EXTRAIT D'ÉLIXIR ANTI-GLAIREUX du docteur Guillié qui contiennent, sous un petit volume, toutes les propriétés toni-purgatives de cet Élixir. — Pour plus amples renseignements, voir aux annonces.

CONSEILS A L'ÉPARGNE

Aujourd'hui que tout le monde possède des actions ou des obligations, ou bien économise pour en acheter, chacun a besoin de lire un journal financier.

Choisir entre tous est chose délicate; c'est donc rendre un grand service à nos lecteurs que de leur signaler le meilleur. C'est incontestablement la *Gazette de Paris*.

Ne patronner que de bonnes affaires françaises, éloigner ses lecteurs des emprunts étrangers si funestes à l'épargne, voilà son programme.

Les valeurs qu'elle recommande ont la même solidité que les obligations des chemins déjà garanties par l'État : elles ont, en plus, l'avantage d'un revenu plus rémunérateur.

Nos lecteurs ne sauraient trouver pour leurs opérations financières et pour le placement de leurs économies un meilleur guide que la *Gazette de Paris*.

TABLE DES MATIÈRES

J. HERMANN-LACHAPELLE

INGÉNIEUR-CONSTRUCTEUR

144, Faubourg Poissonnière, PARIS

4 DIPLOMES D'HONNEUR

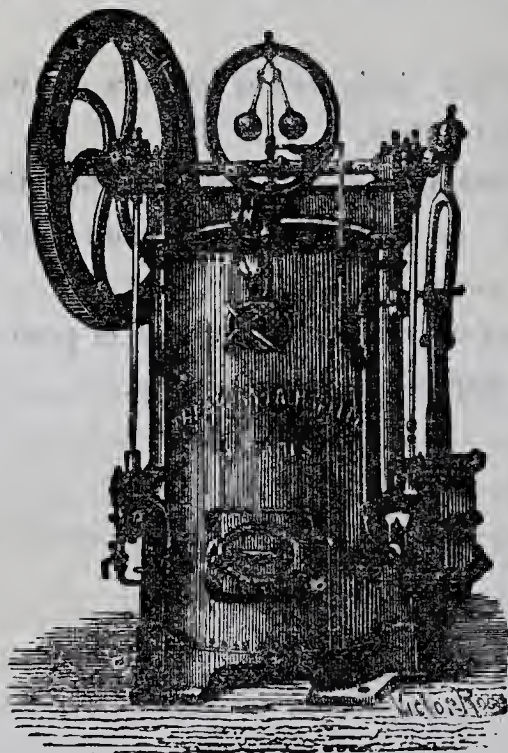
Médailles d'Or et Grandes Médailles d'Or à Lyon et Moscou 1872, Médaille de Progrès à Vienne 1873

MEMBRE DU JURY A PARIS EN 1875

MACHINES A VAPEUR VERTICALES

DE 1 A 20 CHEVAUX

LES SEULES SUR SOCLE BATI ISOLATEUR



portatives fixes et locomobiles de 1 à 20 chevaux. Supérieures par leur construction, elles ont seules obtenu les plus hautes récompenses dans les expositions, et la médaille d'or dans tous les concours. Meilleur marché que tous les autres systèmes; prenant peu de place, pas d'installation; arrivant toutes montées, prêtes à fonctionner; brûlant toute espèce de combustible; conduites et entretenues par le premier venu; s'appliquant par la régularité, de leur marche, à toutes les industries, au commerce et à l'agriculture.

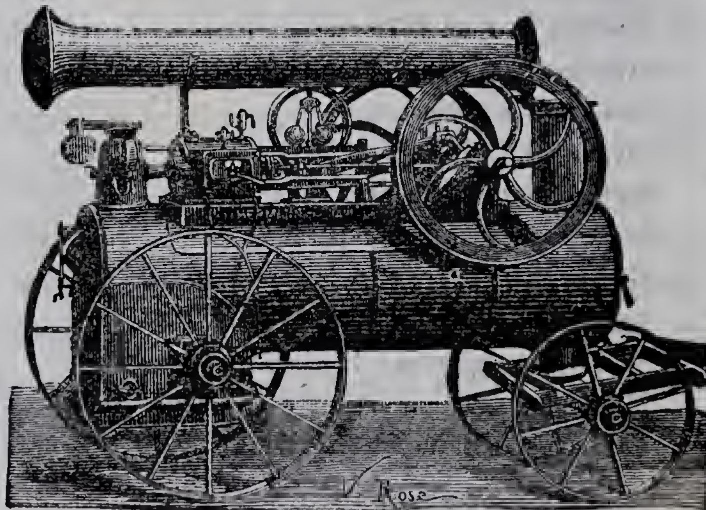
Chaudières inexplosibles

Nettoyage facile

MACHINES A VAPEUR HORIZONTALES

LOCOMOBILES SUR ROUES DE 2 A 30 CHEVAUX

Ces machines sont construites avec le même soin que mes machines verticales. Le mécanisme est groupé sur un bâti en fonte d'une seule pièce, fixé sur la chaudière sans rivets ni boulons. Elles sont montées sur trains de roues à articulations et à rotules et peuvent aller et tourner avec facilité dans les plus mauvais chemins.

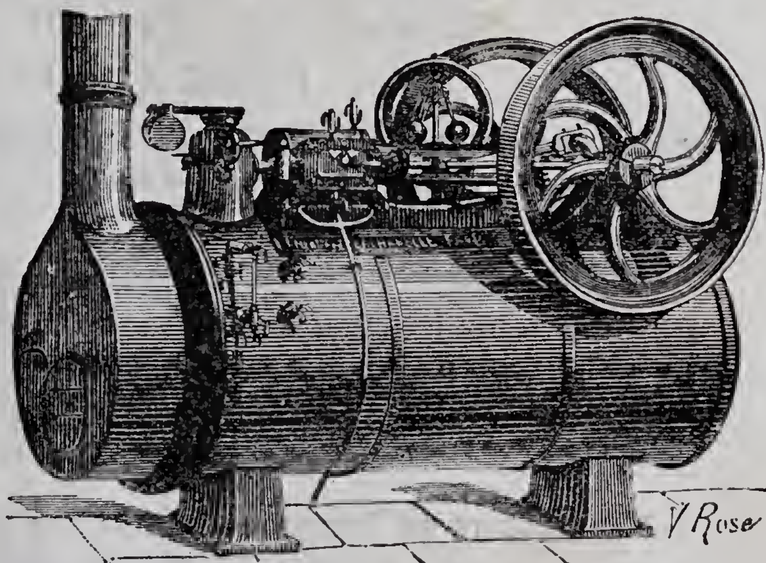


Envoi franco des Prospectus détaillés

MACHINE A VAPEUR HORIZONTALE

CHAUDIÈRE A RETOUR DE FLAMME ET FOYER DÉMONTABLE DE 4 A 50 CHEVAUX

Le mécanisme est monté sur un fort bâti en fonte d'une seule pièce, et fixé sur la chaudière sans boulons ni rivets. La chaudière à dilatation libre est divisée en deux parties principales. Le vaporisateur et son enveloppe sont réunis par un seul joint très-simple et très-solide qui permet de retirer le faisceau tubulaire pour le nettoyer.

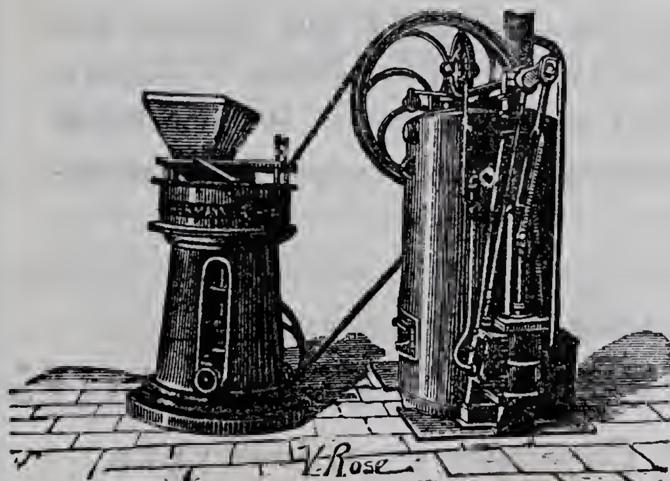


MOULINS A FARINE SUR COLONNE BEFFROI EN FONTE

portant les meules, le mécanisme, la plate-forme et l'archure

SANS FONDATIONS, ENCHEVÊTRURES NI POINTS D'APPUI EXTÉRIEURS

Fonctionnant par force hydraulique ou par machine à vapeur et force hydraulique accouplées ou par machine à vapeur seulement.



Le beffroi arrive avec son mécanisme tout monté; on le dresse à la place qu'il doit occuper, et une heure après son arrivée, le moulin peut tourner et moudre.

Le meunier peut joindre autant de tournants qu'il lui plaît à ceux qu'il possède, sans aucune dépense de construction et sans dérangements.

Les meules, de qualité extra-supérieure, sortent des meilleures carrières de la Ferté-sous-Jouarre, pour blé dur ou tendre.

Le beffroi en fonte a l'avantage d'être insensible à l'humidité, comme à la chaleur et à la sécheresse qui, dans les pays chauds surtout, disloquent si facilement les bâtis en bois les mieux établis. Ces inconvénients n'ont aucune influence sur notre beffroi en fonte et le mécanisme qu'il supporte.

Envoi *franco* des Prospectus détaillés

J. HERMANN LACHAPELLE

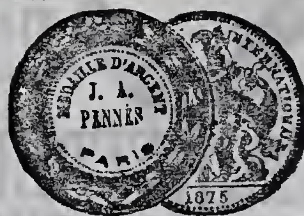
INGÉNIEUR-CONSTRUCTEUR, 144, Faubourg Poissonnière, PARIS

DIPLOME D'HONNEUR



Exposition régionale

MÉDAILLE D'ARGENT



Exposition internationale

MÉDAILLE D'HONNEUR



Exposition Leamington

PRODUITS ADMIS DANS LES HOPITAUX



BAIN DE PENNÈS

SUPPLÉANT LES BAINS DE MER

RECONSTITUANT, STIMULANT ET RÉSOLUTIF

PRÉCONISÉ DEPUIS 1854 PAR UN TRÈS-GRAND NOMBRE DE MÉDECINS

Contre Aménorrhée, Anémie, Asténie, Cachexies variées, Chlorose, Cholérine, Dermatoses variées et sans inflammation, Douleurs arthritiques ou rhumatismales Engorgements lymphatiques et viscéraux, Œdème des extrémites.

VINAIGRE DE PENNÈS

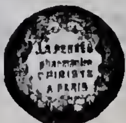
ANTISEPTIQUE, DÉSINFECTANT, DÉTERSIF, CICATRISANT

Ce nouveau Produit, à *base d'acide salicylique et d'eucalyptol*, vient d'être EXPÉRIMENTÉ DANS 33 SERVICES SANITAIRES en donnant des résultats décisifs pour assainir l'air vicié des salles de malades et dans les *Amphithéâtres de Paris, Lyon, Montpellier, Nancy, Marseille, Rouen, Dijon*, etc., pour conserver les sujets et pièces d'anatomie.

Etendu plus ou moins d'eau, il a servi à déterger, désinfecter et cicatriser des plaies et des ulcères de mauvaise nature, *Gangrène*, etc.

Utilisé en compresses, lotions et injections, il a donné la facilité de guérir ou modifier la *Leucorrhée*, l'*Otorrhée*, l'*Ozène*, le *Prurit*, les *Varices ulcerées*, etc. — Employé pour les *soins hygiéniques du corps*, surtout pour la *toilette des Dames*, il remplace avec de grands avantages tous les liquides aromatiques et goudronnés.

Etendu dans 100 parties d'eau ou de sable fin et répandu sur le sol dans les milieux de grandes réunions, il parfume et rafraîchit l'air respiré en détruisant les *miasmes* ou exhalaisons malsaines.



NOTA. — Eviter les contrefaçons et imitations frauduleuses de ces deux produits, en exigeant qu'ils soient revêtus du TIMBRE DE L'ÉTAT FRANÇAIS sur l'ouverture des étuis et flacons, qui portent les deux marques de fabrique ci-contre. (*Lire les Notices.*)



VENTE EN GROS : rue de Latran, 2, PARIS

Prix : 1 fr. 25 le rouleau de sel pour bain, 3 fr. le flacon de vinaigre antiseptique.

PARIS. TYPOGRAPHIE DE E. PLON ET Cie, RUE GARANCIÈRE, 8.

ALMANACH

DES

PARISIENNES

PAR

A. GRÉVIN ET A. HUART

(ONZIÈME ANNÉE)



PARIS

Au Dépôt central des Almanachs

PUBLIÉS A PARIS

LIBRAIRIE DE E. PLON ET Cie, RUE GARANCIÈRE, 10.

ANNUAIRE POUR 1880

Année de la période Julienne. 6593

Depuis la première Olympiade d'Iphitus jusqu'en juillet. 2656

De la fondation de Rome, selon Varron (mars). . 2633

De l'époque de Nabonassar, depuis février. . . 2627

De la naissance de Jésus-Christ. 1880

L'année 1297 des Turcs commence le 15 décembre 1878 et finit le 3 décembre 1880.

Fêtes annuelles et mobiles.

La Septuagésime. . . . . 25 janvier.

Les Cendres . . . . 11 février.

PAQUES . . . . 28 mars.

Les Rogations. . . . . 3, 4, 5 mai.

L'ASCENSION. . . . . 6 mai.

LA PENTECOTE. . . . . 16 mai.

La Trinité. . . . . 23 mai.

LA FÊTE-DIEU. . . . . 27 mai.

L'Avent. . . . . 28 novembre.

Saisons.

Le PRINTEMPS comm. le 20 mars, à 5 h. 23 m. du matin.

L'ÉTÉ commence le 21 juin, à 1 h. 41 m. du matin.

L'AUTOMNE comm. le 23 sept., à 4 h. 16 m. du soir.

L'HIVER comm. le 21 décembre, à 10 h. 27 m. du matin.

Éclipses.

IL Y AURA EN 1880 QUATRE ÉCLIPSES DE SOLEIL ET DEUX ÉCLIPSES DE LUNE.

ÉCLIPSE TOTALE DE SOLEIL, le 11 janvier 1880, invisible à Paris.

ÉCLIPSE ANNULAIRE DE SOLEIL, le 7 juillet 1880, invisible à Paris.

ÉCLIPSE PARTIELLE DE SOLEIL, le 1er décembre 1880, invisible à Paris.

ÉCLIPSE PARTIELLE DE SOLEIL, le 31 décembre 1880, visible à Paris.

Commencement. . . . . 0 h. 9 m. soir

Milieu. . . . . 1 h. 54 m. soir

Fin de l'éclipse totale. . . 3 h 38 m. soir.

ÉCLIPSE TOTALE DE LUNE, le 22 juin 1880, invisible à Paris.

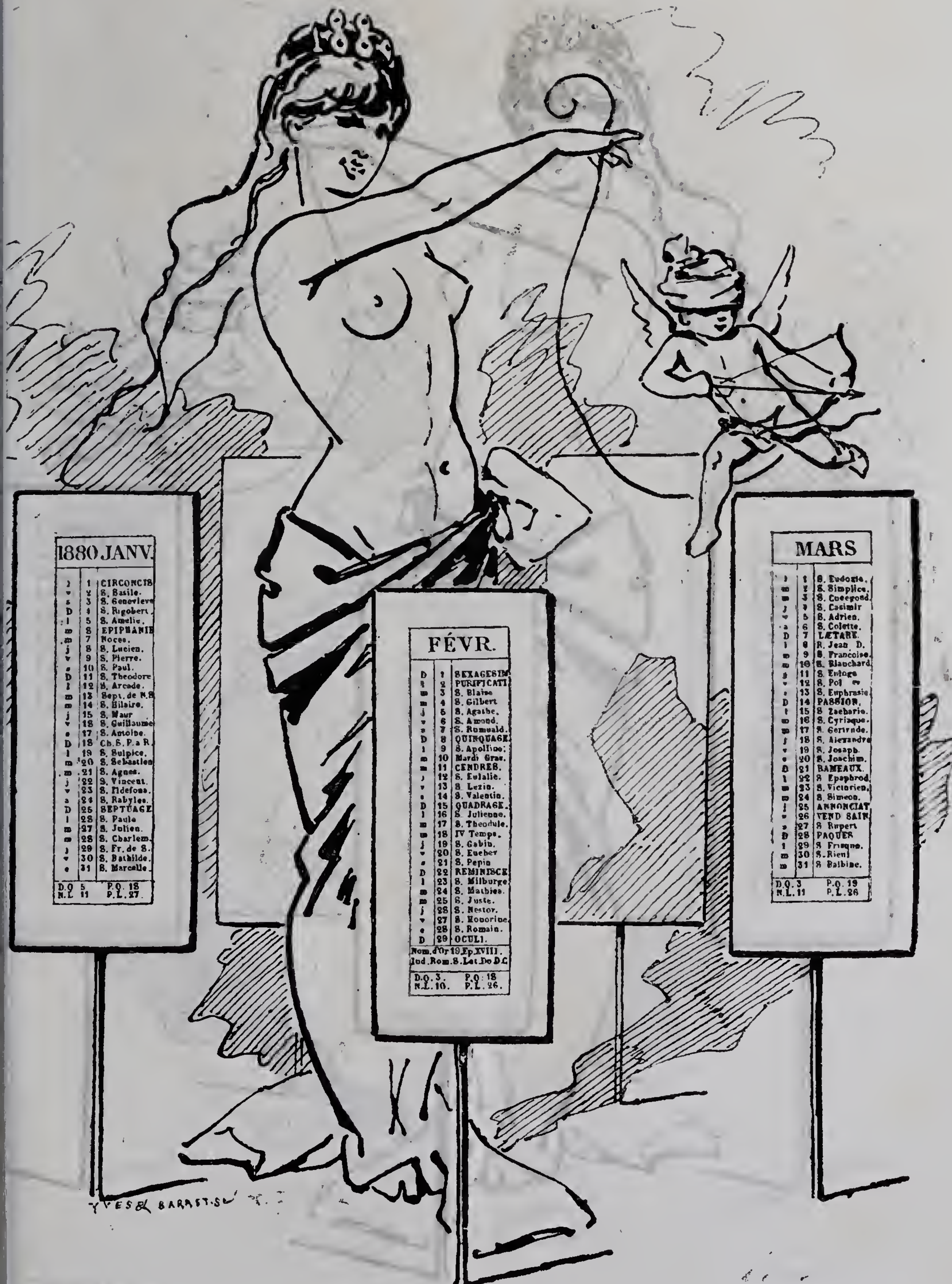
ÉCLIPSE TOTALE DE LUNE, le 16 décembre 1880, en partie visible à Paris.

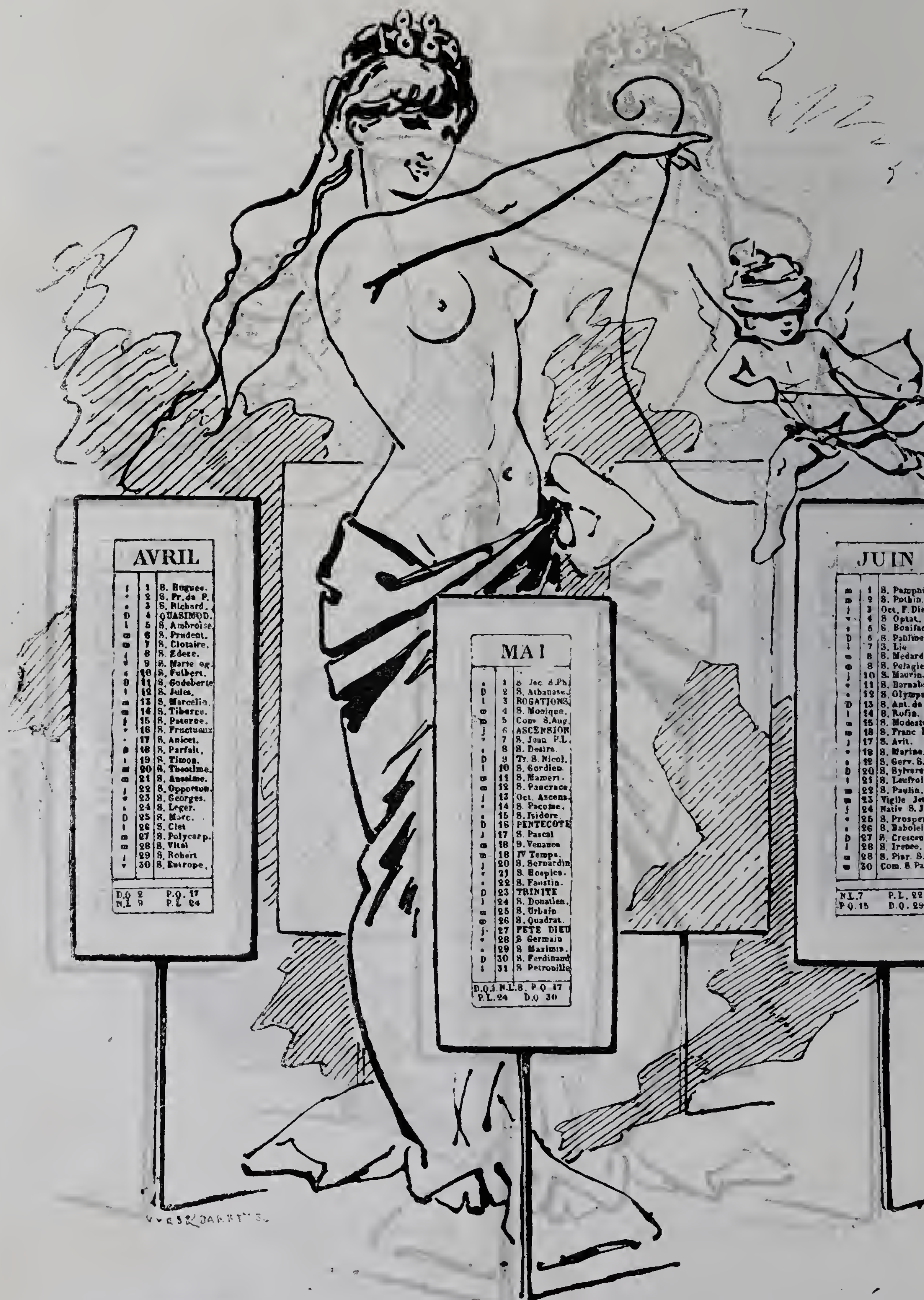
Commencement. . . . . 0 h. 40 m. soir.

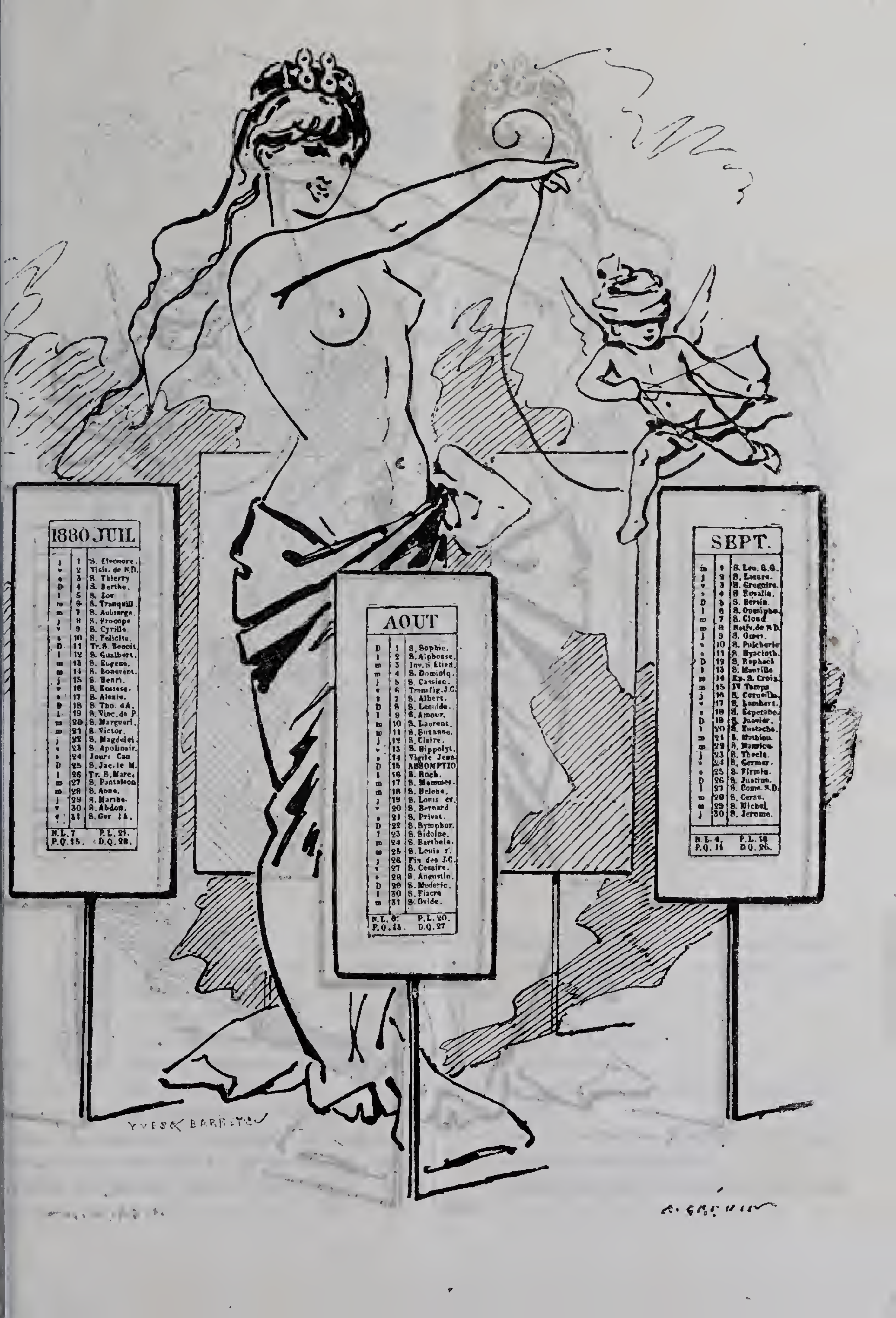
Milieu . . . . 3 h 48 m. soir.

Fin. . . . . 6 h 55 m. soir.




1880 JANV.
j 1 CIRCONCIS
v 2 S. Basile.
s 3 S. Genevieve
D 4 S. Rigobert
l 5 S. Amelie.
m 6 EPIPHANIE
m 7 Noces.
j 8 S. Lucien.
v 9 S. Pierre.
s 10 S. Paul.
D 11 S. Theodore
l 12 S. Arcade.
m 13 Sept. de N.S
m 14 S. Hilaire.
j 15 S. Maur
v 16 S. Guillaume
s 17 S. Antoine.
D 18 Ch. S. P. a R.
l 19 S. Sulpice.
m 20 S. Sebastien
m 21 S. Agnes.
j 22 S. Vincent.
v 23 S. Ildefons.
s 24 S. Babylas.
D 25 SEPTUAGE
l 26 S. Paule
m 27 S. Julien.
m 28 S. Charlem.
j 29 S. Fr. de S.
v 30 S. Bathilde.
s 31 S. Marcelle.
D.Q. 5 P.Q. 18
N.L. 11 P.L. 27.
FÉVR.
D 1 SEXAGESIM
l 2 PURIFICATI
m 3 S. Blaise
m 4 S. Gilbert
j 5 S. Agathe.
v 6 S. Amand.
s 7 S. Romuald.
D 8 QUINQUAGE
l 9 S. Apolline.
m 10 Mardi Gras.
m 11 CENDRES.
j 12 S. Eulalie.
v 13 S. Lezin.
s 14 S. Valentin.
D 15 QUADRAGE.
l 16 S. Julienne.
m 17 S. Theodule.
m 18 IV Temps.
j 19 S. Gabin.
v 20 S. Eucher
s 21 S. Pepin
D 22 REMINISCE
l 23 S. Milburge.
m 24 S. Mathias.
m 25 S. Juste.
j 26 S. Nestor.
v 27 S. Honorine.
s 28 S. Romain.
D 29 OCULI.
Nom. d'Or 19 Ep. XVIII.
Ind. Rom. 8. Let. Do. D.C.
D.Q. 3. P.Q. 18
N.L. 10. P.L. 26.
MARS
l 1 S. Eudoxie.
m 2 S. Simplice.
m 3 S. Cunegond.
j 4 S. Casimir
v 5 S. Adrien.
s 6 S. Colette.
D 7 LÆTARE.
l 8 S. Jean D.
m 9 S. Françoise.
m 10 S. Blanchard.
j 11 S. Euloge
v 12 S. Pol
s 13 S. Euphrasie
D 14 PASSION.
l 15 S. Zacharie.
m 16 S. Cyriaque.
m 17 S. Gertrude.
j 18 S. Alexandre
v 19 S. Joseph.
s 20 S. Joachim.
D 21 RAMEAUX.
l 22 S. Epaphrod.
m 23 S. Victorien.
m 24 S. Simeon.
j 25 ANNONCIAT
v 26 VEND SAIN.
s 27 S. Rupert
D 28 PAQUES
l 29 S. Frisque.
m 30 S. Rieul
m 31 S. Balbine.
D.Q. 3 P.Q. 19
N.L. 11 P.L. 26
YVES & BARRET. SC

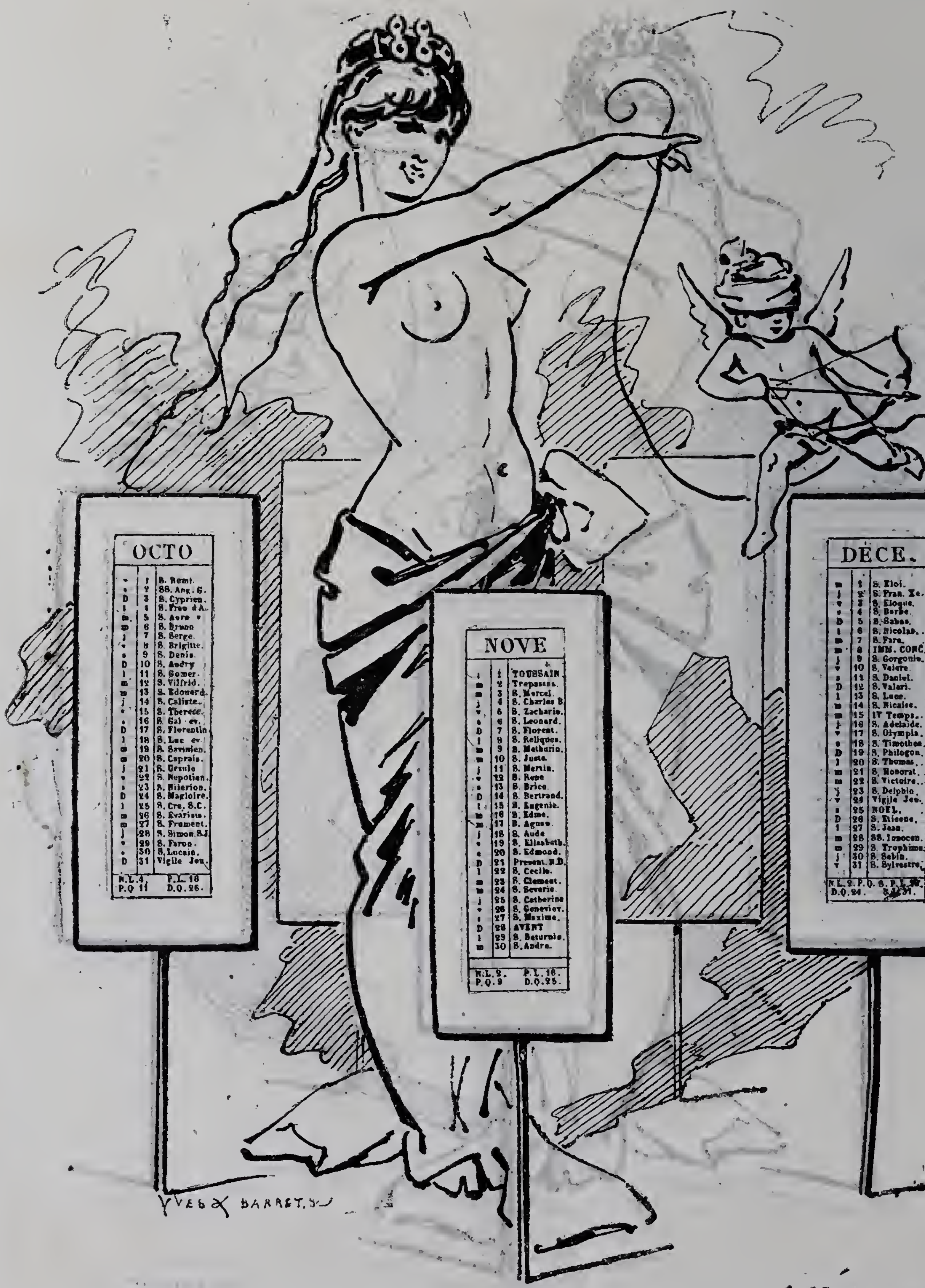

AVRIL
1 S. Hugues.
2 S. Fr. de P.
3 S. Richard.
4 QUASIMOD.
5 S. Ambroise.
6 S. Prudent.
7 S. Clotaire.
8 S. Edese.
9 S. Marie eg.
10 S. Fulbert.
11 S. Godeberte
12 S. Jules.
13 S. Marcelin.
14 S. Tiberce.
15 S. Paterne.
16 S. Fructueux
17 S. Anicet.
18 S. Parfait.
19 S. Timon.
20 S. Theotime.
21 S. Anselme.
22 S. Opportun.
23 S. Georges.
24 S. Leger.
25 S. Marc.
26 S. Clet
27 S. Polycarp.
28 S. Vital
29 S. Robert
30 S. Eutrope.
D.Q. 2 P.Q. 17
N.L. 9 P.L. 24
MAI
1 S. Jac. & Ph.
2 S. Athanase.
3 ROGATIONS.
4 S. Monique.
5 Conv. S. Aug.
6 ASCENSION
7 S. Jean P.L.
8 S. Desire.
9 Tr. S. Nicol.
10 S. Gordien.
11 S. Mamert.
12 S. Pancrace.
13 Oct. Ascens.
14 S. Pacome.
15 S. Isidore.
16 PENTECOTE
17 S. Pascal
18 S. Venance
19 IV Temps.
20 S. Bernardin.
21 S. Hospice.
22 S. Faustin.
23 TRINITE
24 S. Donatien.
25 S. Urbain
26 S. Quadrat.
27 FETE DIEU
28 S. Germain
29 S. Maximin.
30 S. Ferdinand
31 S. Petronille
D.Q. 1. N.L. 8. P.Q. 17
P.L. 24 D.Q. 30
JUIN
1 S. Pamphile.
2 S. Pothin.
3 Oct. F. Dieu.
4 S. Optat.
5 S. Boniface.
6 S. Pauline.
7 S. Lie
8 S. Medard.
9 S. Pelagie.
10 S. Maurin.
11 S. Barnabe.
12 S. Olympe.
13 S. Ant. de P.
14 S. Rufin.
15 S. Modeste.
16 S. Franc R.
17 S. Avit.
18 S. Marine.
19 S. Gerv. S.P.
20 S. Sylvere.
21 S. Leufroi.
22 S. Paulin.
23 Vigile Jean.
24 Nativ. S. J.B.
25 S. Prosper.
26 S. Babolein.
27 S. Crescent.
28 S. Irenee.
29 S. Pier. S.P.
30 Com. S. Paul.
N.L. 7 P.L. 22
P.Q. 15 D.Q. 29



1880 JUIL		
j	1	S. Eleonore.
v	2	Visit. de N.D.
s	3	S. Thierry
D	4	S. Berthe.
l	5	S. Zoe
m	6	S. Tranquill.
m	7	S. Aubierge.
j	8	S. Procope
v	9	S. Cyrille.
s	10	S. Felicite.
D	11	Tr. S. Benoit.
l	12	S. Gualbert.
m	13	S. Eugene.
m	14	S. Bonevent.
j	15	S. Henri.
v	16	S. Eustase.
s	17	S. Alexis.
D	18	S. Tho. d'A.
l	19	S. Vinc. de P.
m	20	S. Margueri.
m	21	S. Victor.
j	22	S. Magdelei.
v	23	S. Apolinair.
s	24	Jours Can
D	25	S. Jac. le M.
l	26	Tr. S. Marc.
m	27	S. Pantaleon
m	28	S. Anne.
j	29	S. Marthe.
v	30	S. Abdon.
s	31	S. Ger l'A.
N.L. 7	P.L. 21.	
P.Q. 15.	D.Q. 28.	

AOUT		
D	1	S. Sophie.
l	2	S. Alphonse.
m	3	Inv. S. Etien.
m	4	S. Dominiq.
j	5	S. Cassien.
v	6	Transfig. J.C.
s	7	S. Albert.
D	8	S. Leonide.
l	9	S. Amour.
m	10	S. Laurent.
m	11	S. Suzanne.
j	12	S. Claire.
v	13	S. Hippolyt.
s	14	Vigile Jeun.
D	15	ASSOMPTIO
l	16	S. Roch.
m	17	S. Mammes.
m	18	S. Helene.
j	19	S. Louis ev.
v	20	S. Bernard.
s	21	S. Privat.
D	22	S. Symphor.
l	23	S. Sidoine.
m	24	S. Barthele.
m	25	S. Louis r.
j	26	Fin des J.C.
v	27	S. Cesaire.
s	28	S. Augustin.
D	29	S. Mederic.
l	30	S. Fiacre
m	31	S. Ovide.
N.L. 6.	P.L. 20.	
P.Q. 13.	D.Q. 27	

SEPT.		
m	1	S. Leu. S.G.
j	2	S. Lazare.
v	3	S. Gregoire.
s	4	S. Rosalie.
D	5	S. Bertin.
l	6	S. Onesiphe.
m	7	S. Cloud
m	8	Nativ. de N.D.
j	9	S. Omer.
v	10	S. Pulcherie
s	11	S. Hyacinth.
D	12	S. Raphael
l	13	S. Maurille
m	14	Ex. S. Croix
m	15	IV Temps
j	16	S. Corneille.
v	17	S. Lambert.
s	18	S. Esperance.
D	19	S. Janvier.
l	20	S. Eustache.
m	21	S. Mathieu
m	22	S. Maurice
j	23	S. Thecle.
v	24	S. Germer.
s	25	S. Firmin.
D	26	S. Justine.
l	27	S. Come. S.D.
m	28	S. Ceran.
m	29	S. Michel
j	30	S. Jerome.
N.L. 4.	P.L. 18	
P.Q. 11	D.Q. 26.	


OCTO
v 1 S. Remi.
s 2 SS. Ang. G.
D 3 S. Cyprien.
l 4 S. Fran d'A.
m 5 S. Aure
m 6 S. Bruno
j 7 S. Serge.
v 8 S. Brigitte.
s 9 S. Denis.
D 10 S. Audry
l 11 S. Gomer.
m 12 S. Vilfrid.
m 13 S. Edouard.
j 14 S. Caliste.
v 15 S. Therese.
s 16 S. Gal ev.
D 17 S. Florentin
l 18 S. Luc ev.
m 19 S. Savinien.
m 20 S. Caprais.
j 21 S. Ursule
v 22 S. Nepotien.
s 23 S. Hilarion.
D 24 S. Magloire.
l 25 S. Cre, S.C.
m 26 S. Evariste.
m 27 S. Frument.
j 28 S. Simon.S.J.
v 29 S. Faron.
s 30 S. Lucain.
D 31 Vigile Jeu.
N.L.4. P.L. 18
P.Q 11 D.Q.26.
NOVE
l 1 TOUSSAIN.
m 2 Trepasses.
m 3 S. Mercel.
j 4 S. Charles B.
v 5 S. Zacharie.
s 6 S. Leonard.
D 7 S. Florent.
l 8 S. Reliques.
m 9 S. Methurin.
m 10 S. Juste.
j 11 S. Martin.
v 12 S. Rene
s 13 S. Brice.
D 14 S. Bertrand.
l 15 S. Eugenie.
m 16 S. Edme.
m 17 S. Agnes.
j 18 S. Aude
v 19 S. Elisabeth.
s 20 S. Edmond.
D 21 Present. N.D.
l 22 S. Cecile.
m 23 S. Clement.
m 24 S. Severie.
j 25 S. Catherine
v 26 S. Genevier.
s 27 S. Maxime.
D 28 AVENT
l 29 S. Saturnin.
m 30 S. Andre.
N.L. 2. P.L. 16.
P.Q. 9 D.Q. 25.
DECE.
m 1 S. Eloi.
j 2 S. Fran. Xe.
v 3 S. Eloque.
s 4 S. Barbe.
D 5 S. Sabas.
l 6 S. Nicolas.
m 7 S. Fare.
m 8 IMM. CONC.
j 9 S. Gorgonie.
v 10 S. Valere.
s 11 S. Daniel.
D 12 S. Valeri.
l 13 S. Luce.
m 14 S. Nicaise.
m 15 IV Temps.
j 16 S. Adelaide.
v 17 S. Olympia.
s 18 S. Timothee.
D 19 S. Philogon.
l 20 S. Thomas.
m 21 S. Honorat.
m 22 S. Victoire.
j 23 S. Delphin.
v 24 Vigile Jeu.
s 25 NOEL.
D 26 S. Etienne.
l 27 S. Jean.
m 28 SS. Innocen.
m 29 S. Trophime.
j 30 S. Sabin.
v 31 S. Sylvestre.
D.Q. 24.
YVES & BARRET. Sc
A. GRÉVIN

BRASSERIE A CEDER



Une jolie victoria s'arrête devant une brasserie du quartier latin.

La patronne de l'établissement accourt pour recevoir la dame, qui saute légèrement hors de sa voiture.

— Quel est l'heureux hasard qui t'amène dans le quartier? demande la patronne. Depuis un an que tu as quitté tes camarades de Bullier, tu as l'air de faire fi de nous.

— Hélas! ma chère, j'étais avec un homme sérieux qui ne voulait me mener qu'au Cirque ou à Mabille.

— Il est en voyage?

— Non, il va se marier.

— Quel lâcheur!

— Ne l'insultons pas, car il veut me faire une position.

— C'est un ange. Et c'est pour cela, Adèle, que tu viens me voir?

— On m'a dit que ta brasserie était à céder.

— Oui, et tu veux me l'acheter?

— Je ne viens pas pour autre chose.

— Bonne idée.

— Tu ne te retires pas pour cause de mauvaises affaires?

— J'en fais d'excellentes.

— J'en étais sûre.

— Mais je veux aller fonder en Angleterre une brasserie à l'instar de celle-ci; je serai commanditée par un Anglais. De quelle somme peux-tu disposer?

— De vingt mille francs.

— J'aurais voulu vendre cette maison vingt-cinq mille; mais pour t'être agréable, je suis prête à tous les sacrifices; et puis vingt mille francs, c'est bon à prendre de la main à la main.

— Mais tu sais que si j'ai bu beaucoup de bocks jadis au quartier, je ne connais rien absolument au commerce de la bière et des liqueurs fortes.



— Je vais t'initier à tous les petits mystères de la chose. Enlève ton chapeau et installe-toi au comptoir.

D'abord je vais te présenter mon personnel féminin, que je te conseille de garder. Il est dans les conditions voulues : minois chiffonnés, pas bégueules, bon estomac et grande altération. Et puis il se renouvelle assez souvent de lui-même.

— Il y a les enlèvements.

— Et surtout l'hôpital, qui nous en prend beaucoup.



— Combien donne-t-on à ces dames?

— Rien. Elles payent au contraire trois francs par jour pour leur nourriture. Mais elles ne mangent pas beaucoup, parce qu'elles goûtent toute la journée; alors aux heures de repas, elles n'ont plus faim. On peut donc déjà réaliser un petit bénéfice sur leur versement quotidien.

— A quelle heure arrivent-elles?

— Vers onze heures, et elles restent jusqu'à une heure du matin.

— Ont-elles des congés?

— Un jour par semaine, pour aller se promener à la campagne avec les meilleurs clients de la maison.

— Ont-elles bon caractère?

— Avec moi, mais pas entre elles. De temps en temps elles se jettent des bocks à la tête.

— C'est ennuyeux.

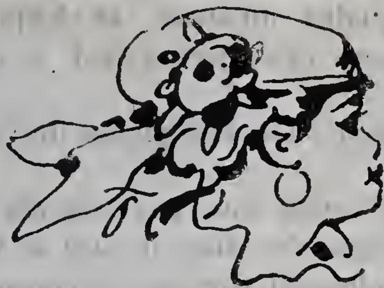
— Au contraire, ces petites luttes rapportent encore de l'argent parce qu'on fait payer la casse, et l'on force la note, car les frais du combat sont toujours payés par le consommateur pour lequel ces dames se sont battues. C'est très-flatteur pour un homme de susciter un conflit, il ne peut donc se refuser à payer les dépenses. C'est par ce moyen-là que j'ai remplacé cette glace qui ne me plaisait pas. Pendant la lutte j'ai envoyé un coup de

canne dans la glace, et j'ai affirmé aux combattantes qu'elles l'avaient brisée avec un bock. Ce soir-là le bon jeune homme, auteur du pugilat, en a eu pour ses cinq louis!

— Tu es rusée.

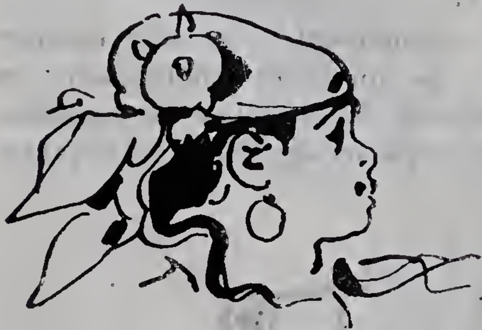
— Il faut bien savoir faire ses affaires. Allons, mesdames, venez autour du comptoir, je vais vous présenter à celle qui doit me succéder.

— Voyons la nouvelle patronne, s'écrie tout le personnel féminin.



— Ma chère Adèle, dit la patronne, je te présente Rigolette, une petite blonde qui sait pousser à la consommation: elle a un estomac excellent.

— Parbleu! fait Rigolette, l'année dernière, quand j'étais dans ma famille, je ne mangeais pas tous les jours; je puis bien me rattraper.



— Voici maintenant Thérèse, dite l'*Eponge*.

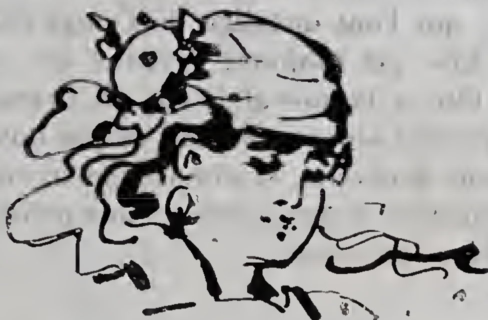
— Pourquoi ce surnom?

— Parce qu'elle vide six bocks pendant que les douze coups de minuit sonnent.

— Quel cratère incandescent!

— Oh! elle l'entretient avec des écrevisses bordelaises, des soupes au fromage et autres excitants. Voici la *Rosière*.

— Sapristi! ici, dans cette brasserie?...



— Elle se fait donner sa part en argent.

— Comment cela?

— Au lieu d'un bock, elle demande trente centimes. Seulement, comme, en agissant ainsi, elle porterait préjudice à la maison, elle verse à la caisse quinze centimes. Elle procède ainsi pour amasser de l'argent.

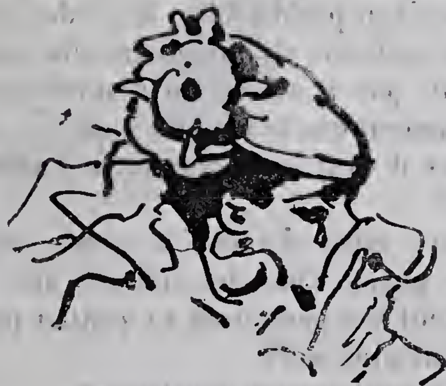
— Quelle jeune fille rangée!

— Elle est folle d'un jeune premier du théâtre Montparnasse qui lui a promis de l'épouser le jour où elle aurait une dot.

— Excellent cœur.

En entendant ce récit, la *Rosière* s'éloigne en versant d'abondantes larmes.

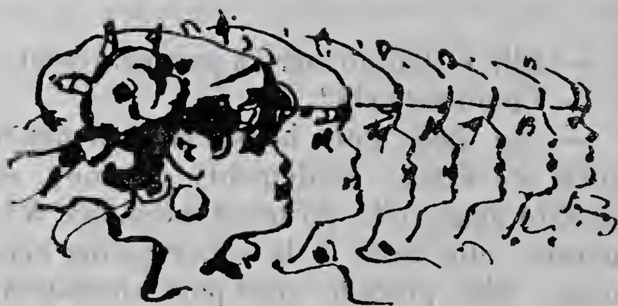
— Si elle pleure ainsi dans les bocks, ça doit ennuyer les consommateurs.



— Ça ne lui produit de l'effet que quand on lui parle de son bien-aimé.

— Dans les brasseries les femmes ont du cœur.

— Elles ont plutôt de l'estomac; celle-ci est l'exception. Voici maintenant Niniche qui a été enlevée trois fois par des hommes très-riches, qui l'ont installée de l'autre côté de l'eau. Elle est toujours revenue ici : cette brave fille a la nostalgie de la brasserie. Elle resterait volontiers dans un joli hôtel de la rue de Boulogne, si son protecteur voulait lui permettre de tenir rien qu'une petite buvette dans son salon.



Les présentations continuent.

— Mesdames, dit Adèle, je vous conserverai toutes avec moi, et j'espère que nous vivrons en bonne intelligence.

— Ce n'est pas tout, reprend la patronne, il faut que tu connaisses aussi les trucs que ces dames emploient pour forcer la consommation.

— Elles boivent beaucoup?

— Il ne s'agit pas de cela : il y a des jours où, avec la meilleure volonté du monde, on ne parviendrait pas à avaler un demi-bock de plus du moment que le compte y est.

— Alors il faut leur permettre d'aller se promener?

— Non, elles doivent toujours rester fidèles au poste. Que deviendrait une patronne si tout son personnel la quittait parce qu'il n'aurait plus soif?

— Alors quel moyen employer?

— Je vais te le dire : on demande dans ce cas-là d'une liqueur quelconque, et l'on va chercher dans cette armoire une bouteille portant l'inscription de curaçao de Hollande, d'anisette extrafine ou de crème de cacao. Cette liqueur n'est que de l'eau sucrée avec un sirop quelconque, pour lui donner de la couleur. On peut en absorber ainsi cent verres dans une journée sans le moindre effort.

— Et l'on fait payer chaque petit verre?

— Soixante ou soixante-quinze centimes, suivant la qualité du sucre, et chaque litre de cette liqueur extrafine revient à quatre sous.

— Sapristi!... On doit gagner de l'argent ici.

— Je ne vends donc pas trop cher mon fonds de commerce. Mais il faut se laisser tutoyer et embrasser par tous les consommateurs; la patronne ne doit pas être plus bégueule que les servantes.

— Tutoyer, ça m'est égal, je permets aussi de m'embrasser; mais il ne faut pas me demander d'aimer.

— Une jeune fille du meilleur monde pourrait tenir une brasserie.

— Oui; mais il y a les stupides préjugés de la société!...

— En quelques années je pourrai faire fortune?

— Certainement... et aller épouser en province un important fonctionnaire, maire de sa localité ou capitaine de pompiers : il sera fier de passer ses revues en t'ayant à son bras.





FANTASIA

— Lorsque j'ai vu que l'on s'obstinait à ne pas vouloir nous marier, je suis allée chez lui, et je lui ai dit : Paul! embrassez-moi... Je pense que, maintenant, il faudra bien qu'on nous marie!



UNE PRÉSENTATION.

— Monsieur Anatole de l'École de droit.
— Mademoiselle Louisa des Fantaisies-Lyriques.
— . . . .
— . . . .
— Eh bien! mais, si nous allions prendre un bock?



FANTAISIE BOURGEOISE.

— Un sinistre épouvantable vient de jeter la consternation dans la petite ville de X...; plus de deux cents familles...

— Quel bonheur! maman! une nouvelle fête de bienfaisance pour les victimes; nous allons danser!



FEMME DE PLUME.

— Tu sais que ça n'est pas neuf?

— En littérature, mon cher, il n'y a rien de neuf : prenez un livre, quel qu'il soit, et trouvez-m'y un mot, une syllable, une lettre... qui n'ait jamais servi!



A LA MER.

— Filons ; v'là Nana ; elle veut à toute fin que j' sois l' père de son gosse.
— Mais, moi aussi ! ! !



QUARTIER VAUGIRARD.

— Pauv' chéri ! J'avais joliment peur que tu ne viennes pas.

— Après l'imparfait, le plus-que-parfait, les passés et les conditionnels, on emploie l'imparfait et le plus-que-parfait du subjonctif, selon le temps qu'on veut exprimer à l'égard du premier verbe.

— Miséricorde ! ! !



À MABILLE.

— Comment! vous ne vous voyez plus avec Nana! vous qui étiez si amies!
— Eh bien! oui; mais dans c' moment-ci, notre mitié se repose.



FANTASIA.

— Oui, monsieur, ma fille est sortie; mais si monsieur...
— Jamais d' la vie!



PAS TUER, DÉMÉNAGER

SCÈNE DE LA VIE CONJUGALE



Je n'ai pas d'illusions à me faire, se dit Rabourdet; ma femme me trompe. J'ai entre les mains les preuves les plus certaines de son infidélité. On m'écrit de tous côtés pour m'apprendre la triste vérité. On ne manque pas d'amis pour vous annoncer les choses qui doivent vous faire du chagrin.

Ma situation — ort commune du reste, me rend très-per- lexe.

Que faire? Dois-je me tuer?... J'avoue que je n'en ai pas envie.

Dois-je tuer l'amant et garder ma femme?...

L'existence avec cette créature folâtre sera bien désagréable pour tous deux.

Dois-je suivre l'exemple d'un de mes collègues en infortunes conjugales, et faire trois victimes?...

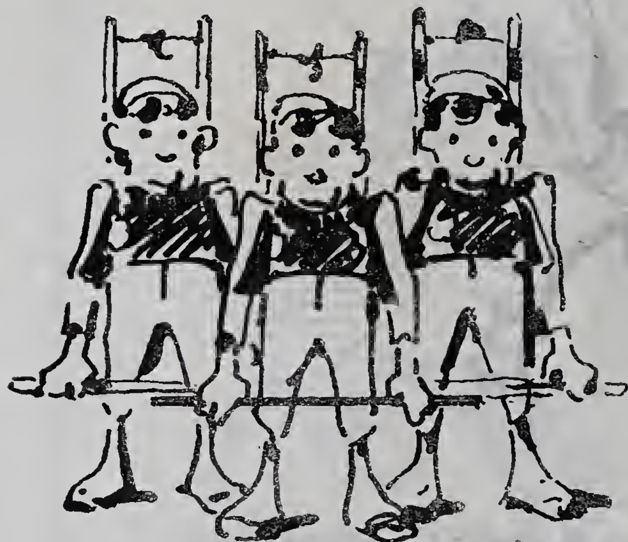
Non; j'ai en tête un autre projet qui me sourit davantage.

A l'œuvre, mon brave Rabourdet; tu sais où rencontrer les coupables, tu vas donc pouvoir mettre ton projet à exécution.

* * *

Madame Rabourdet et son bien-aimé, M. Gustave, sont en tête-à-tête fort amoureux.

Une porte s'ouvre subitement. Le mari arrive accompagné de trois témoins, de trois commissionnaires qu'il a pris dans un quartier fort éloigné du sien.







Stupéfaction des coupables à la vue du maître et de ses trois acolytes médaillés.

— Sauve-toi, Gustave, s'écrie l'épouse adultère, il va te tuer.

Gustave s'apprête à chercher un refuge par la cheminée.

— Que personne ne bouge, dit tranquillement le mari. Ne tremblez pas, je ne ferai aucune victime. D'abord je n'ai sur moi ni poignard, ni revolver, ni poison. Je ne me suis chargé que de trois braves Auvergnats que j'ai fait venir d'abord pour qu'ils puissent constater le *flagrante delicto*, afin qu'on ne puisse pas m'accuser d'agir sans preuves certaines et d'avoir voulu, dans un moment de mauvaise humeur, me débarrasser de ma femme. J'aurais pu, pour cette intéressante constatation, amener des amis; mais ces derniers sont toujours prêts à se réjouir des infortunes d'autrui. J'aurais pu encore m'adresser à des parents, mais ils veulent souvent donner une mauvaise interprétation aux choses les plus flagrantes, dans le but d'éviter un scandale. J'ai donc eu recours à ces trois commissionnaires qui ne sont même pas de ce quartier, afin de leur éviter la peine de jaser sur moi et de raconter chez tous les marchands de vin des rues voisines mon ennuyeuse aventure. S'ils veulent bavarder, ils le pourront, mais ils ne feront pas connaître mon nom, car ils l'ignorent.

Les deux amoureux se regardent avec étonnement en écoutant ce récit.

— Maintenant, ma chère, je vais te dire le parti qu'il te reste à prendre, continue le mari. Si tu aimes M. Gustave ici présent, c'est sans doute parce que tu n'as plus pour moi aucune affection. Je vais donc assurer le bonheur de toute ta vie en te priant de vouloir bien rester avec ton séducteur.

Madame Rabourdet balbutie quelques paroles incompréhensibles. Gustave devient blême.

— Et il s'agit, ajoute Rabourdet, de ne pas perdre une minute. Je vous ai dit que j'avais amené ces trois braves médaillés

d'abord comme témoins de la scène, ensuite pour les charger d'une mission qui les concerne plus ordinairement. Ils vont t'aider, ma chère épouse, à porter chez M. Gustave tout ce qui peut t'appartenir dans cette maison. Ils ont là, sur le palier, trois crochets et en bas un brancard. J'ai cru inutile de prendre une voiture de la maison Bailly, parce que la plus grande partie du mobilier m'appartient. Enfin, si nous avons besoin d'un coup de main, M. Gustave m'aidera, il m'a bien secondé en d'autres occasions. Je vais te charger des choses les plus légères, mais qui sont les plus importantes. Voici ta dot : cent mille francs en rentes françaises. Je garde les cinq cent mille francs qui m'appartiennent. Je sais que M. Gustave n'est pas riche, la position sera donc moins aisée chez lui que chez moi. Mais s'il t'aime, il travaillera et cherchera à te gagner de l'argent.

— Mais, mon ami, je...

— Pas d'observations ; elles sont inutiles en ce moment. Je vais donner des ordres aux commissionnaires ; cela marchera plus vite. Prenez tous ces bibelots qui sont sur ces tables et sur ces étagères. Ce sont des petits souvenirs que j'ai donnés à ma femme pour sa fête et son jour de l'an. Il y a dans ce cabinet toutes les toilettes de madame. Faites-en des paquets. Ah ! j'oubliais que cet album de photographies contient le portrait de M. Gustave. Je ne veux pas le conserver. Il fera meilleur effet sur la cheminée de votre appartement dans un joli cadre doré, à côté de madame Rabourdet. Je ne vois plus rien appartenant à ma chère moitié. La femme de chambre pourra être aussi du déménagement, car je n'ai pas besoin de ses services pour mon usage personnel.

Madame Rabourdet se met à pleurer, Gustave tremble de tous ses membres.

— Pourquoi cet air agité ? reprend M. Rabourdet, pourquoi ces larmes ? Vous n'allez pas vous quitter, vous allez, au contraire, vivre ensemble comme deux amoureux qui éprouvent l'un pour l'autre la plus vive affection. Maintenant que tout est prêt, vous pouvez vous retirer. Il faut que je m'habille, car je dîne en ville ce soir, j'ai un dîner de garçons. Nous comptons nous amuser, et, certes, je ne serai pas le moins gai. Après une liquidation comme celle-là, il faut bien prendre quelques distractions.

— Non ! s'écrie madame Rabourdet, je ne te quitterai pas...

— Et moi, je ne te garderai pas.



Madame Rabourdet a une attaque de nerfs et s'affaisse dans un coin de la chambre en se cramponnant aux rideaux.

— J'avais prévu cette crise, dit tranquillement le mari. Commissionnaires, prenez un crochet, et placez ma femme dessus ; vous la porterez dans un fiacre ; il y a une station de voitures en face.

Les ordres du mari sont exécutés.

Madame Rabourdet est hissée sur un cro-

chet, et le plus vigoureux Auvergnat la descend.

— J'espère, monsieur, dit M. Rabourdet à Gustave, j'espère que vous allez monter dans ce fiacre pour prodiguer à ma femme les soins que son état réclame... Voici un flacon de sels et une bouteille d'eau de mélisse.

— Mais, monsieur..., balbutie Gustave.

—Ah! pardon!... j'oubliais de vous payer la course. Voici deux francs... Le cocher aura cinq sous de pourboire, et cinq pour ma femme que l'automédon pourra considérer comme un colis... Bon voyage, et ne cassez rien.

*
* *

Six semaines après, chez M. Gustave.

MADAME RABOURDET (pleurant). — Ciel!... que je m'ennuie!

GUSTAVE (à part). — Et moi, donc!... En voilà une aventure!... Quand on me repincera à faire la cour aux femmes mariées, il fera chaud.

MADAME RABOURDET. — Gustave, voyageons pour me distraire.

— Je n'ai pas d'argent.

— Tu peux bien travailler pour gagner de quoi améliorer notre situation.

— C'est facile à dire.

— Ah! grand Dieu! mon mari aurait bien mieux fait de me tuer.

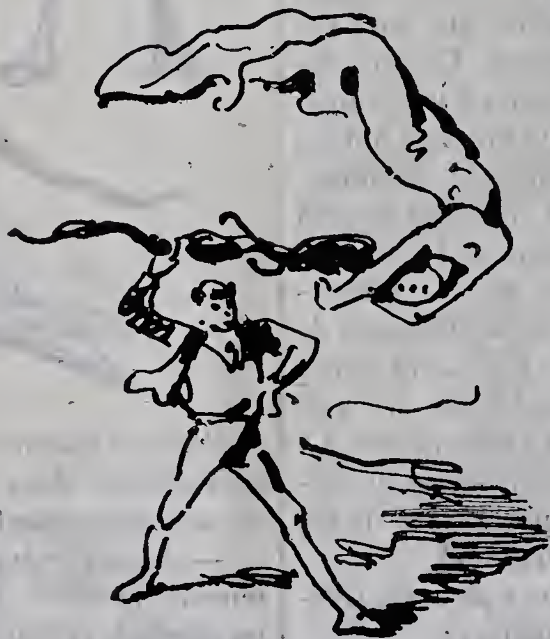
— C'est vrai... Je l'ai pensé plus d'une fois.

— Scélérat!... bandit!... vil séducteur!...

— Des paroles amères à présent.

Madame Rabourdet prend un verre et le jette à la tête de Gustave; celui-ci la saisit par les cheveux et la roule par terre.

Tableau!...





AU PARLOIR.

— Eh bien! voyons, dis-moi, ton mari est-il aimable?
— Plus... qu'aimable.
— Oh! raconte-moi ça!



REGRETS.

— Comment! comment! mam'selle, vous l'aimiez tant qu'ça!

— Tu es bonne, toi; il m'avait promis un p'tit hôtel dans les Champs-Élysées à la mort de sa mère.



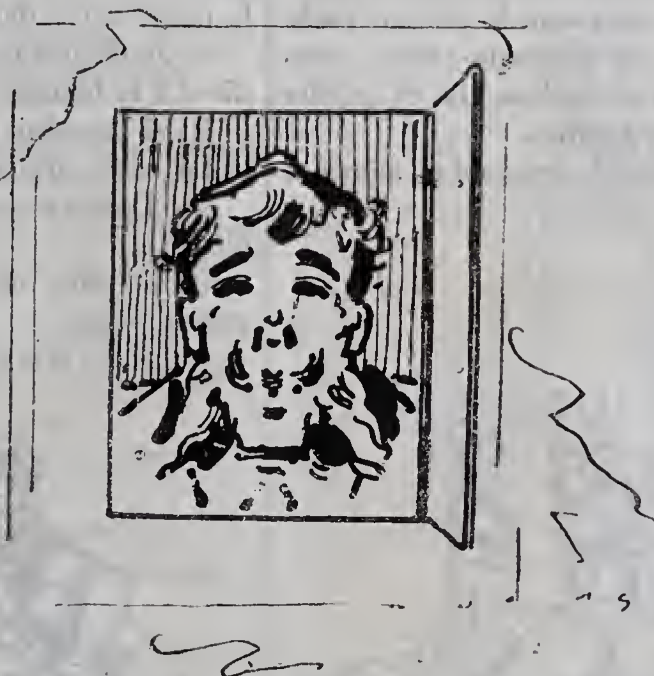
A TRAVERS PARIS.

— Eh ben! voyons, v'nez vendredi... tous les vendredis j' suis veuve.

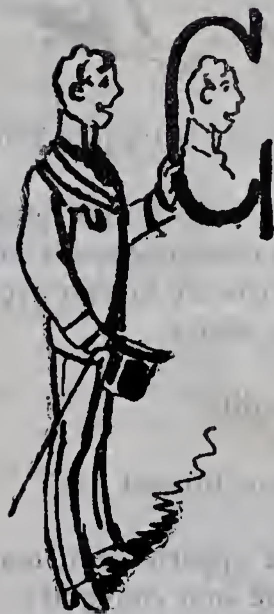


EN CARNAVAL.

— A r'voir, m'man.
— A r'voir, fille; et t'esquinte pas.



LA RECHERCHE D'UN APPARTEMENT



Concierge!

— Monsieur.

— Vous avez un appartement à louer?

— Oui, monsieur, au troisième. Il est de dix huit cents francs. Il se compose d'un salon, d'une salle à manger et de deux chambres à coucher.

— Peut-on le visiter?

— Oui, monsieur.

Et Alfred de Beauperthuis, précédé de la concierge, monte les trois étages.

Il visite l'appartement, et arrive dans une chambre disposée en boudoir.

Une femme charmante, étendue sur une chaise longue, lit un roman.

A l'arrivée du visiteur, elle fait un petit mouvement de tête pour répondre au salut d'Alfred, puis elle continue sa lecture.

Alfred considère plus attentivement la dame que la pièce que la concierge lui montre.

Puis il continue sa visite, après s'être excusé auprès de sa locataire de l'avoir dérangée.

Avant de quitter l'appartement, il demande à la concierge la permission de jeter un dernier regard sur la chambre devenue le boudoir.

— Elle est définitivement très-bien, dit Alfred.

— Elle a de bonnes proportions, ajoute la concierge, qui croit que le visiteur parle de la chambre; et, continue-t-elle, vous voyez qu'elle est en très-bon état et qu'elle n'a pas besoin de réparation.

—Elle est très-fraîche, répond en souriant le jeune homme.



Il s'éloigne en saluant de nouveau.

— Je vous rendrai une réponse après-demain, dit-il à la concierge.



Le surlendemain Alfred revient, mais il passe rapidement devant la loge de la concierge.

Il grimpe lestement les trois étages et sonne à la porte de l'appartement, qui a pour lui un attrait tout particulier en dehors de la distribution des pièces.

— Je désirerais parler à votre maîtresse, dit-il à la bonne.

Il est introduit dans le salon.

La dame arrive.

— Excusez-moi de vous importuner, lui dit-il.

— Veuillez me faire connaître le motif qui vous amène.

— Je ne sais si vous me reconnaissez.



— N'êtes-vous pas venu l'autre jour visiter cet appartement?

— En effet, madame; mais je désirerais vous demander quelques renseignements que la concierge ne pourrait pas me fournir avec toute la franchise que je désire.

— Parlez, monsieur.

— Il n'y a pas d'humidité?

— Non, monsieur.

— Et les cheminées ne fument pas?

— Non, monsieur.

— Et vous quittez cet appartement, madame, parce qu'il cesse de vous convenir?

— Oh! non; il me plaît beaucoup; mais je vais partir pour l'Amérique.

— Quelque grosse affaire vous appelle donc dans l'autre monde?... Oh! excusez mon indiscrétion.

— Il n'y en a aucune. Je pars parce que la personne que je connaissais se marie.

— Ah! bah!

— Je veux l'oublier en faisant un grand voyage.

— Vous vous ennuierez beaucoup dans un pays où, sans doute, vous ne connaissez personne.

— Si je m'ennuie trop, je me tuerai.

— Oh! madame, quand on est si jolie, peut-on tenir de pareils propos!

— La mort est un vrai soulagement pour nous autres femmes.

— Emportez-vous votre mobilier?

— Non, je le vendrai; je suis en pourparlers avec un tapissier.

— Mais, si vous le permettez, je vous achèterai tous ces meubles.

— Vous n'en avez donc pas?... Ah! à mon tour je vous prie d'excuser mon indiscrétion.

— Je viens de quitter ma famille, qui habite la Bretagne. En attendant mon installation, je suis descendu au Grand-Hôtel. Mais je tiens à avoir le plus tôt possible mon chez-moi. La vie d'hôtel n'est pas agréable, et mes trente mille livres de rente me permettent de me créer un intérieur.

— Je vous cède mon mobilier tel qu'il est. Le tapissier l'a estimé dix-huit mille francs.

— Demain, je vous remettrai cette somme.

— Et demain, monsieur, je vous céderai cet appartement.

— Oh! madame, ne vous pressez pas de partir.

Nouveau silence.

— Voulez-vous que je vous fournisse aussi une domestique? demande la dame.

— Mais très-volontiers.

— J'ai une bonne très-honnête qui fera parfaitement votre affaire.

— Je la prends.

— Je vais vous la présenter.



Elle sonne. La bonne arrive.

— Justine, monsieur loue mon appartement, achète mon mobilier et vous prend à son service.

— Ah! bah!...

— Acceptez-vous? demande Alfred.

— Avec grand plaisir, répond Justine, en esquissant son plus gracieux sourire.

— Je me nomme Alfred de Beauperthuis. Je suis malheureusement garçon, et je dînerai sans doute fort rarement chez moi, car il est triste de manger seul. Si je me crée quelques relations, je prendrai un valet de chambre pour vous aider.

Alfred donne un louis à Justine, qui se retire en remerciant beaucoup son nouveau maître.

— Maintenant j'ai encore quelque chose à vous proposer.

— Parlez, chère madame.

— J'ai un petit chien que la traversée fatiguerait. Voulez-vous que je vous le cède?

— Mais très-volontiers.

Nouveau silence.

— Vous n'avez plus rien à me céder? demande Alfred.

— Non, j'emporte mes robes, car elles ne pourraient vous servir.

— Hélas! non; je ne connais personne.

— Bien vrai?

— Je vous le jure.

— Enfin, je vais préparer mes bagages pour partir demain.

— Pourquoi vous presser?

— Il faut bien que je vous laisse chez vous.

— Mais vous ne m'embarrassez pas.

— Vous êtes trop aimable pour dire le contraire.

— Madame...

— Monsieur...

— Laissez-moi vous faire un aveu.

— Parlez.



— Je vous aime.

— Déjà!...

— Oh! quand je vous connaîtrai mieux, je vous adorerai.

— Aimer, c'est déjà quelque chose.

— Madame, ne quittez pas cet appartement; laissez-moi vous prendre avec les meubles, la cuisinière et le petit chien...; ce pauvre petit chien qui s'ennuierait tant s'il était séparé de vous.

— Cette proposition est sérieuse?

— Oui, je vous le jure.

Il se jette à ses pieds.

— C'est entendu, vous ne partez plus pour l'Amérique.

— Non.

— Et moi, je cours chercher mes ba-



gages au Grand-Hôtel. A tout à l'heure, ma bien-aimée.

En passant devant la loge il appelle la concierge.

— Tiens! je ne vous avais pas vu entrer.

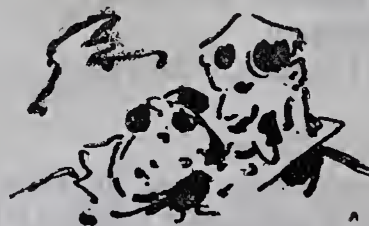
— Je n'entre pas, je sors; mais je reviens. Vous pouvez ôter l'écriteau!

— Vous prenez l'appartement?

— Voici deux louis pour le denier à Dieu. Je prends l'appartement avec tout ce qu'il contient : les meubles, la bonne, le chien, etc.

— Que faites-vous de la jolie locataire?

— Elle sera ma dame de compagnie.





REGRETS.

— Comment! ce pauv' monsieur Chose est mort! comme c'est désagréable! moi qui avais quelque chose de tout particulier à lui dire.



FANTASIA.

— Lisa, je sors ; si l'on vient me demander, tu feras attendre.
— Mamzelle ! je n' mange pas d' ce pain-là !



FANTASIA.

— L'odeur du cigare n'incommode pas mamzelle?
— Oh! tu sais, pas encore.

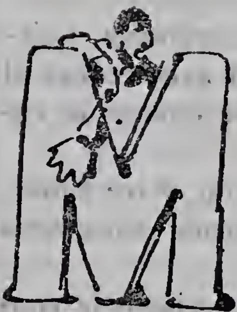


FANTASIA.

— Jure que tu n'aimeras plus jamais que moi!
— Pauv' chien! Et mon loyer, et ma modiste, et ma couturière!

LE SAUVETEUR

(Souvenir de Trouville.)



Ma chère amie, dit un jour le vicomte de la Grandière à madame de la Rochesalée, il faut absolument que vous me fassiez faire la connaissance de votre mari.

— Vous voulez plaisanter?

— Non; je parle très-sérieusement. Dans le cas où nous nous trouvons, je dois être le meilleur ami du baron.

— Ludovic, vous me faites de la peine.

— Allez-vous avoir maintenant des remords?

— Oh! non, car tant que vous m'aimerez, je ne regretterai pas ce que j'ai fait, il y a trois mois.

— Merci, Juliette; et vous pouvez compter sur mon amour à perpétuité : c'est même pour ce motif que je tiens à être l'ami de M. de la Rochesalée. S'il venait à mon cercle, la présentation aurait lieu facilement.

— Il n'aime pas le cercle, il aime mieux faire sa partie de dominos avec des amis au café.

— J'ai une excellente combinaison.

— Qu'allez-vous faire?

— Vous irez passer quelques semaines à Trouville cette année, n'est-ce pas?

— Oui.

— J'irai aussi.

— Je l'espère bien.

— Et c'est là que je mettrai mon projet à exécution.

— Vous ne voulez pas me le communiquer?

— Non, je préfère vous en laisser la surprise, ce sera plus amusant.

— Vous m'intriguez; je voudrais être déjà à Trouville.

*
* *

Quinze jours après, M. et madame de la Rochesalée sont installés dans un chalet, au bord de la mer.

M. de la Grandière se promène avec la baronne, dans un bois situé derrière les Roches-Noires.

— Chère amie, lui dit-il, tous les jours votre mari prend son bain de mer?

— Oui.

— Et il a la toquade de vouloir nager.

— Mais en ayant soin, avant d'entrer dans l'eau, de s'entourer le torse d'une ceinture de sauvetage.

— Oui; une ceinture en caoutchouc qu'il gonfle en soufflant dedans. C'est assez ridicule, et tout le monde se moque de lui sur la plage.

— Sans cet appareil il ne pourrait nager?

— Il coulerait tout de suite au fond de l'eau.

— Bravo!

— Méchant!

— Je me félicite de sa maladresse parce qu'elle pourra nous servir.

— Je ne vous comprends pas.

— La chose est pourtant bien simple : il faut que votre mari coule aujourd'hui.

— Ciel!... Je veux bien le tromper, mais je tiens à le conserver. Il nous gêne si peu, ajoute la baronne en souriant.

— Soyez tranquille, ses jours ne seront pas en danger. — Je ne tiens pas non plus à le perdre, se dit Ludovic; une femme que l'on a pour maîtresse et qui devient veuve peut, dans l'avenir, devenir un embarras sérieux.

— Expliquez-moi votre combinaison, reprend la baronne, car je n'y comprends rien.

— Aujourd'hui je sauverai votre mari au moment où il croira se noyer.



— Mais cela n'est pas à craindre, puisqu'il a son fameux appareil avec lequel il pourrait traverser la Manche comme le capitaine Boyton.

— Avec un peu de génie on arrive à tout. Voici comment nous procéderons : vous savez nager?

— Vous ne l'ignorez pas, puisque je vous fixe tous les jours des rendez-vous entre deux flots.

— C'est sur votre talent de nageuse que je compte. Vous accompagnerez tantôt votre

mari quand il entrera dans la mer, et vous aurez soin d'emporter un canif.



— Vous voulez me faire commettre un meurtre ?... Jamais, Ludovic, je m'y refuse énergiquement !

— Vous plongerez votre canif dans la rondelle en caoutchouc.

— Ah ! vous me rassurez.

— L'eau remplacera l'air, et le baron coulera tout tranquillement.

—Mais c'est encore un homicide.

— Alors, moi, j'arriverai aussitôt et je sauverai votre mari que je déposerai sur la plage sain et sauf, après avoir bu peut-être quelques gorgées d'eau salée, ce qui ne nuit jamais, même au tempérament le plus faible.

— Je devine le reste.

— C'est la meilleure présentation que l'on puisse trouver.

*
* *

A l'heure du bain, le baron et la baronne de la Rochesalée entrent dans la mer.

Le vicomte Ludovic est à son poste : il fait déjà la planche dans la direction où le baron a l'habitude de se baigner.

— Mon ami, dit madame de la Rochesalée à son mari, aide-moi donc à faire la planche comme ce monsieur.

Il la prend par la main. La baronne fait semblant de perdre son équilibre. Elle se cramponne à son mari et plonge le canif dans le tube en caoutchouc.

Un petit air de flûte se fait entendre. C'est l'appareil qui se dégonfle.

— Ciel !... s'écrie le mari, je suis perdu. Au secours ! à l'aide !... Je me noie !

Le vicomte de la Grandière arrive et saisit le baron par ses quelques cheveux, au



moment où le malheureux va disparaître sous les flots.

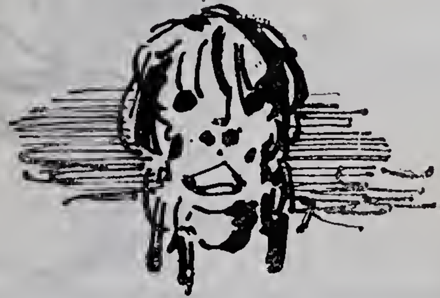
*
* *

Le vicomte ramène le baron sur la plage.

Une foule énorme entoure le sauveteur et le sauvé.

— Où est celui qui m'a arraché à la mort ? s'écrie le baron en revenant à lui.

Le voici... le voici ! dit-on de toutes parts, en désignant M. de la Grandière.



— Mon ami, mon sauveur, laissez-moi vous serrer dans mes bras. Dites-moi comment vous vous nommez.

— Je suis le vicomte Ludovic de la Grandière.

— Retiens bien ce nom, dit le mari à sa femme.

— Oui, mon ami, répond cette dernière en baissant timidement les yeux.

— Monsieur le vicomte, reprend le mari, je vous jure que désormais vous n'aurez pas un plus fidèle ami que moi. Où pourrai-je aller vous remercier de m'avoir sauvé?

— Hôtel des Roches-Noires.

— Retiens bien le nom de l'hôtel, dit le baron à la baronne.

*
* *

A son retour à Paris, le baron de la Rochesalée se précipite chez un de ses amis.

— Mon cher, dit-il, je viens vous demander un grand service.

— Je suis tout à votre disposition.

— Vous avez dû apprendre l'accident qui m'est arrivé à Trouville?

— Tous les journaux l'ont raconté. C'est décidément un bain de mer bien dangereux, car ma femme a failli s'y noyer l'année dernière.

— Je m'en souviens; mais c'était en nageant, tandis que ma maudite ceinture...

— Quel service puis-je vous rendre?

— Vous connaissez beaucoup le ministre de l'intérieur?

— Oui.

— Eh bien! demandez-lui une médaille de sauvetage pour celui à qui je dois la vie.

— Volontiers.

— Merci de votre complaisance.

— Comment se nomme-t-il?

— Vicomte Ludovic de la Grandière.

— C'est un jeune homme blond, d'une trentaine d'années?

— Oui; vous le connaissez?

— C'est lui qui a sauvé ma femme à Trouville l'année dernière, et, pour cette belle action, je lui ai déjà fait avoir une médaille de sauvetage.

— Pas possible.

— Je vous l'affirme. Il était devenu mon meilleur ami; je ne sais pas ce qu'il fait, car il y a bien trois mois que je ne l'ai pas vu.

— Venez ce soir chez moi, vous le verrez, il dîne à la maison. S'il pouvait avoir obtenu déjà deux médailles, ce n'est pas une troisième médaille que nous demanderions au ministre, mais la croix.





COULISSES.

— Ça, c'est l' calendrier d' mes amoureux : leur nom, leur jour, leur heure ; ce qu'ils me promettent, ce qu'ils me donnent...... Voulez-vous en être ?



PROVERBES ET MAXIMES.

— !!!
— Ma chère, quand on connaît les chiens, on les adore.



LÉON

Léon arrive à minuit au domicile de Berthe, une petite dame qu'il protége ; — et comme la protection est très-sérieuse, il a la clef de l'appartement.

Il entre tout doucement pour surprendre sa bien-aimée.

La porte du boudoir est entr'ouverte.

— Elle est là, au coin du feu, et elle lit, se dit Léon ; quelle femme rangée ! Elle me croit en voyage et elle pourrait s'amuser. Mais non, elle préfère vivre là tranquillement, comme une petite bourgeoise bien honnête, car il y en a qui cascadent. Elle est enfouie dans la robe de chambre japonaise que je lui ai donnée, elle fait sauter son pied dans sa mignonne sandale. Elle est gentille !... même comme cela, vue de dos.

Il s'avance sur la pointe des pieds et embrasse sur le cou celle qu'il considère comme la plus vertueuse des femmes.



La liseuse tressaille en poussant un cri aigu.

— Monsieur Léon!...

— Julie, la femme de chambre!...

— Vous ici!...

—Ma présence s'explique plus que la vôtre dans ce boudoir, surtout vous vêtue des affaires de madame.

— Mais n'étiez-vous point parti pour prendre le train de huit heures et rester absent une huitaine de jours, afin de traiter une affaire très-importante?

— C'est vrai; mais j'ai rencontré à la gare la personne que j'allais trouver. Je pense du reste qu'il est inutile de vous donner de plus longues explications. Où est madame?

— Elle est sortie.

— Pourquoi avez-vous mis sa toilette?

— Je vais vous expliquer, monsieur, balbutie Julia, c'est que...

— Vous avez voulu faire la coquette.

— Oui, monsieur.

— Oh! ne rougissez pas, je vous pardonne, et ne parlerai de rien à madame.

— Monsieur est bien bon.

— Enlevez vite cette robe de chambre, car votre maîtresse peut entrer.

— Oh! non, monsieur, je n'ai pas cette crainte.

— Elle ne rentrera pas de ce soir? demande le jeune homme avec étonnement.

— Non, monsieur.

— Chez qui est-elle allée?

— Je crois qu'elle fait, elle aussi, un petit voyage.

— Elle!... Berthe! Mais quand je l'ai quittée à six heures, elle ne m'a point parlé de s'absenter.

— Ça ne m'étonne pas.

— Expliquez-vous, Julia, vous devez savoir quelque chose.

— Non, monsieur.

— Une femme de chambre sait toujours tout ce que sa maîtresse fait.

— Pas moi, monsieur.

— Oh! vous êtes discrète. Eh bien, comme j'ai du fluide, je vais vous magnétiser pour vous faire parler.

— Si monsieur emploie les grands moyens...

Julia fait semblant de dormir.

— Je vois avec plaisir, dit Léon, que vous avez une nature disposée au magnétisme. Dévoilez-moi les petits secrets de votre maîtresse.



— Cinq minutes après le départ de monsieur, un jeune homme blond est arrivé. Il était en costume de voyage. Madame en a mis un aussi.

— Pour aller où?

— A Bruxelles.

— Avec le jeune homme blond?

— Naturellement.

— Quelle infamie!... une femme qui disait m'adorer.

— Elle a fait les mêmes serments d'amour au jeune homme blond. Elle a ajouté : Pendant huit jours nous vivrons bien heureux!

— La drôlesse!... Mais elle m'a pourtant promis de m'écrire tous les jours, et j'aurais vu sur le timbre si les lettres venaient de Paris ou de Bruxelles.

— Monsieur est naïf.

— Julia...

— Excusez-moi, monsieur, je dors.

— Alors pourquoi suis-je naïf?

— Madame doit m'envoyer les lettres qu'elle adresse à monsieur, afin que je puisse les mettre à la poste dans un bureau de Paris.

— C'est vrai, je n'y pensais pas.

— Et j'étais chargée d'expédier à Bruxelles toutes vos lettres.

— Ainsi je suis trompé!...

— Est-ce que monsieur se ferait encore des illusions?

— Réveillez-vous, Julia, j'en ai assez.

Julia se lève et se frotte les yeux.

— Si j'ai commis quelques indiscrétions sur le compte de madame, je le regrette beaucoup, car madame est très-bonne pour moi.



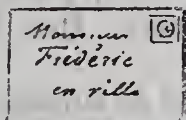
— Voici cinq louis, Julia, pour ton fluide.

— Merci, monsieur. Pour vous récompenser de votre bonté, je vais vous montrer la première lettre que j'étais chargée de mettre demain à la poste.

— Comment!... tu en as déjà une!

— Madame est une femme de précaution. Voici la missive, mais permettez-moi d'enlever le timbre; les plus petits profits ne sont pas à dédaigner.

Léon lit la lettre :



Mon gros chéri,

Tu m'as quittée il n'y a que quelques heures, et je m'ennuie déjà à mourir. J'ai tout le temps les yeux fixés sur ta photographie que j'embrasse avec délire. Ne me trompe pas pendant ton voyage. Quant à moi, tu n'as pas besoin de me recommander de t'être fidèle : le plus bel homme du monde, aurait-il des millions à déposer à mes pieds, ne pourrait te supplanter dans mon cœur.

Je t'embrasse comme je t'aime.

BERTHE.

— Misérable!... Ah! c'est bien mal.

— Je ne pouvais pas le dire à madame, mais je le pensais.

— Donne-moi un verre d'eau... j'ai soif, je sens que la fièvre me dévore.

— Ne vous faites donc pas tant de bile, monsieur. Tenez, je vais vous apporter le thé que j'avais préparé pour moi, et je vais rentrer dans ma chambre.

— Non, reste là près de moi, tu me tiendras compagnie; apporte aussi une tasse pour toi.

— Monsieur est bien aimable.

— Je te dois de la reconnaissance, car tu as pris mon parti; sans toi je ne saurais rien.

— Je suis toujours pour ceux qui sont bons, et monsieur est bon, lui.

— Tu trouves?

— Depuis un mois que je suis ici vous ne m'avez fait aucune observation.

— Sais-tu, Julia, que tu n'es pas mal et que cette robe te sied à merveille?

— Oh! je n'y pensais plus, je vais l'enlever.

— Non, garde-la, puisque ta maîtresse ne va pas rentrer. Que lisais-tu tout à l'heure?

— De l'Alfred de Musset.

— Tu as pris ce livre dans l'armoire de Berthe?

— Oh! non, je l'ai loué, car madame ne lit que du Paul de Kock, elle ne comprendrait pas le Musset.

— Tu as donc reçu de l'éducation?

— Oui, monsieur; j'ai perdu mon père et ma mère; alors, pour vivre, j'ai été obligée de servir les autres.

— Pauvre enfant!...

— J'aurais pu, comme beaucoup de mes amies, aller m'amuser au quartier latin, mais j'ai préféré le travail au déshonneur.

— C'est très-bien, cela, Julia. Laisse-moi te verser du rhum dans ton thé.

— Oh! monsieur, cela va me griser.

— Tant mieux, ta gaieté m'enlèvera mes idées sombres.

— Vous pensez donc toujours à madame?

— Pour la maudire et me venger.

Trois heures du matin sonnent à la pendule.

— Monsieur, il est tard.

— Qu'importe!...

— Ne me regardez pas ainsi, vous me faites rougir.

— Ce costume te va bien mieux qu'à Berthe. Comment!... il serait possible!... tu lui corrigeais ses fautes d'orthographe?...

— Elle me donnait dix francs de plus par mois pour cela.

— La femme de chambre était donc bien supérieure à la maîtresse?

— Il ne m'appartient pas de le dire.

— Et moi je l'affirme. Julia, veux-tu que je t'installe dans cet appartement?

— Vous voulez plaisanter!

— Non, certes, la proposition que je te fais est très-sérieuse. Tout ce qui est ici t'appartient; j'ai dépensé assez d'argent pour cette installation.

— Oh! quel bonheur!

— Tu acceptes?

— Parbleu!... mais que dira madame quand elle reviendra de Bruxelles?

— Elle trouvera sa place prise; je crois que ma vengeance est réussie.

— Quand madame se présentera, je n'oserai jamais la congédier.

— Tu n'auras pas besoin de lui parler.

— Mais elle a la clef de la porte.

— Nous ferons changer la serrure.





L'INSTRUCTION SECONDAIRE.

Rien du rapport de M. Camille Sée.



FANTASIA.

— Oh non! monsieur! pas d'vant Jacquot; il redirait tout ce soir à madame!

GRELOTS

A Mantes, dix minutes d'arrêt. — Buffet.

C'est le samedi, le train des maris se croise avec l'express arrivant de Trouville.

M. de B..., homme marié, serre la main à M. Gustave de V..., célibataire, et — soyons indiscret — amant de sa femme.

— C'est étrange, cher monsieur Gustave, tous les samedis nous nous croisons ici.

— Je vais vous faire une confidence : j'ai pour maîtresse sérieuse une femme mariée, et comme son mari vient le samedi, je suis obligé de céder la place.

— Mais vous pouviez rester à Trouville, ce jour-là vous dîneriez avec ma femme et moi.

— Non ; je suis forcé d'aller voir à Paris une petite cocote charmante, avec laquelle je suis très-bien, et qui est la maîtresse du mari. Comme elle n'est libre que ces deux jours-là, j'en profite.

— Heureux farceur, dit M. de B... en s'éloignant pour remonter en wagon et riant aux éclats, y a-t-il des hommes qui sont joués !

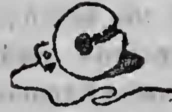


Une dame chasse sa bonne pour cause de familiarités avec le mari.

— Donnez-moi au moins un certificat, dit la servante.

— Jamais de la vie !

— Oh ! soyez tranquille, je ne vous demande pas un certificat de bonne conduite, c'est pour entrer chez un vieux garçon.



Entre financiers.

— Votre femme vous trompe, mon cher. Vous ne vous en doutiez peut-être pas ?

— Non, certes.

— Eh bien, je crois qu'il est de mon devoir de vous en informer, elle vous trompe avec...

— Oh ! de grâce ne me dites pas le nom du séducteur... c'est peut-être quelqu'un à qui je dois de l'argent, et je n'oserais plus lui en emprunter, car je connais ma délicatesse sur la question d'honneur.



Un monsieur qui désire prendre femme va dans une agence.

On lui exhibe une jeune veuve.

L'affaire paraît aller parfaitement.

Mais, avant d'adresser sa demande officielle, il prend des informations.

Il découvre que cette jeune veuve est une cocote.

Fureur du monsieur qui a déposé un cautionnement entre les mains du fabricant d'hyménées :

— Que me reprochez-vous ? dit ce dernier ; vous m'avez demandé une veuve, je vous en ai trouvé une. La petite femme que je vous propose avait, il y a quinze jours,

un amant qui l'a quittée... Donc elle est veuve.



Entendu dans un salon, entre femmes :

— Connaissez-vous mademoiselle X...?

— Oui, c'est une charmante dame.

— Seulement, elle ne parle pas beaucoup.

— Que voulez-vous qu'elle raconte ? Elle ne peut avoir aucun sujet de conversation.

— Elle n'a donc pas d'esprit ?

— Ce n'est pas cela, mais elle ne veut dire du mal de personne.



Un monsieur garde un cocher pendant trois heures, et il ne lui donne que six sous de pourboire.

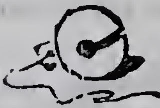
— Que ça ! s'écrie l'automédon furieux.

— Parbleu !... vous m'avez mené au pas.

— Je croyais vous être agréable, vous voyant avec une dame.

— Mais c'est ma femme.

— Excusez-moi, bourgeois ; mais comme vous étiez très aimable avec elle en montant en voiture, je m'imaginais que vous étiez en partie fine.

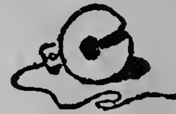


Entendu hier à Mabille :

— Je voudrais être comme Sarah Bernhardt.

— Pourquoi ?

— Parce qu'il lui est permis de raconter tout ce qu'elle veut ; on ne peut jamais lui dire qu'elle en a menti par la gorge.



Entre jeunes gens.

— Tiens, tu viens de saluer ce monsieur ?

— Oui.

— Tu le connais donc ?

— Non ; mais il est l'amant de madame de B.....

— Tu l'as été aussi.

— C'est justement pour cela... On se doit ces marques de respect entre collègues.



La scène se passe dans le jardin du Palais-Royal, à l'heure de la musique militaire, heure proche de celle du dîner.

UN MONSIEUR (bas à sa voisine). — Je bénis le hasard qui a placé ma chaise près de la vôtre.

LA DAME (avec un air pudibond). — Je vous prie de ne pas me parler, monsieur, vous allez me compromettre.

— J'ai pourtant bien des choses à vous dire.

— Allors, entrons dans un cabinet particulier d'un de ces restaurants, et surtout ayez le soin de me tutoyer tout en commandant le dîner, afin que le garçon ne suppose pas que je me trouve avec vous pour la première fois.



Entre maris.

— Où emmenez-vous votre femme cette année aux bains de mer ?

— A Trouville.

— Et votre maîtresse ?

— A Trouville aussi.

— Quelle imprudence !

— C'est au contraire par prudence. Car lorsque j'envoie Lodoïska dans un autre endroit, elle m'écrit, et ma femme ne se gêne pas pour fouiller dans mes poches et lire mes lettres.



On parlait de la jolie madame X... qui, sous l'Empire, à force de sollicitations, a fini par faire décorer son mari, un être nul par excellence.

— Elle a sollicité l'appui de plus de trois sénateurs, disait-on, et elle a frappé à la porte de tous les cabinets ministériels, qui se sont toujours ouverts devant elle...

— Et refermés avec soin, riposta quelqu'un.

— Enfin, ajouta madame de B..., une amie de celle dont on parlait, c'est une femme qui a fait pour son mari le chemin de la croix.



— Ma chérie, demande une maman à une petite fille, dis-moi qui tu aimes mieux : ton papa ou moi.

— C'est ennuyeux, répond la gamine, tu me poses toujours la même question ; laisse-moi à mon tour t'interroger. Dis-moi si tu aimes mieux papa ou M. Jules, l'ami de papa.

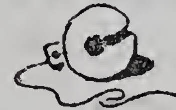
La mère n'est pas contente, mais c'est le père qui fait un nez !...



Deux commères se montrent une petite dame qui sort de chez elle.

— Regardez donc, ma chère, la locataire du troisième, comme elle est grosse ; on dirait que...

— Oui ; c'est son propriétaire qui l'a augmentée.



— Monsieur, madame ne peut pas vous recevoir ; en ce moment, elle sort de son bain.

— Raison de plus pour me laisser entrer ; je suis un des commis de son agent de change, et je lui rapporte sa couverture !



Mœurs du quartier Maubeuge.

Colloque entre petites dames.

— Tu ne me parles plus d'Ernest, qui t'adorait et qui faisait beaucoup de sacrifices pour toi.

— Hélas !... il a vu que je le trompais.

— Ah çà ! l'amour n'est donc plus aveugle ?

— Il m'a surprise en flagrant délit avec Gustave.

— En niant énergiquement, il aurait fini par croire qu'il t'accusait à tort.

— Oui, mais alors il serait resté, et Charles qui était caché dans un placard serait mort étouffé.



Oh ! les hommes, toujours jobards !

— Es-tu encore avec Amanda ?

— Parbleu ! je ne puis me passer d'elle, et je sais qu'elle m'aime beaucoup.

— On m'avait dit que tu avais à t'en plaindre ?

— Elle a bien quelques petits défauts, mais qui n'en a pas en ce monde ? Par exemple, je ne puis la laisser quarante-huit heures seule sans qu'elle me trompe.

— Ah bah !

— Mais elle doit bien en souffrir, parce qu'elle m'adore.



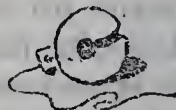
La scène se passe chez une fruitière.

UNE CUISINIÈRE (à une de ses amies). — Vous êtes depuis quelques jours chez des gens mariés ?

— Oui, au 17. Il y a une place au second, si vous la désirez.

— Je connais la maison, mais je ne l'aime pas à cause de l'escalier de service... ça me fatigue.

— Oh ! je ne m'en sers pas... il n'y a que l'amant de madame qui le prend... quand monsieur arrive.



Entre maris :

— Tu es donc brouillé avec Dubouchet ?

— Oui ; j'ai cessé de le voir.

— C'était cependant un de tes plus vieux camarades.

— Il a jeté le trouble dans mon ménage.

— Comment !... aurait-il fait la cour à ta femme ?

— Non ; mais il est venu me dire qu'elle me trompait avec Jules, mon cousin. Je n'aime pas à avoir de souci, tu dois comprendre si cela m'a été désagréable.

CURIEUX ESSAIS D'UN FUSIL DE CHASSE

Tout le monde connaît la maison Galand, qui occupe une place hors ligne dans l'armurerie française et dont la réputation s'étend dans les deux mondes. C'est à elle qu'on doit les progrès les plus éclatants qui aient été réalisés depuis de longues années, dans les armes de chasse et de tir. Ses nouveaux fusils de chasse au canon *choke-bored*, pour le tir serré à longue portée, sont sans rivaux, et leur supériorité est telle qu'on n'en veut plus d'autres aujourd'hui.

Pour en donner une idée, nous ne saurions mieux faire que de publier ces extraits d'une lettre dont l'original est sous nos yeux. Elle a pour auteur M. de Saint-U..., un des plus grands chasseurs de l'Aveyron :

« Recevez toutes mes félicitations pour l'excellent fusil à feu central, calibre 12, que vous venez de m'expédier. Cette arme, magnifique comme fini et comme galbe, est irréprochable, et me convient sous tous les rapports. Le canon gauche *choke-bored*, surtout, a dépassé mon attente pour le groupement et la pénétration extraordinaire des plombs. Les résultats véritablement prodigieux que je viens d'obtenir m'ont complétement *épaté*. Je me suis procuré six chats, que j'ai fait enfermer dans six petites caisses à soupape. La soupape se soulevait au moyen d'une corde, qui permettait de lâcher ces animaux à différentes distances, afin de pouvoir les tirer depuis 20 mètres jusqu'à 70. Je vous réponds qu'ils n'ont pas eu le temps de voyager beaucoup. Deux ont été estropiés à la distance de 35 mètres par le canon lisse, à forage ordinaire, et tués roides, dans le doublé, par le canon gauche *chokebored*. Des quatre qui restaient, et qui n'ont été tirés qu'avec le canon *choke-bored*, trois ont été foudroyés, l'un à 46 mètres, l'autre à 54, le troisième à 72 mètres. Quant au dernier, qui se trouvait à environ 80 pas, il a été manqué, mais il n'a pas échappé pour cela, car, s'étant réfugié sur un arbre, je l'ai tué, à la pose, à la même distance. — Ce que j'ai fait pour le poil, je l'ai fait aussi pour la plume. Après les chats, ce sont huit pigeons que j'ai successivement abattus à la volée, à des distances variant entre 35 et 80 pas. J'employais pour le tir des chats 5 grammes de poudre et 50 grammes de plomb n° 4; pour les pigeons, 4 grammes de poudre et 50 grammes de plomb n° 6. — J'ai fait ensuite écorcher les chats et plumer les pigeons. J'ai constaté qu'ils étaient criblés de plombs, et qu'en certaines parties du corps ils étaient complétement perforés. — J'ai continué mes expériences sur des cibles de papier de grandeurs différentes, ce qui a achevé de me convaincre de la supériorité incontestable et de la portée extraordinaire du canon *choke-bored*. »

Ces résultats sont si remarquables que tous les chasseurs nous sauront gré de les leur avoir fait connaître.

M. Galand publie un *Album*, gros ouvrage aussi curieux qu'intéressant, qui abonde en renseignements pleins d'intérêt, fruit d'une longue expérience, et où l'on trouve, avec soixante dessins, la description et les prix de toutes les armes perfectionnées. Rien n'est plus facile que de se procurer cet ouvrage, car M. Galand l'envoie *franco* et *gratis* à tous ceux qui lui en font la demande par carte postale, 13, *rue d'Hauteville, à Paris*. — Il importe de ne pas se tromper de numéro, car un autre *Galand* a ouvert une boutique même rue, presque en face des magasins de son célèbre homonyme.

CONSEILS A L'ÉPARGNE

La *Gazette de Paris* a pour objet, en dehors de toute spéculation, d'éclairer et d'instruire les capitalistes et les rentiers, mais surtout les travailleurs qui, songeant à leur avenir et à celui de leurs enfants, ont à cœur de voir fructifier leurs économies péniblement amassées. A tous, elle dit : Prenez garde ; ne vous laissez pas séduire par les promesses de la spéculation, par l'appât d'un gain plus fictif que réel, et presque toujours imaginaire, que vous offrent les emprunts étrangers ou les valeurs de spéculation.

Pour échapper à ces désastres, il faut prendre pour guides ceux qui se sont fait une religion de ne donner jamais que des conseils impartiaux, et de ne recommander une affaire qu'après l'avoir mûrie, et s'être assuré de sa solidité et de ses chances de succès.

Nos lecteurs ne sauraient trouver pour leurs opérations financières et pour le placement de leurs économies un meilleur guide que la *Gazette de Paris*.

Au siége de l'administration de la *Gazette de Paris,* rue Taitbout, 59, tous les abonnés de ce journal recevront les conseils les plus désintéressés pour des placements avantageux et de tout repos. (*Voir aux annonces pour les conditions d'abonnement.*)

MÉDECINE

DES GLAIRES, DE LEURS EFFETS ET DES DÉSORDRES QU'ELLES PRODUISENT DANS L'ÉCONOMIE ANIMALE.

L'Élixir du docteur Guillié, préparé par Paul Gage, est surtout utile aux personnes qui habitent la campagne, qui sont éloignées des secours de la médecine, et à la classe ouvrière à laquelle il épargne des frais considérables de médecine. Ce n'est pas un remède secret, c'est un perfectionnement d'une formule du Codex.

Une expérience de plus de soixante années a démontré jusqu'à l'évidence que l'Élixir du docteur Guillié, préparé par Paul Gage, était d'une efficacité incontestable contre les fièvres des contrées marécageuses, et surtout contre cette affection si fréquente à la campagne pendant les travaux des moissons, et que l'on a appelée *embarras gastrique* ou *état saburrhal*. Cette affection, qui réclame immédiatement un évacuant, se caractérise par la perte complète de l'appétit, un enduit blanchâtre de la langue, des envies de vomir, de la fièvre, un état de courbature générale, etc. Le seul moyen d'arrêter cette affection est d'employer un purgatif. Dans ce cas, on est heureux d'avoir sous la main l'Élixir du docteur Guillié.

La vogue extrême dont cet Élixir[1] *jouit dans le monde entier;* la quantité immense qui s'en consomme tous les ans, sont la meilleure preuve que l'on puisse donner de sa puissance médicale, des services qu'il rend tous les jours, et surtout de la bénignité de son usage, puisqu'il peut être administré avec un égal succès à la plus tendre enfance et à la plus extrême vieillesse, sans jamais donner lieu à aucune espèce d'accident.

M. Paul Gage, répondant aux désirs qui lui ont été souvent manifestés, a préparé, avec succès, et peut offrir au public des PILULES D'EXTRAIT D'ÉLIXIR ANTI-GLAIREUX du docteur Guillié qui contiennent, sous un petit volume, toutes les propriétés toni-purgatives de cet Élixir. — Pour plus amples renseignements, voir aux annonces.

[1] Il se trouve dans le commerce bon nombre d'Elixirs vendus sous la dénomination d'*antiglaireux* qui ne sont qu'une imitation grossière du véritable préparé par Paul Gage, et qui peuvent être plus nuisibles qu'utiles. Il est donc important de se défier de la contrefaçon.

TABLE DES MATIÈRES

PARIS. TYPOGRAPHIE DE E. PLON ET Cie, RUE GARANCIÈRE, 8.

MAISON J. HERMANN-LACHAPELLE

J. BOULET & Cie, Successeurs

INGÉNIEURS-CONSTRUCTEURS, 144, FAUBOURG POISSONNIÈRE, PARIS

EXPOSITION UNIVERSELLE 1878

Médaille d'Or, Cl. 52. — Argent, Cl. 54

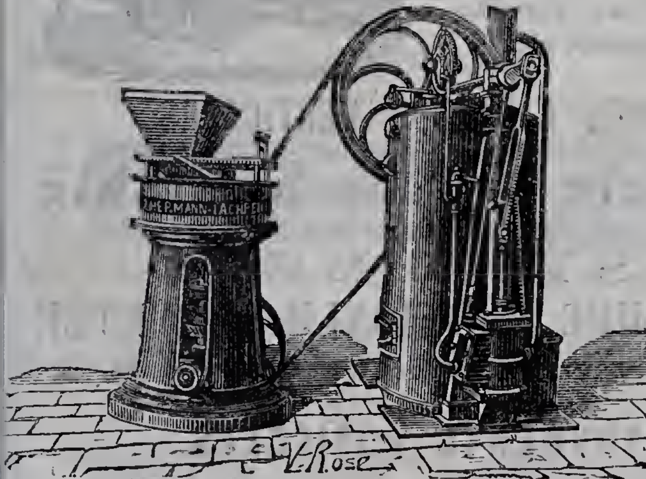
4 DIPLOMES D'HONNEUR

Médailles d'Or et Grandes Médailles d'Or à Lyon et Moscou 1872, Médaille de Progrès à Vienne 1873

MEMBRE DU JURY A PARIS EN 1875

MOULIN A FARINE SUR SOCLE BEFFROI EN FONTE

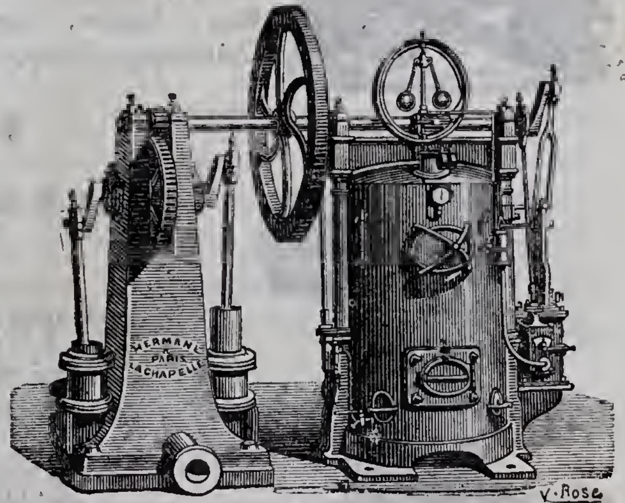
Actionné par une machine à vapeur verticale.



Le moulin Hermann-Lachapelle arrive tout monté et prêt à faire farine; il tient peu d'emplacement et peut être dirigé par n'importe qui. Il s'adapte non-seulement aux machines à vapeur, soit verticales, soit horizontales, mais encore à toutes autres forces motrices.

POMPES A PISTONS PLONGEURS

Actionnées par une machine à vapeur verticale.

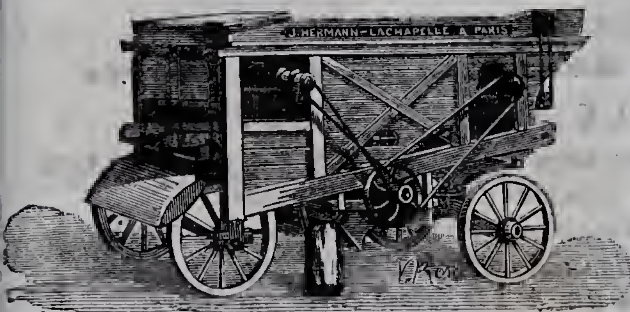


Les pompes à pistons plongeurs sont utilement employées dans les jeux hydrauliques, ainsi que dans l'arrosage des parcs et jardins et dans les irrigations de toute sorte. Installation facile, rapide et économique.

NOUVELLE MACHINE A BATTRE LES GRAINS

Conservant les pailles intactes

Et nettoyant complétement le grain.



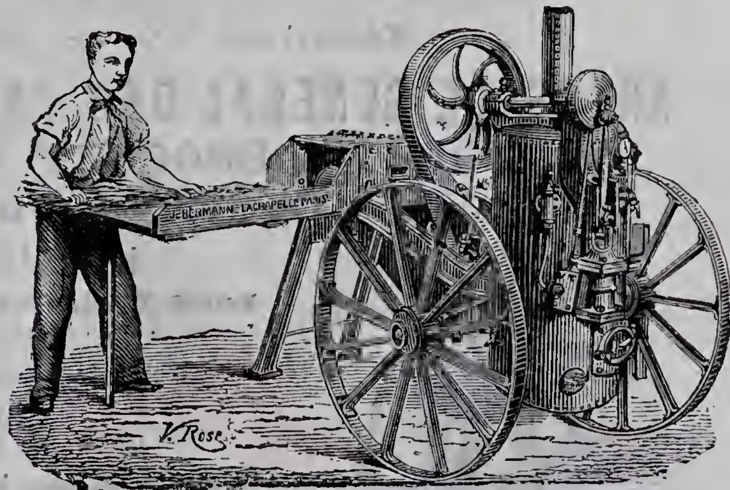
La grande batteuse à double effet et à nettoyage absolu des grains est très-usitée dans les exploitations de grande culture. Elle laisse les pailles intactes dans toute leur longueur.

Envoi franco des Prospectus et des Tarifs détaillés.

PETITES MACHINES A VAPEUR SPÉCIALES

Pour Batteuses à bras

(Dites BATTEUSES SUISSES.)



La nouvelle adaptation de la petite batteuse à bras, dite *Batteuse suisse*, à une machine verticale de force restreinte a obtenu un immense succès. La Maison Hermann-Lachapelle, qui a eu l'initiative de cette application ingénieuse et économique, en reçoit chaque jour d'innombrables commandes.



EXPOSITION UNIVERSELLE DE PARIS, 1878

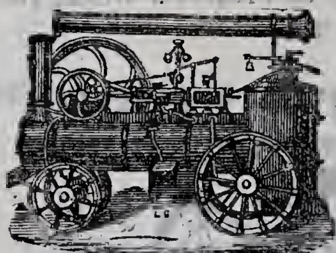
2 Médailles d'Or et 1 Médaille d'Argent



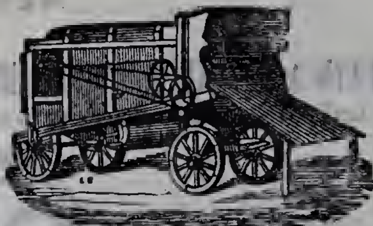
BROUHOT ET CIE

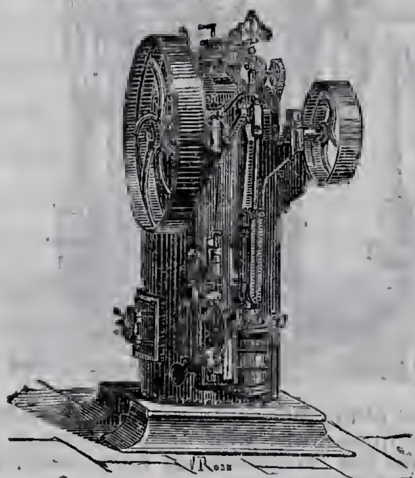
Constructeurs à Vierzon (Cher)

MACHINES A BATTRE A VAPEUR



Premiers prix ou médailles d'or aux Expositions et Concours régionaux les plus récents : à Limoges, Lyon, Angoulême, Nevers, Bordeaux, le Puy, Rouen, Vannes, Foix, Saintes, Caen, Blois, Versailles, Châteauroux, Niort, Châtellerault, etc.





MACHINES A VAPEUR VERTICALES

Économie de Combustible

SYSTÈME

DE TUBULURE VERTICALE BREVETÉE

Qui rend impossible l'Explosion et la Brûlure des Tubes

INSTRUMENTS AGRICOLES

Moissonneuses, Faucheuses

RATEAUX A CHEVAL, PRESSOIRS

MOULINS AGRICOLES, etc.

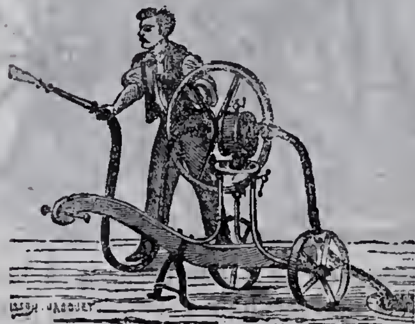
Envoi *franco* sur demande du Catalogue illustré.

Médailles d'Or — Médailles d'Argent

ARROSAGE GÉNÉRAL DES PROPRIÉTÉS ET DES VILLES

J. MORET & BROQUET, Constructeurs, brevetés s. g. d. g.

Usine a vapeur et Bureaux : ***121, rue Oberkampf, 121, Paris***



NOUVELLE POMPE ROTATIVE

POUR L'ARROSAGE DES PROPRIÉTÉS ET DES VILLES

CONTRE L'INCENDIE — POUR LE PURIN

Pour le transvasement et le soutirage des Vins

*Projection : de **18** à **35** mètres ;*

*Débit : de **2,000** à **10,000** litres par heure.*

Succès sans précédent, justifié par plus de 10,000 applications et 80 récompenses

10 premiers prix en 1877.

Envoi franco du Prospectus.

5 MÉDAILLES D'ARGENT. — EXPOSITION UNIVERSELLE 1878

PATE ÉPILATOIRE DUSSER

1, rue Jean-Jacques Rousseau, 1

Les dames qui voudraient faire disparaître un duvet disgracieux sur les lèvres ou sur les joues peuvent s'adresser en toute confiance à Mme DUSSER. *Sa* PATE ÉPILATOIRE *est d'une efficacité parfaite et absolument inoffensive.*

Prix : 10 francs.

ENVOI FRANCO CONTRE UN MANDAT-POSTE.

PARFUMERIE-ORIZA



207, Rue Saint-Honoré, PARIS.

DANS LE TRAITÉ D'HYGIÈNE
l'opinion exprimée par le
Docteur O. REVEIL
est, que pour éviter, ou guérir les Maladies de la peau, tel que Rugosités, Gerçures, etc.,
IL CONVIENT D'USER LE
SAVON-ORIZA
Le plus fin, le plus doux et le mieux parfumé
L. LEGRAND, seul Fabricant
207, *Rue St-Honoré*, 207
Chez les Parfumeurs de France et de l'étranger.
EXIGER LA MARQUE DE FABRIQUE
PARIS

BAIN PENNÈS

Le Bain de Pennès, stimulant, reconstituant et sédatif des plus efficaces, remplace en toutes saisons les bains alcalins, ferrugineux, surtout les bains de mer.

Paris — Flacon : 5 fr.

PURETÉ DU TEINT

Faire usage du

LAIT ANTÉPHÉLIQUE

étendu de 2 à 4 fois autant d'eau

Dépuratif, tonique, détersif, il dissipe **Hâle, Rougeurs, Rides précoces, Rugosités, Boutons, Efflorescences**, etc., conserve la peau du visage claire et unie. — A l'état pur, il enlève **Masque de grossesse** et **Taches de rousseur.**

Il date de 1849

CANDÈS et Cie — Bd St-Denis, 26

et chez les Parfumeurs et Coiffeurs.

LA GAZETTE DE PARIS

